



Frédéric Lenormand

# Médecine chinoise à l'usage des assassins

les nouvelles enquêtes du juge Ti

**fayard**

# Frédéric Lenormand

*Les Nouvelles enquêtes du juge Ti-10*

## MEDECINE CHINOISE A L'USAGE DES ASSASSINS



FAYARD

*À Marie-Gisèle Lebrette, aussi savante qu'un médecin  
d'aujourd'hui, aussi sage qu'un Chinois d'autrefois.*

# PERSONNAGES PRINCIPAUX

Zou Haotian, grand secrétaire de la Chancellerie.

Wei Xiaqing, juge.

Choi Ki-Moon, médecin d'origine coréenne.

A Cheng, dit Savoir Absolu, expert en diagnostics.

Du Zichun, directeur du Grand Service médical.

Chen Lin, médecin-chef des soins du corps.

Li Fuyan, baron de Pao-ting.

Hua Yan, acupuncteur.

Cai Yong, spécialiste des maladies vénériennes.

Cette aventure du juge Ti se déroule à Chang-an, capitale de l'empire des Tang, à la fin de l'année 677 de notre ère. Ti Jen-tsie, âgé de quarante-sept ans, vient d'enquêter avec succès dans les cuisines de la Cité interdite.

Le Grand Service médical dont il est question ici a réellement existé. De même Sun Simiao, toujours considéré par les Chinois comme l'un des pères de leur médecine traditionnelle.

# I

*Le mandarin Ti porte le poids d'un bonheur insoutenable ;  
il résout une enquête providentielle.*

Ti se réveilla de bon matin dans sa belle maison où chacun se dévouait pour lui depuis qu'il était devenu l'un des premiers collaborateurs de l'État. Ses épouses vinrent le saluer, toutes trois détendues et prévenantes dans leurs robes de soie. Leur nouveau mode de vie leur convenait tout à fait. Elles ne s'occupaient que d'art et de sujets élevés, fréquentaient les nobles dames de la capitale, envisageaient avec beaucoup d'avance de brillants mariages pour leurs enfants, et profitaient des distractions inépuisables offertes par cette ville au sommet de son rayonnement. Après s'être assurées qu'il avait passé une bonne nuit et lui avoir souhaité une excellente journée, elles le laissèrent aux soins de leurs nouveaux domestiques, dont il ne connaissait pas le nombre. Une collation délicieuse lui fut servie, puis ses barbier, coiffeur, tailleur et chausseur se chargèrent de lui donner l'apparence qui seyait à un personnage aussi important.

Il monta dans son confortable palanquin à huit porteurs orné des glorieux emblèmes de sa charge. Les avenues larges comme des fleuves coupaient à angle droit les rues secondaires, à l'intérieur du carré parfait délimité par les puissantes murailles de la capitale. Dès l'approche de son équipage, les gardes ouvrirent à deux battants la porte de l'Oiseau-Pourpre, derrière laquelle s'étendait l'esplanade des ministères. Il vit du coin de l'œil le portier en chef noter son arrivée sur l'un de ces rapports dont il était impossible d'imaginer que quelqu'un les lût.

La brillante conclusion de son enquête dans les cuisines impériales lui avait valu un avancement rapide. Sa nouvelle

position au *gongbu*<sup>1</sup> faisait de lui un mandarin du troisième degré, deuxième classe. Il supervisait à présent la gestion des forêts de tout le territoire. C'était là une tâche essentielle, le bois étant une ressource indispensable à la construction et aux chantiers navals.

Le pavillon des Travaux publics était un splendide bâtiment à trois étages orné de statues et d'étendards. Ses secrétaires auxiliaires, copistes et employés de toutes sortes se pressèrent à sa rencontre dans un ballet de courbettes. Tout ce petit monde l'escorta jusqu'à son magnifique bureau du département des Eaux et Forêts, où on le laissa réfléchir en paix aux décisions qu'il convenait de prendre pour le bien de l'empire éternel.

Le panneau de palissandre se referma sur les scribes prêts à recueillir ses moindres paroles, sur les esclaves en livrée grise, sur les officiers aux cuirasses rutilantes, sur les huissiers stylés et cauteleux. Son œil erra sur les jades précieux et les estampes de bon goût qui décoraient la vaste pièce aux lambris de bois rouge. Par la fenêtre entrouverte, on apercevait les branches des cerisiers nains de la cour intérieure. De petits oiseaux pépiaient gaiement dans le feuillage. Tout cela était charmant, adorable, merveilleux.

« Que je suis donc malheureux ! » gémit-il en enfouissant sa tête dans ses mains.

Lorsqu'il releva le nez, une profonde détresse se peignait sur ses traits. S'il avait su que sa carrière métropolitaine allait se dérouler de la sorte, il aurait suivi les armées qu'on envoyait dans les steppes lointaines expliquer la grandeur de la culture chinoise aux peuples nomades irréductibles. Ti Jen-tsie souffrait du pire mal qui puisse atteindre une intelligence aussi aiguë que la sienne : l'ennui. Une incommensurable lassitude l'envahissait dès qu'il ouvrait les yeux, le matin, dans son palais. Elle le suivait jusqu'au siège du pouvoir central et lui rendait la vie insupportable tout au long de sa journée de potentat impérial. Il en venait à chercher quelle énorme bévue il pourrait commettre pour se voir disgracier et renvoyer dans ses chères

---

<sup>1</sup>L'un des six ministères de l'administration centrale des Tang.

provinces pleines de brigands sans foi ni loi et de criminels pernicieux.

Un grattement à la porte l'arracha à ses tristes réflexions. Une servante entra avec, sur un plateau, un petit bol en céramique et une théière assortie. Il ne lui prêta aucune attention tandis qu'elle disposait le service à thé devant lui, jusqu'à ce qu'un fait infime change subitement le cours de sa matinée. Elle renifla. Il la scruta de ses pupilles noires, où brillait une excitation qu'il avait crue perdue à jamais. Elle avait les yeux rouges. Il eut la certitude que cette femme avait pleuré, peut-être même dans le corridor menant à son cabinet. Ce fut comme si une myriade de lampions incandescents s'allumait dans son esprit.

— Je sens... le parfum... murmura-t-il en la fixant de son regard pénétrant.

— Votre thé est aromatisé aux chrysanthèmes, seigneur, dit la servante d'une voix morne.

— Non. Je sens le doux parfum de l'intrigue et du mystère.

Bien qu'elle fût intimidée, il parvint à lui faire dire ce qui la tourmentait. Elle soupçonnait son mari, employé comme manutentionnaire à l'entrée de la Cité interdite, de vouloir la répudier pour prendre une compagne plus jeune. Elle en avait trouvé des signes évidents : il dépensait tout leur argent sans lui dire à quoi, ne lui consacrait plus ni temps ni attention, rentrait tard chaque soir et refusait de se rendre aux repas familiaux donnés par ses beaux-parents.

Les indices s'ordonnèrent tout seuls pour former une image que Ti fut seul à voir. Si le manutentionnaire avait eu une liaison, sa femme aurait senti sur lui des effluves étrangers, elle aurait noté un accès de coquetterie ou quelque chose de ce genre. Il revit en pensée une banderole commerciale toute fraîche aperçue près de la Cité interdite, et ce bonhomme à l'air content de lui, en costume de manutentionnaire, qui discutait avec des porteurs devant des palanquins flambant neufs.

— Ton mari ne te trompe pas. Il vient d'investir dans une affaire de chaises de louage et n'a pas encore osé t'en parler à cause de ta famille, qui l'a toujours traité de bon à rien.



La servante le contempla avec la même stupeur que si un bonze lui avait annoncé l'arrivée prochaine du Bouddha dans son humble foyer. Ce discours produisit sur le mandarin un effet encore plus spectaculaire. Les plis de son visage s'effacèrent sous les yeux effarés de la domestique, qui se demandait si elle travaillait pour le vice-ministre des Travaux publics ou pour un mage doué de prescience. Ti inspira aussi profondément que s'il venait de mettre un terme à une apnée de plusieurs minutes.

— Ah ! Je revis ! dit-il en s'étirant comme au sortir d'un long sommeil.

Il sauta hors de son fauteuil, abandonna son cabinet, et partit à travers les corridors du *gongbu*, à la recherche de n'importe quel événement qui lui permît de prolonger cet état de béatitude. Les scribes du premier étage firent tout d'abord les frais de son exaltation. On eut beau lui répéter qu'ils étaient en train de recopier les comptes envoyés par les bûcherons des provinces de l'Est, il s'obstina à manipuler les liasses de documents à la recherche de cas criminels intéressants. Il rôda ensuite dans les couloirs, l'œil inquisiteur et le sourcil suspicieux, poursuivi par ses subordonnés, qui avaient des dossiers plein les mains.

— Les troncs du Hubei n'ont pas été livrés ! s'écria l'un d'eux, brandissant un rouleau où pendait un sceau préfectoral à motif de dragon rugissant.

— C'est sans doute que le gouverneur est trop occupé à dissimuler le meurtre de son prédécesseur, qu'il aura fait enterrer sous la futaie ! répondit le mandarin avant d'éclater d'un ricanement sardonique.

— Votre Excellence doit absolument ratifier le rapport sur les plantations du Hunan ! implora un autre.

— Les mâts du Gansu attendent le visa de Votre Excellence pour être livrés aux chantiers navals du Sud ! renchérit un troisième, qui n'osait imaginer les imprécations du ministère des Guerres si la rénovation de la flotte prenait du retard par leur faute.

Ti eut l'impression d'être poursuivi par les mille démons des enfers taoïstes. Incapable de se concentrer sur les



préoccupations vulgaires que lui imposait sa haute charge, il retourna dans son bureau, dont il claqua le panneau derrière lui, au risque d'en faire sauter les jolies incrustations d'ivoire.

Ses yeux tombèrent sur le coffre en cuir usé et craquelé que les serviteurs avaient tenté de faire disparaître dans un angle de la pièce, dont il compromettait l'élégante harmonie. Il s'en approcha comme d'un autel sacré et l'ouvrit avec un plaisir qui l'aurait presque fait éclater de rire. À l'intérieur se trouvait le matériel nécessaire à tout bon enquêteur, qu'il avait réuni au long de sa carrière. Il l'avait fait apporter là le premier jour, lorsqu'il s'illusionnait encore sur la nature des travaux qu'on attendait de lui. Cela n'allait pas être inutile, en fin de compte.

Quelques instants plus tard, un huissier de haute taille, pourvu d'une barbe noire à demi dissimulée sous sa tunique terne, se glissa hors du cabinet en prenant garde de se faire remarquer. Ti avait pris la précaution, dès son entrée en fonction, de repérer la sortie la moins utilisée, comme il le faisait chaque fois qu'il s'installait dans un nouveau yamen<sup>2</sup>. S'assurer la possibilité de déplacements discrets était une nécessité pour des enquêtes efficaces ; en ces lieux, cela tenait même de la survie.

Lorsqu'il foula de ses bottes le sol dallé de l'esplanade ministérielle, il ressentit la même impression qu'un détenu en train de s'évader. Il se hâta de franchir, au milieu d'autres larbins, l'une des portes de la muraille réservées au service. De l'autre côté se dressait le bâtiment où siégeait la Cour de justice de Chang-an. Où mieux profiter de sa liberté reconquise ? L'endroit l'attirait comme un fanal. Ses longues colonnes de bois rouge, entre lesquelles pendaient les banderoles où l'on avait inscrit les principales lois de sûreté publique, avaient pour lui plus d'attrait que n'importe quelle pagode, si splendide fût-elle.

Il se mêla à la foule venue assister aux audiences et pénétra à l'intérieur en courbant le dos pour ne pas risquer d'être reconnu. Une fois dans le vestibule, il aborda un garde pour

---

<sup>2</sup>À la fois tribunal, prison, poste de garde et résidence des juges de province.

savoir quelle était l'affaire en cours. On allait juger le cas d'un médecin fortuné dont l'épouse avait péri dans des circonstances curieuses ; la famille de celle-ci ayant réclamé justice, Son Excellence Wei Xiaqing allait départager les parties. C'était le genre d'affaire que Ti aurait adoré juger du temps où sa vie avait encore un sens. Il se hâta d'entrer pour ne pas manquer la récapitulation des faits.

Les sbires venaient d'introduire l'inculpé, trente-huit ans, dont la tenue pleine de dignité laissait deviner qu'il n'était pas n'importe qui. De souche coréenne par son père, ce Choi Ki-Moon avait pris femme dans un clan implanté dans la capitale. Bien qu'il affirmât que son union avait été dépourvue du moindre nuage, la belle-famille était d'un autre avis. Ses beaux-frères l'accusaient de s'être lassé de leur sœur, qu'il lui était cependant impossible de répudier étant donné l'influence de la parentèle. Il s'était donc débarrassé d'elle grâce à sa parfaite maîtrise des remèdes. Le médecin se défendit contre ces assertions avec l'assurance d'un homme habitué à poser des diagnostics :

— Mon épouse souffrait d'une tristesse permanente dont la cause était un grave déséquilibre du yin au niveau de la rate. Le jour de sa mort, elle a absorbé une potion achetée chez un charlatan et n'y a pas survécu. Quand je suis rentré chez moi, son corps était déjà froid, je n'ai rien pu faire.

Sa belle assurance se fissura à ce souvenir. Il s'interrompit pour étouffer un sanglot entre ses longues manches.

Le juge qui trônait sur son estrade en profita pour jeter un coup d'œil au rapport rédigé par le contrôleur des décès. Si l'ingestion d'une substance toxique était indubitable, il était néanmoins impossible de déterminer si la défunte l'avait avalée volontairement ou par force. Bien que les beaux-frères s'échinassent à répéter que le médecin avait empoisonné leur sœur pour mener la belle vie avec des filles faciles, il n'y avait pas de preuve. Par ailleurs, l'accusé bénéficiait de la recommandation de hauts personnages qu'il avait soignés. C'était un homme en vue, qu'on ne pouvait condamner à la légère.

Prévoyant un non-lieu, Ti s'approcha d'un des scribes, lui montra son sceau du département des Eaux et Forêts et s'empara d'un pinceau pour rédiger quelques mots à l'intention du magistrat. Ce dernier se pencha sur le clerc pour entendre ce qu'on lui voulait.

— Il y a dans la salle un huissier qui vous fait passer ce pli, dit l'homme en désignant l'assistance d'un geste vague.

Sur le bout de parchemin, le juge Wei lut une question qu'on le priait de bien vouloir poser à l'accusé. Il aurait cru à une farce de mauvais goût si le message n'avait été signé du vice-ministre Ti Jen-tsie, un titre avec lequel nul n'aurait osé plaisanter. Il en déduisit que quelque haut fonctionnaire avait juré la perte de ce médecin. Comme les carrières à la capitale ne s'édifiaient pas en vexant les puissants, il résolut d'appliquer ces recommandations inattendues.

— Dites-moi, M. Choi. Comment se fait-il que votre épouse soit allée chercher un remède auprès d'un charlatan au lieu de vous le demander à vous, qui êtes un maître en la matière ?

Le fait était effectivement troublant. Le médecin, qui s'apprêtait déjà à quitter la salle en vainqueur, fut déçu de voir le juge s'obstiner à chercher la petite bête – ce qui était d'ailleurs l'opinion du magistrat lui-même.

— Votre Excellence m'oblige à aborder un domaine embarrassant... répondit l'accusé d'une voix hésitante. C'est en effet incompréhensible. J'y ai beaucoup réfléchi. Ma conclusion est qu'elle souffrait d'un mal dont elle ne désirait pas que je sois au courant.

M. Choi se tut, incapable de préciser davantage. Le juge avait parfaitement saisi l'allusion. Son épouse attendait un événement qui aurait été heureux si elle avait partagé la couche de son mari. Dans le cas contraire, il importait de faire disparaître les traces d'une faute qui lui aurait valu de gros problèmes.

Ti soupira. Ce médecin avait réponse à tout. Il n'en avait pourtant pas fini avec lui.

Lorsque Wei Xiaqing, qui venait de frapper la table de son marteau pour réclamer le silence, ouvrit la bouche afin de décréter l'abandon des poursuites, il vit un grand huissier

debout au milieu de la salle faire « non » du doigt. Le magistrat sentit une bouffée de colère empourprer ses joues. Il avait l'impression de passer une seconde fois son examen de lettré. À cinquante ans révolus, ce sentiment lui était très désagréable. Avec des yeux de plus en plus exorbités, il vit l'huissier en robe sombre fendre la foule pour s'approcher de l'estrade, gravir les quelques marches qui séparaient Son Excellence du commun des justiciables, et se pencher sur le rapport médical, qu'il consulta comme s'il avait été lui-même le fonctionnaire en charge de cette affaire.

— J'ai trouvé le point faible de la défense, murmura l'intrus en pointant son doigt sur l'une des colonnes de caractères alignés par le vérificateur des décès.

Le juge Wei faillit s'étrangler à voir ce barbu au vêtement froissé se permettre de lui donner des conseils sur la façon de mener les audiences. Il allait le faire jeter dehors par la garde lorsque l'inconnu tira de sa manche un sceau de vice-ministre parfaitement conforme. Le magistrat n'avait plus qu'à se comporter comme si Sa Majesté en personne lui avait dicté sa conduite. Quand il se tourna vers l'accusé, après avoir enduré les commentaires de l'indésirable, ses yeux étaient enflammés d'une fureur qui avait besoin de s'abattre sur quelqu'un.

— Choi Ki-Moon ! s'écria-t-il d'une voix aiguë. Vous insultez cette cour par vos mensonges éhontés ! Vous avez prétendu que la mort de votre épouse avait été causée par un médicament consommé en une seule fois en votre absence. Or, selon le rapport du contrôleur des décès, son corps montre des décolorations des ongles et des cheveux tout à fait nettes. Ce sont les signes d'un empoisonnement lent, par petites doses, qui n'a pu se produire que sur plusieurs semaines. Qu'avez-vous à répondre à cela ?

Désarçonné, Choi Ki-Moon bredouilla quelques mots et finit par s'embrouiller tout à fait.

— Assez ! l'interrompit le magistrat. Je suis las de vos inventions ! Vous recevrez dix coups de bambous pour votre attitude avant d'être ramené dans votre cellule. Je transmettrai dès ce soir au Secrétariat impérial une demande d'exécution

capitale pour le meurtre odieux perpétré sur la personne d'une femme innocente !

La condamnation frappa le médecin comme la foudre. Il eut néanmoins la force de repousser les deux sbires venus le chercher pour la flagellation.

— Honorable juge Wei, cria-t-il, je n'ai pas voulu salir la mémoire de ma Première, mais, à présent que je me vois perdu, je ne peux plus me taire. Elle avait un amant !

La belle-famille se mit à pousser des hurlements de cochons à l'abattoir. L'adultère était une faute infamante qui déshonorait le clan tout entier.

— Ce suborneur se nomme Tchang Kouang ! poursuivit le médecin par-dessus le brouhaha. Je ne l'ai jamais vu, mais je sais qu'elle le rencontrait en secret. C'est cette liaison qui est à l'origine de sa mort !

Le juge Wei se dit que c'était décidément la journée des contrariétés. Il était enfin parvenu à des conclusions satisfaisantes après avoir dû réfuter sa première opinion, il n'avait pas l'intention de remettre tout à plat sur des révélations suggérées par la panique. Il s'en tint donc à son verdict et ordonna qu'on le débarrassât du détenu, qui continuait de clamer son innocence sous les injures de ses beaux-frères.

Alors que Ti s'apprêtait à quitter la salle, un garde le rattrapa : le magistrat souhaitait le voir. Il ne put éviter d'aller échanger quelques mots avec lui en privé. Une fois seuls, il lui tendit une carte de visite à l'emblème du *gongbu*, où figuraient ses nom et titre officiels. Le juge Wei, placé plus bas dans la hiérarchie administrative, dut s'incliner profondément devant ce modeste huissier à longue barbe.

— Votre Excellence a couvert d'honneur son humble serviteur en voulant bien assister à cette audience en dépit de ses nombreuses obligations, déclara-t-il d'une voix où perçait l'agacement.

Ti n'était pas dupe de cette politesse obligée. Son esprit habitué aux formules de circonstance traduisit aisément la véritable signification de ce discours, soit : « Il est scandaleux de désertir son ministère pour venir accabler les honnêtes fonctionnaires en plein milieu de leur travail. » Ti répondit

quelques mots aimables pour tenter d'apaiser l'incendie. Le magistrat se lança dans une nouvelle série de remerciements à double sens :

— Votre assistance m'a été précieuse. Je ne tarirai jamais d'éloge sur la clairvoyance de votre jugement !

Ce qui devait se comprendre ainsi : « Tu m'as humilié en te mêlant de m'apprendre mon métier. Par bonheur, personne n'en saura jamais rien. »

Ti attendit patiemment la fin de cette pluie de commentaires acides, après quoi il retourna discrètement au *gongbu*.

— Hum ! fit une voix alors qu'il poussait la petite porte du pavillon des Travaux publics.

Derrière lui se tenait un eunuque dont les deux pompons suspendus de part et d'autre de son bonnet indiquaient un grade élevé. L'homme l'observait, les bras croisés sur sa bedaine. Il était flanqué de deux gardes casqués et munis de longues lances à lame ouvragée.

— Votre Excellence aura-t-elle la bonté de nous accompagner ? demanda le gros eunuque.

L'amabilité de cette expression ne pouvait masquer la vérité : il s'agissait d'un ordre urgent. Il aurait fallu à Ti une grande naïveté pour voir là une bonne nouvelle.

## II

*Ti Jen-tsie se voit chargé d'une mission secrète ; il fait la connaissance d'un héros de guerre.*

Il était d'usage, dans la Cité interdite, de ne jamais préciser à un fonctionnaire l'identité de celui qui le convoquait, pas plus que le motif de cette convocation ou le lieu où on l'emmenait. Nul ne savait s'il allait recevoir l'annonce d'un avancement ou être jeté dans un cul-de-basse-fosse. On ne comptait plus les conseillers de haut rang qu'on avait vus disparaître de cette manière.

L'eunuque aux deux pompons avait cru bon de s'adjoindre des hommes d'armes, comme si le vice-ministre des Travaux publics avait pu vouloir s'enfuir. Leur vue aurait certainement donné à Ti l'envie de s'échapper s'il n'avait su que personne, à travers l'empire, ne pouvait trouver une cachette assez lointaine pour le soustraire aux yeux de l'administration impériale.

— Votre présence est exigée de toute urgence, reprit le serviteur bedonnant. Dès que vous aurez passé une tenue décente, bien sûr, ajouta-t-il avec un coup d'œil dénué d'indulgence au déguisement de sous-fifre dont Son Excellence s'était affublée.

Ti troqua sa robe grise pour celle, rouge vif, des mandarins du troisième degré, deuxième catégorie, et se rendit à la convocation la mine basse, persuadé qu'il allait se faire vilipender. Il n'avait pas ratifié le rapport sur les troncs du Hubei et, par sa faute, la livraison des mâts aux chantiers navals allait avoir du retard. La présence des soldats qui ouvraient et fermaient la marche lui donnait un air de condamné en route vers son supplice. Il se dit qu'il y avait peut-être moyen de retourner la situation à son avantage. Ne cherchait-il pas ce



matin même une faute qui justifiât son retour à la carrière de juge provincial ?

On l'introduisit dans le pavillon des Vertus civiles, qui abritait la Chancellerie. Cet organisme était notamment chargé de traiter les dénonciations qui parvenaient au trône. À une inscription au-dessus d'une porte, il comprit qu'on le conduisait dans les locaux du grand secrétaire Zou Haotian<sup>3</sup>.

La salle n'avait rien de ces cabinets encombrés de dossiers où les gratte-papier en chef comme Ti passaient leurs journées à régler des questions d'intendance. Elle ressemblait davantage à la pièce de réception d'une demeure patricienne. Zou Haotian était assis dans un large fauteuil recouvert d'épais coussins, devant une table basse en bronze de la dynastie des Han, et lisait son courrier. Il ne leva pas les yeux de ses tablettes de bambou. Ti commença par se prosterner sur le magnifique tapis venu du lointain royaume de Perse par la route de la soie.

— J'implore la clémence de Votre Sublime Grandeur, dit-il en frappant le sol de son front. Je ne suis qu'un vermisseau indigne de paraître en votre présence. Je sais que mes erreurs sont impardonnables.

Le secrétaire impérial posa le document qu'il venait de parcourir. Il semblait quelque peu surpris par cette déclaration.

— Voilà qui est toujours bienvenu, Ti. La modestie est une vertu trop rare entre ces murs. Mais ce n'est pas pour vous voir battre votre coulpe que je vous ai fait venir. On m'a dit que vous aviez fait une incursion hors de votre département des Eaux et Forêts, ce matin ?

Ti constata que l'efficacité de la police centrale n'était pas un vain mot.

— Oui, et à cause de moi les troncs du Hubei ne seront pas livrés à temps.

— Votre personnel s'en occupera, trancha M. Zou d'une voix neutre. J'ai d'autres projets pour vous.

---

<sup>3</sup>Les quatre grands secrétaires assistaient les deux vice-présidents de la Chancellerie, eux-mêmes au service des deux présidents, qui recevaient leurs ordres directement de l'empereur.

Ti commençait à entrevoir la fin de ses déboires à la capitale. Il répondit qu'il accueillerait toute nouvelle affectation comme un don du Ciel, que ce soit dans les montagnes enneigées ou dans les plaines arides.

— J'avoue que j'avais prévu un terrain plus dangereux que tout cela, répondit le Grand Secrétaire. Vous sentez-vous de taille à enquêter dans cette ville ?

Ti releva la tête. Il était déconcerté.

— Dois-je comprendre que Votre Sublime Grandeur a décidé de me confier la sécurité de la capitale ?

Le Secrétaire fit une mine faussement horrifiée.

— Oh, non, Ti ! Il ne s'agirait pas à votre dignité de courir les ruelles de notre belle cité à la poursuite des quelques malfrats qu'on pourrait y dénicher.

Surtout, on ne voulait pas qu'il se mêle des manigances des courtisans ou de l'impératrice, qui n'hésitaient pas à organiser des assassinats quand cela les arrangeait. On l'avait fait venir si près du pouvoir pour ses mérites, mais il était évident que, une fois là, on avait eu peur de ses talents.

— C'est un milieu plus feutré que j'ai en vue, reprit le grand secrétaire. Il s'agit d'un cénacle de bon ton, où vous pourrez mener votre petite enquête en toute discrétion – il appuya sur ce mot – sans que nul y trouve à redire.

Ti attendit que Sa Sublime Grandeur voulût bien lui en apprendre davantage sur ce « cénacle de bon ton » où on l'envoyait. Le Secrétaire semblait prendre un malin plaisir à faire durer le suspense.

— Mais je vous en prie, relevez-vous, pas de chichis entre nous, j'ai su rester simple, dit cet auguste personnage dont le nom suffisait à faire trembler la capitale des Tang, du plus humble marchand de poissons aux ministres les plus influents. Ma charge consiste à demeurer en contact avec ceux qui m'entourent ; avec nos hauts fonctionnaires, notamment. C'est pour cela que chaque responsable est protégé par un homme à moi, sans qu'il s'en doute. Celui que j'ai affecté à votre... hum ! protection... m'a rapporté tout à l'heure votre escapade à la Cour de justice. Vous semblez posséder des connaissances en matière

médicale qui vous désignent tout naturellement pour cette mission.

Le grand secrétaire frappa dans ses mains. La porte par laquelle Ti était entré se rouvrit. Le mandarin comprit que l'entretien était terminé. Il se retira à reculons, sans cesser de s'incliner devant son supérieur, qui avait repris sa lecture. À part l'allusion à ses connaissances médicales, on ne lui avait absolument rien révélé de sa mission.

L'un des conseillers du grand secrétaire l'attendait dans le couloir. Ils firent quelques pas sans que Ti eût la moindre idée de l'endroit où on le conduisait.

— Comme vous vous en doutez, dit son guide, il ne sied pas à Sa Sublime Grandeur de vous exposer les détails du dossier.

Ti suivit en silence l'homme à qui il seyait apparemment d'éclairer sa lanterne. À voix basse, comme s'il s'apprêtait à lui faire d'incroyables confidences, le conseiller promit de lui en révéler autant qu'il lui était permis sans trahir les secrets de l'État. Il commença par affirmer que la santé de l'empereur n'était pas resplendissante, une litote pour exprimer le fait, connu de tous, qu'il n'avait pas cessé d'être malade depuis son accession au trône. La charge de l'empire semblait avoir pesé d'un poids immense sur les frêles épaules de l'héritier des Tang.

Ti dut faire appel à toute sa perspicacité pour cerner le sens des paroles d'apparence anodine égrenées par son interlocuteur. À ce qu'il comprit, Sa Majesté s'était intéressée à l'exercice de la médecine dans sa capitale. Elle souhaitait qu'on mît de l'ordre dans ces pratiques. L'impératrice, de son côté, tenait à ce qu'on maintînt son époux en vie aussi longtemps que possible. Elle ignorait si elle parviendrait à se maintenir au pouvoir sans lui, et redoutait la vengeance des courtisans, princes et généraux qu'elle avait brimés. Il convenait donc d'extirper de la gent médicale les esprits subversifs. Le conseiller s'interrompit tout à coup.

— Je vous en ai déjà dit plus que je n'aurais dû, conclut-il avec inquiétude au moment où Ti se demandait s'il allait enfin en venir au fait.

Ces allusions tronquées ne faisaient guère le compte de l'enquêteur spécial. Un autre fonctionnaire les attendait devant

la porte de son bureau. Le conseiller lui confia Ti et les quitta après avoir recommandé au mandarin la plus grande prudence dans ses investigations.

Dès qu'il eut tourné l'angle de couloir, Ti maudit intérieurement cette coutume de la Cour qui répartissait strictement les prérogatives entre les employés selon leur degré de responsabilité. Le sous-fifre à qui on venait de le présenter était par bonheur assez bas dans la hiérarchie pour se permettre de prononcer des mots moins neutres.

— Un attentat vient d'être commis contre la personne de l'empereur, murmura-t-il à l'oreille du vice-ministre.

Ti sentit ses cheveux se raidir sous son bonnet. Voilà qu'on lui demandait d'arrêter un criminel d'État !

Selon son informateur, un proche de Sa Majesté avait été empoisonné. Il s'agissait d'une personne reçue dans les cercles les plus restreints, un homme qui voyait le Fils du Ciel presque chaque jour. Assassiner un membre de son entourage était assimilé à un crime contre le Dragon lui-même. Cet outrage devait être traité avec une grande attention. Le coupable serait identifié, attrapé et condamné à périr de la manière la plus terrible.

Et c'était lui que l'on avait choisi pour accomplir tout cela ! Il se demanda comment on espérait le voir dénouer cet écheveau, étant donné le peu d'informations fournies. Ti s'apprêtait à entendre les dessous de cette ténébreuse affaire lorsqu'une porte s'ouvrit devant eux. Il s'y engagea, croyant pénétrer dans un nouveau cabinet. Avant d'avoir compris ce qui se passait, il se retrouva dehors, seul. On l'avait évacué par une issue réservée aux domestiques ! Il avait franchi les limites du pavillon des Vertus civiles, il quittait la Chancellerie avec un ordre de mission, mais sans le moindre début de piste pour la remplir.

« Je dois élucider un crime, j'ignore lequel, arrêter un criminel, j'ignore de qui il s'agit, à cause d'une victime à qui j'ignore ce qu'il est arrivé ! » C'était le plus incroyable défi qu'on eût jamais lancé à sa sagacité.

Il aurait donné le petit doigt de sa main gauche pour savoir quelle raison empêchait ces hommes de lui dire les choses

comme elles étaient. Tout en s'éloignant de la Chancellerie, il chercha auprès de qui obtenir les renseignements dont il avait besoin. Puisque l'élite administrative se refusait à parler, il ne lui restait plus qu'à s'adresser à une tout autre catégorie d'employés. Il bifurqua en direction de la porte de l'Oiseau-Pourpre par laquelle il était arrivé le matin même.

Non loin de la principale ouverture dans l'épaisse muraille qui enserrait la Cité interdite se trouvait une petite baraque qui ne payait pas de mine. C'était là que se tenait le plus souvent l'homme irremplaçable qui savait tout sur tout le monde. Ti écarta le rideau sans fioritures qui en fermait l'entrée et pénétra dans une pièce exiguë où un petit personnage en robe grise assis sur un tabouret était occupé à souffler sur un bol de soupe.

— Seigneur vice-ministre ! dit le dîneur en se levant. Quel honneur !

Ti fit signe au chef des portiers du palais de mettre fin à ses courbettes. Ce dernier lui offrit immédiatement de partager son repas, ce que Ti accepta sans se faire prier. Si la conduite à tenir devant des conseillers d'État imbus d'eux-mêmes lui restait encore obscure, il savait parfaitement comment se comporter devant celui qui détenait le véritable savoir en ces lieux. Dès qu'il se fut assis, il engagea le portier à faire de même, et celui-ci obéit sans hésitation. Cette attitude levait les derniers doutes sur la réalité de leurs situations respectives : des deux, c'était cet anonyme sans titre ni prérogatives qui avait le plus de pouvoir. C'était lui qui demeurerait le plus longtemps au service de l'empereur. Lui seul ne risquait pas d'être remplacé sur un caprice de ses maîtres, et cela pour une bonne raison : eux-mêmes, pour la plupart, ignoraient jusqu'à son existence, alors que lui savait tout d'eux. La soupe qu'on présenta au magistrat était à l'image du personnage dans sa cahute : elle avait l'apparence d'un méchant bouillon servi dans de la vaisselle bon marché ; il fallait la humer pour s'apercevoir qu'il s'agissait en réalité du consommé le plus fin et le plus coûteux. Ti lut dans l'œil malicieux de son commensal qu'il avait fait le bon choix. Il avait compris depuis longtemps que les invisibles, les entités négligeables, étaient plus utiles à un inspecteur que leurs

patrons ignorants ou menteurs. Avec le personnel, on pouvait toujours s'arranger.

Après les considérations d'usage sur les intempéries, le coût de la vie et la santé de toute la parentèle du portier, dont Ti n'avait jamais rencontré le moindre représentant, le visiteur aborda le sujet qui l'amenait : il voulait connaître les noms des courtisans qui, ces dernières semaines, avaient cessé de franchir cette porte sans motif déclaré.

Le portier en chef était enchanté de recevoir un si éminent personnage. Ti était le premier vice-ministre à prendre le temps de discuter avec lui dans sa cahute. Lorsqu'il eut saisi qu'on avait besoin de lui, il se montra plus ravi encore. Non qu'il fût particulièrement émerveillé qu'on réclamât son aide pour autre chose que tenir les registres des entrées et sorties. Fournir son assistance à un si haut fonctionnaire signifiait qu'il disposait désormais d'un appui dans les entours du pouvoir, ce qui ne manquerait pas d'être utile un jour.

Sans même consulter ses papiers, il chercha dans sa mémoire qui on avait beaucoup vu et qu'on ne voyait plus.

— Votre Excellence a frappé à la bonne porte, si j'ose dire, affirma-t-il avec un sourire en coin.

Il nota trois noms sur une baguette de bois poli, que Ti fourra dans l'ourlet de sa manche. Il ne restait plus à l'enquêteur qu'à se lancer dans la tournée des disparus.

Le premier d'entre eux était un général dont la réputation de bravoure ne s'était jamais démentie au cours de sa longue et brillante carrière. Il était connu pour avoir vaincu les fourbes Tibétains et les Turkmènes sanguinaires à de multiples reprises. Les murs de la Cité interdite avaient résonné de son pas martial, qui faisait tout vibrer sur son passage. Il avait été l'un des meilleurs soutiens du trône, aussi craint qu'honoré. Comment imaginer que Leurs Majestés se soient soudain privées de ses conseils ?

Ti se rendit dans un quartier qui avait été à la mode sous le règne précédent. Il le connaissait bien pour y avoir passé une partie de sa jeunesse, du temps où son père était conseiller impérial, alors que lui-même poursuivait d'interminables études classiques.

Un domestique stylé conduisit le mandarin à travers une enfilade de salles remplies de trophées, depuis les lances ouïgoures ornées de plumes jusqu'aux souvenirs du royaume coréen de Silla, probables restes de pillages et de massacres nécessaires à la grandeur des Tang, sans oublier une tête de Japonais momifiée avec casque et jabot de bronze, qui aurait été d'un meilleur effet dans une chambre des horreurs telle qu'en installaient les prêtres taoïstes pour leurs cérémonies initiatiques. Ti frémit à l'idée du tigre féroce qu'il allait devoir affronter.

On l'introduisit dans le quartier des femmes, lieu normalement fermé aux étrangers. Le général s'était installé dans son gynécée, sans doute afin que ses compagnes soient mieux à même de prendre soin de lui, ce qui confirmait l'hypothèse d'un empoisonnement.

— Je suis navré de déranger ton maître s'il ne se sent pas bien, dit-il, gêné, au majordome qui lui présentait un siège. Il est inutile qu'il sorte du lit pour moi.

Le domestique lui jeta un regard las et répondit que son maître serait enchanté de recevoir sa visite. Il ne restait plus à Ti qu'à espérer que le général, certainement sourcilieux sur le terrain de ses prérogatives, ne s'offusquerait pas d'une démarche qui relevait davantage de la curiosité que de la courtoisie.

Au bout d'un temps qui lui parut assez long, il entendit dans son dos un étrange frottement et se retourna. Il vit entrer avec une lenteur d'escargot un petit vieux voûté en robe d'intérieur, chaussé de babouches de laine qu'il traînait péniblement sur le plancher, et coiffé d'un bonnet mou qu'on devinait moelleux, mais qui ne faisait rien pour rehausser le tableau. Ti se leva de son siège pour s'incliner tandis que son hôte se laissait choir dans un fauteuil.

— J'ai appris que Votre Seigneurie n'avait plus paru à la Cour de quelque temps, dit le mandarin. J'ai voulu m'informer moi-même de sa santé.

— Comment ? cria le général en faisant de sa main un cornet autour de son oreille.

— Je vous demande comment vous allez ! hurla Ti.



— Jamais je ne me suis mieux porté ! répliqua son interlocuteur d'une voix chevrotante.

Pour le prouver, il s'arracha difficilement à son siège, fit quelques pas hésitants vers un meuble, où il saisit un long sabre militaire ornemental. Il se mit à le brandir au-dessus de sa tête d'une main tremblante, en clamant que celui qui aurait raison de lui n'était pas encore né. La scène se prolongea jusqu'à ce que trois femmes se précipitent pour lui ôter cette lame, le soutenir et le reconduire à son fauteuil, où il s'effondra comme une chiffre.

— Ils m'ont fichu dehors ! glapit-il. Jamais le glorieux Li Shimin<sup>4</sup> n'aurait traité ainsi l'un de ses fidèles soldats !

À la vingtième remarque sur l'évidence que tout allait mieux avant, Ti commença à partager l'avis de la Cour sur l'opportunité d'écarter un vieillard radoteur et geignard qui devait s'être engagé depuis longtemps sur la voie sans retour de la sénilité. Il estima en avoir assez vu pour le rayer de sa liste de suspects et prit congé.

Dans la salle des trophées, qu'il traversa dans l'autre sens, la tête momifiée du Japonais lui sembla animée d'une sorte de sourire vengeur. Les mânes du général allaient bientôt rejoindre celles des malheureux qu'il avait estourbis. Son esprit était déjà passé de l'autre côté pour moitié.

---

<sup>4</sup>Le père de l'empereur régnant.

### III

*Ti Jen-tsie visite plusieurs courtisans déchus ; il s'aperçoit que la disgrâce est un mal contagieux.*

Ti alla sonner la cloche au portail du prochain candidat à l'empoisonnement. Il entendit de l'autre côté un bruit de pas feutré. Le judas s'entrouvrit juste assez pour permettre à un valet hirsute de demander ce qu'on voulait.

— J'aimerais avoir l'honneur de rencontrer ton maître, le seigneur Miao Qiang, dit Ti, qui sortait déjà de sa manche l'une de ses cartes de visite en papier rouge.

— Il est mort ! répliqua le domestique avant de refermer la lucarne d'un coup sec.

Ti n'était pas homme à se contenter d'une explication sommaire lancée par un esclave. Il se remit à agiter le marteau de la grosse cloche de bois à motif de sanglier suspendue au linteau. Dès que la lucarne se fut rouverte, il entreprit de démontrer au valet à quel point il était ridicule de prétendre avoir enterré son maître, alors qu'aucune bannière de deuil n'avait été accrochée à leur porte, qu'aucun bonze ne rôdait dans les parages et qu'aucune fumée d'encens ne se faisait sentir.

— Je doute par ailleurs qu'un tel événement ait pu se produire sans que le palais en ait été informé en premier lieu. Si tu ne m'ouvres pas sur-le-champ, je reviendrai avec la garde.

— Non ! Pas la garde ! entendit-il bredouiller tandis qu'on tirait le verrou.

Le portail s'entrouvrit juste assez pour lui permettre de pénétrer dans une cour déserte et fut hâtivement refermé derrière lui. Le vent agitait les feuilles tombées des arbres en pot, tous morts faute d'avoir été arrosés. Il gravit les quelques marches du perron et entra dans le pavillon principal, qui

semblait vide. Il commençait à se dire que la peste avait emporté tout le monde, lorsque le valet le dépassa en courant.

— Un visiteur du palais ! l'entendit-il clamer, comme si les féroces envahisseurs mandchous avaient tenté une incursion l'arc au poing. Il vient du palais !

Ti perçut des cris plus ou moins étouffés en provenance des pièces voisines. Un petit rondouillard à la figure pâle et paniquée apparut sur le seuil. L'homme se cramponna au chambranle sans oser faire un pas de plus. Il était vêtu d'une robe de brocart magnifique, mais n'était ni rasé ni coiffé. Ses longs cheveux, qui auraient dû être noués en chignon, tombaient en vrac sur ses épaules arquées. Il se jeta aux pieds du mandarin, qu'il agrippa à deux mains.

— Je vous en supplie ! Épargnez ma famille !

— Plaît-il ? dit Ti.

L'homme leva les yeux sur son visiteur, dont il essayait vraisemblablement d'entrevoir les pensées par l'examen de son expression. Ti l'aida à se remettre debout. Son hôte jeta un coup d'œil alentour. Ayant constaté qu'aucune soldatesque n'avait envahi sa demeure, il cria à ses femmes qu'il n'était pas encore temps de se suicider.

— Pardonnez-moi, bredouilla-t-il, nul ne vient plus nous voir, j'ai cru que vous nous apportiez...

Il ne put poursuivre, sa voix s'était brisée.

— L'ordre de mettre fin à vos jours, j'avais compris, conclut Ti. Auriez-vous l'obligeance de me dire quel acte malencontreux vous a valu pareille disgrâce ?

Un tic déforma les traits du malheureux.

— Mais rien ! Trois fois rien ! J'ai rendu un jugement sur un dossier concernant l'acheminement de fournitures stratégiques vers la mer Jaune. Il fallait choisir entre deux propositions. J'ai opté pour celle qui me paraissait la meilleure. Et puis le préfet de la région traversée est un ami. J'étais content de le favoriser.

— Je ne vois rien là de répréhensible, dit Ti.

La figure de son interlocuteur se décomposa.

— Le soir même, j'apprenais que l'autre trajet passait chez un gouverneur nommé par l'impératrice ! J'ai tout de suite eu un doute en voyant que personne ne me saluait, à ma sortie du

ministère. C'était comme si j'avais soudain contracté quelque mal effroyable. Le lendemain matin, je me suis précipité chez mon ministre pour tenter de rattraper ma bévue. On m'a répondu qu'il était auprès de Leurs Majestés ! Quand je suis arrivé à mon bureau, il y avait deux gardes pour m'en barrer l'accès. On m'a retiré tous mes titres, mes fonctions, mon sceau, mon escorte ! Depuis, je vis terré ici, comme un rat, à attendre le bourreau !

En lui-même, Ti songea que, si l'impératrice avait voulu sa tête, le pauvre homme aurait déjà péri. Il s'imaginait plus d'importance que ne lui en attribuait son ennemie.

Pris d'un terrible doute, Ti demanda quel avait été exactement son poste avant sa chute. Dans un sursaut de fierté au souvenir de sa gloire passée, le fonctionnaire évincé releva le menton :

— J'étais vice-ministre des Travaux publics en charge des Eaux et Forêts. Une place magnifique ! Que j'occupais avec zèle et dévouement !

L'épouvante s'empara du mandarin. Il avait devant lui son prédécesseur ! Voilà l'état dans lequel le palais laissait ses employés lorsqu'ils avaient déplu. Il se reprocha un peu moins d'avoir refusé de trancher, quelques heures plus tôt, les différentes questions soumises par ses assistants. Certaines affaires d'apparence anodine gagnaient à rester en suspens jusqu'à plus ample informé.

Son collègue le prit par le bras et baissa la voix, comme s'il s'était trouvé des espions de l'impératrice jusque dans son foyer. Son front était moite et luisant.

— Connaissez-vous un moyen sûr de quitter Chang-an sans subir le contrôle des passeports<sup>5</sup> ? J'ai essayé par le canal, déguisé en marin, mais ils m'ont repéré tout de suite !

Ti eut la vision d'une barque de pêche pleine de dames apeurées, avec à leur tête un lettré aux doigts dépourvus du moindre cal, affublé d'un costume de marinier trop étroit, tâchant de diriger l'embarcation d'une main malhabile sous le

---

<sup>5</sup>On ne pouvait franchir les portes de la capitale sans soumettre aux soldats des papiers d'identité en règle.

nez de soldats goguenards. Il promit de faire son possible pour régler le problème. L'espoir renaquit sur le visage de son hôte, mais fut bientôt suivi d'une nouvelle vague d'angoisse :

— Dites-leur que je regrette ! Non ! Ne leur dites rien ! Dites que je suis mort ! Que vous avez vu mon cadavre !

Ti fut tenté de le prévenir que cela pourrait leur donner des idées.

Cet homme était sûrement empoisonné, mais non par une substance fatale. C'était sa propre terreur qui le tourmentait. Il le raya de sa liste.

Son troisième suspect habitait l'un des meilleurs emplacements de la capitale, au bord d'un des étroits canaux qui l'irriguaient. L'endroit correspondait tout à fait au statut de celui que Ti venait voir. Le marquis de Yuzhang avait été l'un des plus brillants esprits de la Cour, jusqu'à une période récente. Du jour au lendemain, contre toute attente, il s'était retiré dans sa résidence sans fournir d'explication. Un serviteur revêtu d'une livrée impeccable ouvrit le portail au bois sombre rehaussé de bronze doré et s'inclina.

— Je suis Ti Jen-tsie, vice-ministre des...

Le mandarin n'eut pas le temps de finir sa phrase. Déjà le valet se tournait vers la maison pour crier qu'un hôte d'exception venait d'arriver. Une nuée de domestiques jaillit de tous côtés. La plupart formèrent une haie d'honneur sans cesser de gratifier le nouveau venu de respectueuses salutations, tandis que les autres l'invitaient à pénétrer à l'intérieur du bâtiment, comme si leur maître avait attendu toute sa vie de rencontrer l'éminent magistrat.

Ti préférait cet accueil aux précédents, bien qu'il n'en comprît pas bien le sens. Il supposa qu'il y avait méprise, ou que le courtisan s'ennuyait dans sa retraite.

La demeure était somptueuse. Une foule de gens vint s'informer de ce qu'on pouvait faire pour le confort du vice-ministre. On ne l'aurait pas reçu avec plus d'égards s'il avait été le chancelier en personne. Le marquis ne tarda pas à venir à sa rencontre, sourire aux lèvres, les bras ouverts dans un geste normalement réservé aux oncles à héritage. Il joignit les mains

et s'inclina avec chaleur et componction, bien que son titre ronflant le plaçât bien au-dessus du visiteur.

— Je suis Ti Jen-tsie, vice-ministre actuellement chargé d'une mission spéciale, dit l'enquêteur, plus embarrassé que flatté.

— Quel bonheur ! s'écria son hôte, au comble de la joie.

Il se fit une ronde de serviteurs chargés de plateaux où l'on avait entassé des confiseries au miel. Les deux hommes prirent place sur les coussins tandis qu'on remplissait leurs bols du thé tibétain le plus fin.

— Ce breuvage justifie à lui seul l'invasion de ces montagnes hostiles, ne trouvez-vous pas ? dit le courtisan, du même ton qu'il devait employer pour amuser Leurs Majestés.

Les deux hommes s'engagèrent dans une conversation sur des sujets sans importance, comme il était d'usage entre lettrés. Ti en vint à s'extasier sur la qualité des peintures qui ornaient les murs de cet élégant salon.

— Prenez-en une ! déclara le marquis avec un claquement de doigts.

Un valet décrocha aussitôt l'un des rouleaux de soie, le replia autour de sa baguette et le déposa entre les mains de Ti. Ce dernier abandonna aussitôt le compliment qu'il s'apprêtait à faire sur la finesse du mobilier, de peur qu'on ne l'oblige à emporter le siège sur lequel il était assis. Le marquis, jugeant qu'il avait assez déployé d'efforts pour mettre son visiteur à l'aise, prit la mine d'un gastronome dont un insecte vient de souiller le consommé. Il pria Ti de lui pardonner son ignorance des derniers petits faits piquants qui devaient alimenter la chronique mondaine. Il ne sortait plus guère. Un regrettable contretemps le forçait à demeurer chez lui, où il occupait ses loisirs à prier les dieux de conserver à Leurs Majestés une éternelle bonne santé.

— Peut-on savoir ce qui vous est arrivé de fâcheux ? demanda Ti, songeant malgré lui à quelque maladie gênante contractée dans le quartier des saules, que cet amateur de beautés en tout genre ne devait pas se priver de fréquenter.

Une ombre passa sur le visage soigneusement rasé de l'esthète.

— Un bon mot qu'on a, je crois, rapporté à l'empereur en le déformant, lâcha-t-il avant de pousser un soupir qui n'aurait pas été plus douloureux s'il avait été sur le point d'enterrer la moitié de sa famille.

Il ne fallut pas le pousser beaucoup pour lui faire répéter le bon mot en question, que le marquis articula avec un art digne des meilleurs comédiens de Chang-an. Ti eut du mal à conserver le sourire crispé requis par la correction. Il avait ignoré jusqu'alors qu'on se permît, dans les cercles du pouvoir, de telles plaisanteries sur les aptitudes physiques intimes de Sa Majesté, et douta qu'on ait eu besoin de déformer ces propos : ils étaient assez insolents tels quels.

— Et c'est cette innocente saillie qui vous a fait chasser ? s'étonna-t-il poliment, bien qu'il eût très bien compris que cet individu irrespectueux fût condamné à aller expier ses injures sur ses terres de Yuzhang.

— Non, répondit le marquis en chassant une mouche imaginaire du revers de la main. En réalité, c'est mon amitié pour les princes Li qu'on me fait chèrement payer.

Li était le nom patronymique des Tang. Les princes Li étaient tous des parents des trois empereurs que cette dynastie avait comptés jusqu'à ce jour. Il était curieux de penser qu'on pouvait tomber en disgrâce à cause des liens d'amitié qu'on entretenait avec le clan du souverain. En réalité, les parents de l'empereur étaient en délicatesse avec son épouse principale, née Wu, qui s'était efforcée de tous les écarter.

— Pourtant qu'ai-je fait ? déclara le marquis sur un ton presque badin. Je suis allé les voir quelques fois, je leur ai rendu de menus services... Je le leur devais bien : ma famille a servi sous leurs ordres, ils ont fait notre fortune. Ils savent pouvoir compter sur ma discrétion. Car j'en ai entendu, des choses, dans leurs palais ! S'il plaisait à l'impératrice, je me ferais un plaisir de rectifier son jugement sur l'humble et fidèle serviteur qu'elle a en moi.

Tout en disant cela, il glissa vers Ti un regard que ce dernier estima des plus déplaisants. Le mandarin comprit qu'il avait devant lui un roué qui n'attendait que l'occasion de trahir les Li pour se racheter.



— N'hésitez pas à faire part de mes bonnes résolutions à l'impératrice, conclut le marquis d'un air entendu.

Ti était trop dérouté pour saisir immédiatement le message.

— Je n'y manquerai pas, le jour où j'aurai le bonheur de lui être présenté, répondit-il de façon malencontreuse.

Le marquis haussa le sourcil et le regarda d'un œil différent. L'ambiance fraîchit. Ti jugea urgent d'exposer le motif de sa visite.

— Je suis venu m'assurer que vous alliez bien, dit-il après qu'un long silence se fut installé dans la conversation.

— Mais... je me porte comme un charme, répondit son hôte, de plus en plus circonspect.

— Vraiment ? J'avais craint que vous ne soyez la proie de quelque indisposition. On m'avait dit...

— Je n'ai aucune idée de ce qu'on vous a dit, rétorqua d'une voix sèche le marquis en se levant. Pardonnez-moi, mes devoirs religieux m'appellent à la chapelle.

Il lui tourna le dos et le planta là, assis dans son fauteuil, sous le regard beaucoup moins amène des serviteurs qui le guettaient de loin. Ti comprit que les égards dont on l'avait entouré étaient pour l'émissaire impérial dont la maisonnée tout entière attendait sa délivrance ; pas pour le directeur en second d'un département administratif chargé des basses œuvres. Il y avait fort à penser que les prières qui s'exprimaient dans cette chapelle avaient un tout autre sujet que l'éternelle bonne santé de Leurs Majestés.

Les domestiques continuaient de le dévisager comme s'ils venaient de repérer un pique-assiette en train de se servir dans les victuailles de leur maître. Il se leva dans un silence de glace et quitta la pièce sans emporter le petit cadeau de bienvenue, suivi par un cordon d'hommes en livrée qui l'escortèrent vers la sortie sans prononcer un mot.

Lorsque le portail se fut refermé derrière lui, il dut se rendre à l'évidence : aucun de ces trois personnages autrefois puissants n'avait été empoisonné — pour l'instant, du moins. Afin d'oublier ce désagrément, il décida de s'offrir un plaisir rare : une petite marche à pied le long des canaux, sans porteurs ni

gardes empanachés, pour faire le point sur la suite des opérations.

L'ambiance qu'il trouva dans sa propre demeure, deux heures plus tard, tenait un peu de la panique rencontrée chez son prédécesseur aux Eaux et Forêts. Ses trois épouses l'accueillirent dans le vestibule, raides et la figure fermée. Elles ne dirent rien, mais il devina à leur allure qu'elles étaient extrêmement contrariées.

— Que se passe-t-il ? dit-il en se demandant si les dieux lui accorderaient un jour le bonheur d'un foyer où se reposer de ses soucis dans une atmosphère sereine.

— Rien, justement, seigneur, répondit sa Première, qui paraissait furieuse.

Les ennuis n'avaient pas cessé de se succéder tout au long de l'après-midi. Les amies qu'elles avaient attendues pour causer et jouer aux dés avaient envoyé leurs bonnes pour s'excuser de leur faire faux bond : la ville était, semblait-il, la proie d'une épidémie de migraine et de petits embarras du même genre. Les invitations pour des mariages ou des fiançailles qu'elles avaient reçues ces dernières semaines avaient toutes été annulées en même temps. Jusqu'aux tapissiers, qui avaient oublié de venir présenter leur marchandise ! La réfection du salon rouge était interrompue et nul ne pouvait dire quand elle reprendrait. Les cadets de leurs enfants étaient revenus de chez leurs camarades en disant qu'on les avait fichus dehors.

Ti lissa machinalement sa longue barbe tandis que ses femmes le débarrassaient de sa robe officielle pour lui en faire enfiler une autre plus confortable.

— C'est bien triste, mais il n'y a là rien d'inquiétant, dit-il, bien qu'il pensât exactement le contraire. Les gens de la capitale sont plus versatiles que ceux de nos provinces. Tout ira mieux demain, vous verrez.

Il croyait inutile d'alerter ses compagnes plus qu'elles ne l'étaient déjà. Il était pour sa part à peu près sûr de connaître l'origine de leurs déboires : c'était lui.

Sa Première ne fut pas dupe. Elle attendit d'être seule avec lui pour dévoiler le fond de sa pensée.

— Vous avez encore fait des bêtises, n'est-ce pas ? dit-elle d'une voix dont la douceur forcée cadrerait mal avec les mots.

Il répondit qu'il n'avait pas fait de « bêtises », il avait fait son travail, avec le souci d'exécuter une mission délicate confiée par ses supérieurs. Il fallut bien, cependant, lui expliquer que cette mission l'avait conduit à visiter successivement trois personnages renvoyés de la Cour. Madame Première se retint de pousser les hauts cris pour ne pas ameuter le reste de la famille.

Ti admit qu'il allait devoir cesser ses incursions chez les courtisans déchus, dont le malheur était plus contagieux qu'une mauvaise toux. Il avait beau être un enquêteur d'un rare talent, il manquait encore de l'esprit calculateur indispensable pour survivre dans la Cité interdite. D'évidence, la rumeur qu'il s'était trouvé de nouveaux amis chez les disgraciés de tous poils avait circulé à la vitesse de la foudre. De là à le soupçonner de tremper dans un complot, il n'y avait qu'un pas. Il risquait de se voir à son tour assigné à résidence dans sa belle demeure de fonction en attendant qu'on statue sur son sort.

C'est bien un raisonnement similaire qui poussa sa Première à lui faire jurer de modifier en toute hâte ses méthodes d'investigation.

## IV

*Ti Jen-tsie cherche une solution dans les entrailles d'un chien ; il mène l'enquête parmi les fleurs.*

Puisque la piste des disgraciés se révélait périlleuse, Ti décida de consulter les principaux médecins accrédités près le palais : le courtisan empoisonné dont on lui cachait l'identité avait sûrement consulté l'un d'eux.

Hélas, pour des raisons de sécurité, cette préoccupation obsédante qui ne facilitait guère le travail de l'enquêteur, les noms des médecins admis dans la proximité de l'empereur étaient tenus aussi secrets que les dates des prochaines réincarnations du Bouddha.

Au lieu de franchir directement la porte de l'Oiseau-Pourpre, ce matin-là, Ti fit arrêter son palanquin et pénétra à pied dans l'enceinte palatiale. Le portier en chef le vit approcher avec un large sourire : les faveurs que lui devrait le vice-ministre ne connaîtraient bientôt plus de bornes. Il nomma sans hésiter le savant que l'on appelait quand un membre du premier cercle était pris d'un malaise imprévisible. Il était formellement interdit d'être souffrant à l'intérieur de la Cité interdite ; c'était un privilège réservé aux princes. Aussi le diagnostic avait-il surtout pour but de rassurer ceux-ci sur les risques de contagion.

— Vous devez aller voir Savoir Absolu, dit le portier. C'est tout à fait le genre de personne qu'on ferait venir pour ausculter un cas douteux. Personne ici ne voudrait se faire traiter par lui, sa réputation n'est pas assez bonne en matière de soins ; mais, pour identifier l'origine d'une maladie, il n'a pas son pareil.

Ti se promit de revenir voir ce portier le jour où il lui faudrait choisir un guérisseur pour son propre usage.

Il traversa la ville en palanquin vers l'échoppe indiquée par son précieux informateur. À côté de l'entrée, un écriteau annonçait qu'un savant éminent, auquel ses pairs avaient conféré le nom de « Savoir Absolu », consultait à l'intérieur.

On prévint le visiteur que l'honorable A Cheng était au milieu d'une opération difficile. Comme Ti insistait, on le fit entrer dans une salle basse, aux murs creusés de niches où reposait une accumulation de livres, de bocaux et de sacs en papier huilé. Un homme en robe noire était penché sur une table plus haute que la normale, des instruments métalliques à chaque main. Le mandarin eut un mouvement de recul en découvrant ce qui reposait devant lui. Il y avait là un chien mort, allongé sur le dos, le ventre ouvert sur ses organes sanguinolents. Ti refréna une envie de rendre son petit déjeuner et déclina son identité.

— Très honoré, répondit A Cheng sur le ton de quelqu'un qui avait l'habitude de voir des fonctionnaires de son niveau dans des situations où ils avaient du mal à garder leur dignité.

Bien que cela fût inutile, Ti engagea le chirurgien à poursuivre ses manipulations, qui paraissaient très délicates. Tout en fouillant à l'intérieur du chien, A Cheng se vanta de soigner l'empereur en personne, ce que le mandarin fit semblant de croire.

— Sous le sceau du secret. Une affection du foie, précisa Savoir Absolu en exhibant celui de l'animal. Je dois avouer en toute modestie que, sans mes avis, le Fils du Ciel aurait depuis longtemps rejoint ses glorieux ancêtres.

Ti se détourna légèrement pour ne pas voir les morceaux du système digestif que cet inestimable soutien du trône écartait un à un à l'aide de sa spatule métallique. Sans se soucier de préambule, il exposa le motif de sa visite : il désirait savoir quel courtisan avait été récemment atteint d'une maladie capable de causer de l'émoi à l'entourage de Sa Majesté. Savoir Absolu lui jeta un coup d'œil surpris et tendit vers lui un outil dégoulinant d'un liquide rouge et poisseux que Ti ne connaissait que trop.

— D'après votre question, je constate que Votre Excellence en sait déjà presque autant que moi sur ce sujet. On est très bien renseigné, au département des Eaux et Forêts, dites-moi...

Ti s'abstint d'expliquer par quel mystère la gestion des ressources naturelles menait à ce genre de préoccupation. Il garda le silence jusqu'à ce que son interlocuteur veuille bien lui répondre.

— Il se trouve que j'ai ouï parler de cette affaire, reconnut ce dernier. Je ne peux que vous répéter ce que la rumeur publique a porté jusqu'à mes oreilles.

Sans cesser de trifouiller parmi les viscères rougeâtres, il expliqua que, une dizaine de jours plus tôt, la Chancellerie avait ordonné à l'un des savants accrédités d'accourir au pavillon des Vertus civiles avec son matériel. Le praticien avait été introduit dans une pièce obscure où le patient l'attendait. L'homme portait sur le visage un voile qui empêchait toute identification. Le médecin put seulement supposer qu'il s'agissait d'un très haut personnage, vu les égards dont on l'entourait et les quelques mots qu'il prononça à travers le tissu.

Ti jugea la « rumeur publique » très au fait de ce qui se tramait dans les recoins sombres de la Chancellerie. Il devinait ce qui avait dû se passer. Un courtisan avait eu un malaise à l'intérieur de la Cité interdite. On lui avait aussitôt prodigué les secours de la médecine, non tant pour son confort que pour définir de quel mal il souffrait, le malade ayant été au contact de Sa Majesté.

Savoir Absolu s'interrompit pour extirper la rate du malheureux toutou sans l'abîmer. Lorsque cela fut fait, il reprit le fil de son récit.

— Se voir adresser un guérisseur par l'empereur était pour cet inconnu un honneur insigne qui s'est retourné contre lui. Le savant dont je parle a diagnostiqué une maladie qui s'attrape en fréquentant les dames, voyez-vous. C'est une chose qui fait peur à bien des gens. Ce courtisan a perdu pour longtemps le droit de paraître à la Cour.

Une fois la consultation terminée, on l'avait fait sortir sans que le patient eût bougé de son siège. On l'avait conduit dans le cabinet privé du grand secrétaire Zou, à qui il avait révélé la nature et l'avancement du mal.

Ti n'eut plus aucun doute sur l'identité du médecin dont il était question : il se tenait en face de lui, une coupelle pleine de

matière visqueuse entre les mains. Savoir Absolu se mit à découper son foie avec autant d'excitation que s'il avait été en train de se préparer un mets de choix.

— Voyez-vous cet aspect tout rabougri ? C'est bien ce que je soupçonnais. Cet animal était atteint d'une jaunisse due à un déséquilibre du qi, son flux vital.

Ti ignorait que les chiens pussent souffrir d'un déséquilibre du flux vital. Il n'en félicita pas moins le chirurgien pour la conscience professionnelle avec laquelle il vérifiait ses diagnostics. A Cheng parut soudain le trouver fort naïf.

— C'est pour moi une nécessité tout aussi primordiale que l'était son foie pour cet animal. Sa Majesté n'a pas pour habitude de pardonner les approximations de ceux qui la soignent.

Ti regretta qu'on n'ait pas pu sauver le chien, puisque sa maladie était identifiée.

— Oh, son affection n'était pas du tout mortelle. J'avais juste besoin de vérifier mes compétences.

Ti se jura bien de ne jamais lui soumettre ses épouses, ni ses enfants, ni même leurs animaux de compagnie. Comme il avait obtenu ce qu'il voulait, il s'abstint de prolonger ce plaisant entretien et se hâta d'aller respirer de l'air frais. Les motivations de ses supérieurs lui échappaient de plus en plus. Il ne voyait pas en quoi une maladie sexuelle constituait un attentat. En général, les hommes les contractaient dans un moment de plaisir auquel ils se livraient de leur plein gré.

Quel était le lien entre le corps médical sur lequel il était censé enquêter, un courtisan déchu et une cochonnerie attrapée au lit ? La réponse allait de soi : tout cela tournait autour d'une femme légère. Ti ne voyait pas pourquoi on le poussait à enquêter dans le milieu des savants. Si l'on tenait absolument à remonter la piste de cette indisposition, mieux valait arrêter toutes les courtisanes de la capitale et faire le tri. Il se demanda s'il y avait là autre chose qu'un prétexte, un coup monté pour éliminer quelques praticiens qui en savaient trop.

Si la maladie du courtisan mystérieux était assez avancée pour qu'il ne puisse plus la dissimuler, la femme qui la lui avait transmise ne devait pas être très fraîche non plus. Le patient



était riche, Ti en conclut que la jolie personne ne devait pas accorder ses bienfaits à n'importe qui.

À Chang-an, les plaisirs les plus raffinés étaient prodigués dans le hameau du Nord. Ses hôtes étaient prisées pour leur maîtrise des beaux-arts et réservaient leurs services aux nobles, aux fonctionnaires, aux lauréats des examens officiels, et quelquefois aux marchands fortunés. Il ne suffisait pas d'être riche pour être reçu, il fallait aussi appartenir à la bonne société policée.

Ti décida d'aller faire un tour dans ce quartier, situé entre le marché de l'est, les écoles confucéennes, le centre d'examen et les logements des candidats. La proximité avec les étudiants en disait long sur les habitudes de ces jeunes gens. Ils étaient pour la plupart issus d'opulentes familles de province capables d'offrir de longues études à leurs rejetons. Livrés à eux-mêmes, ils étaient avides de profiter de l'existence insouciant à laquelle aspire en général la jeunesse dorée. Outre les joies du corps, qu'on pouvait se procurer partout ailleurs à moindre coût, ces demoiselles triées sur le volet les initiaient à la délicatesse et aux rapports harmonieux entre hommes et femmes tels qu'ils doivent se dérouler dans une société élégante. Ti en avait eu sa part en son temps, à l'époque où il préparait ses examens. Son père avait eu la prévenance de le remettre entre les mains de jeunes femmes dont il avait vérifié en personne les qualités avant de leur confier sa progéniture. C'était sans doute ce détail qui avait dégoûté à vie le mandarin des relations intimes monnayées.

Dès qu'il eut pénétré dans l'enclos des maisons de rendez-vous, Ti vit les rues étroites se remplir de belles jeunes femmes splendidement parées, aux cheveux ramassés en un épais chignon à la dernière mode, suivies de fillettes en robe unie qui portaient leurs instruments de musique. Un vêtement magnifique leur était offert le jour où, leur apprentissage achevé, elles commençaient à pratiquer. C'était le symbole de leur entrée dans le métier. Aussi leur multitude faisait-elle ressembler cet endroit à un champ de fleurs multicolores agitées par la brise.

Encouragé par son heureuse expérience auprès du portier en chef de la Cité interdite, Ti alla frapper chez celui qui ouvrait et fermait le quartier des plaisirs<sup>6</sup>. L'accueil qu'il y reçut fut très en dessous de ses espérances. Il eut d'abord la surprise de constater que le chef d'îlot était une femme d'âge mûr, de constitution carrée, fort peu encline à la discussion avec la gent masculine qui survenait à l'improviste. Nul doute que ses larges mains potelées devaient s'abattre sans pitié sur les ivrognes ou les malotrus de toute espèce qui avaient l'outrecuidance de vouloir pénétrer dans ce havre de raffinement. Son titre de vice-ministre ne plaida guère en faveur du mandarin : la gardienne avait l'habitude de voir défiler les altesses et les puissants, et les avait fréquentés de trop près pour leur vouer le respect auquel ils étaient habitués.

Quand Ti annonça qu'il souhaitait rencontrer les courtisanes malades, la gardienne lui déclara sèchement qu'il n'y en avait pas. Il n'était pas question de laisser courir le bruit qu'on pouvait attraper du mal en fréquentant ces lieux.

— Je conseillerai à Votre Excellence d'aller plutôt se renseigner du côté des entrepôts ou des casernes, où sont les vulgaires prostituées. Ici, nous n'avons que des gens bien, des deux côtés de la porte.

Plutôt que de quitter sur-le-champ cet endroit où sa présence était si peu désirée, Ti prit le temps de flâner le long des jolies façades ornées de fleurs en pots. Ce n'était pas encore l'heure exquise où les gens chic viendraient dépenser le pactole accumulé par leurs ancêtres. Pour l'instant, il n'y avait à voir qu'un ballet de maraîchers venus livrer leurs victuailles les plus fines, de fleuristes convoyant des bouquets à l'architecture compliquée, et de belles personnes se hâtant vers leurs leçons quotidiennes de chant, de luth, de danse ou de poésie.

---

<sup>6</sup>Les quartiers de la capitale étaient conçus de manière à pouvoir être clos la nuit. Ils devenaient alors de petits villages refermés sur eux-mêmes.

Il s'assit sur une marche pour profiter du spectacle. D'une maison voisine lui parvenait le son d'un qin<sup>7</sup> sur lequel des doigts experts s'entraînaient à égrener les notes d'une chanson d'amour. Il vit passer un professeur de calligraphie, chargé de ses pinceaux et de ses rouleaux de soie écrue. Par une fenêtre ouverte, il apercevait les mouvements d'éventail d'une chorégraphie qu'une femme mûre rythmait en claquant dans ses mains. Il jugea ce quartier plus agréable de jour, lorsqu'il avait tout d'une vaste école d'art pour jeunes filles distinguées, que de nuit, quand il s'ouvrait aux riches libidineux venus renifler la chair fraîche sous prétexte de banquets huppés.

Il vit passer l'équipage d'une courtisane qui retournait chez elle rideaux fermés. Sa chaise à porteurs était suivie de serviteurs chargés de coffres en cuir qui devaient contenir de nombreuses toilettes, ses harpes et les autres accessoires de sa profession. Comme une apprentie contemplait le spectacle non loin de lui, il demanda de qui il s'agissait. La jeune fille lui apprit que la passagère du palanquin était, avant son mariage, une demoiselle réputée, du nom de Crépuscule. Ses soupirants dépensaient des fortunes pour l'approcher.

— Dans ce cas, pourquoi s'est-elle mariée ? s'étonna le mandarin.

— Ces fastes n'ont qu'un temps, seigneur. Même les plus demandées finissent par tomber dans la gêne. La mode passe, comme la jeunesse. Il n'est pas glorieux d'habiter le quartier des beautés quand on n'en est plus une. Seul un mariage flatteur peut nous procurer la respectabilité.

Le bonheur de celle-ci semblait avoir tourné court. Son mari avait dû la répudier, peut-être à cause d'une incompatibilité de caractère avec la première épouse. Les nombreux coffres qui suivaient suggéraient qu'elle n'était pas partie sans un dédommagement.

---

<sup>7</sup>Le qin est un instrument de forme oblongue, tendu de sept cordes de soie, dont on joue à la manière d'une cithare, posé sur une table.

— Elle semblait être la plus favorisée de toutes, mais finalement elle n’a pas eu de chance, conclut la jeune fille avec un soupir.

Ti supposa qu’elle était tout de même à l’abri du besoin pour longtemps grâce aux cadeaux de son époux. Lorsque son pactole serait épuisé, il ne lui resterait plus qu’à former une ou deux élèves.

Cette conversation donna à Ti l’idée de faire un saut au gouvernorat municipal. Il s’y fit montrer le registre des licences de prostitution, où toutes ces dames se faisaient obligatoirement enregistrer. Il parcourut les listes à la recherche d’un moyen de pister celles qui avaient cessé leur activité depuis peu. Il élimina toutes celles qui avaient fourni un motif : mariage, ouverture d’une maison à leur nom pour y recevoir des émules, départ en province, décès. La maladie n’était jamais citée, comme si elle n’existait pas.

— C’est un sujet tabou, seigneur, lui expliqua le greffier. Celles qui ont ce genre de problème se retirent loin du hameau pour recevoir les meilleurs soins. Tant qu’elles sont sur le marché, leur maquerelle est disposée à dépenser ce qu’il faut pour les remettre sur pied.

Ti arpentait depuis un moment l’avenue Centrale lorsque son instinct l’alerta subitement. En jetant discrètement un coup d’œil autour de lui, il comprit ce qui n’allait pas. Cela faisait plusieurs pâtés de maisons qu’une silhouette identique figurait dans le paysage. Le mandarin avait toujours soupçonné qu’une longue suite de chasseurs était à l’origine de sa lignée : une partie de son esprit restait sensible aux modifications les plus infimes de son environnement, même lorsqu’il était plongé dans de profondes réflexions. En l’occurrence, il avait la conviction d’être suivi. « C’est la première fois que j’ai de la chance, aujourd’hui ! » se dit-il tout en cherchant du coin de l’œil le recoin nécessaire à la manœuvre qu’il avait en tête. Il s’engouffra brusquement dans une rue perpendiculaire et se rencogna sous un porche dont les piliers étaient assez larges pour le dissimuler. Il entendit bientôt les pas précipités de son poursuivant, qui courait pour ne pas le perdre. Il avança alors son pied chaussé d’une belle bottine en cuir mongol, si bien que

l'inconnu, qui avait gardé l'œil rivé sur l'autre bout de la rue, effectua un vol plané avant d'atterrir dans la poussière. Lorsqu'il voulut se relever, l'homme eut la surprise de sentir la bottine à laquelle il devait sa mésaventure le maintenir fermement sur le sol. Tout le poids d'un magistrat de haute taille et bien nourri portait impitoyablement sur sa colonne vertébrale.

Deux éléments suggérèrent au mandarin qu'il venait de commettre une erreur. D'une part, l'assassin lancé à ses trousses ne portait pas à la ceinture le poignard dont les bandits ne se séparaient jamais ; d'autre part, il n'avait encore jamais rencontré de voyou qui se mette à appeler la police une fois mis hors d'état de nuire.

— Il va regretter de t'être attaqué à moi ! rugit sa victime sans cesser de se tortiller. Je suis au service du gouvernement !

Ti ôta son pied.

— Eh bien, nous sommes deux, dit-il tandis que l'inconnu s'asseyait sur son postérieur.

L'homme arrêta de s'épousseter pour lever les yeux vers son agresseur. Il s'était attendu à un petit voleur comme cette ville en comptait beaucoup, mais pas à se trouver nez à nez avec le vice-ministre qu'on lui avait demandé de surveiller. De son côté, Ti comprit qu'il avait devant lui l'une de ces fameuses ombres mouvantes que le grand secrétaire Zou attachait aux pas des hauts fonctionnaires métropolitains. Après avoir ouvert de grands yeux, l'espion se jeta dans la saleté qu'il venait de quitter et se prosterna.

— Je supplie Votre Excellence de ne pas se plaindre à mon maître de ma conduite inexcusable !

Ti supposa que l'écart de conduite consistait non pas dans le fait de l'avoir filé toute la journée, mais dans celui d'avoir été surpris comme un enfant en train de voler des rouleaux aux amandes. Une fois que le mandarin l'eut assuré de sa discrétion, le policier décida de rembourser immédiatement la dette de reconnaissance qu'il venait de contracter.

— Puisque Votre Excellence a la bonté d'oublier ma sottise, je vais la prévenir d'un fait qui lui sera fort utile dans la suite de sa mission.

Ti s'attendit avec plaisir à apprendre un détail déterminant pour son enquête.

— Je dois avertir Votre Excellence que le grand secrétaire Zou s'est montré fort mécontent des allées et venues de son enquêteur spécial. Il souhaite vivement que Votre Excellence concentre ses efforts sur le corps médical. Je prendrai sur moi de taire la visite au hameau du Nord : il s'irriterait de vous voir flâner au milieu des courtisanes. Je lui dirai au contraire que vous avez commencé à interroger les médecins. Cela donnera à Votre Excellence un peu de temps pour rapporter des résultats à mon maître, qui s'impatiente.

Le vice-ministre remercia l'espion et poursuivit son chemin, convaincu que l'homme reprendrait sa filature dès qu'une distance convenable les séparerait de nouveau. Il était morose. La première partie de son enquête lui avait valu la réputation d'un conspirateur en disgrâce ; la seconde le faisait passer pour un obsédé qui fréquentait les femmes avant le coucher du soleil. Encore quelques jours et il aurait irrémédiablement perdu la face. Il était temps de reprendre en main le cours de sa mission et, plus important encore, le cours de sa vie.

## V

*Le mandarin Ti découvre une école de médecine unique au monde ; il se voit forcé de démentir l'un de ses propres jugements.*

Puisqu'on s'obstinait à le renvoyer vers les médecins, Ti décida de s'adresser aux plus célèbres d'entre eux. Il fit annoncer sa visite à l'organe central de la médecine chinoise, le Grand Service médical de Chang-an.

L'art de guérir était en plein épanouissement depuis l'instauration de la nouvelle dynastie. Une cinquantaine d'années plus tôt, le père de l'empereur actuel avait fondé cette institution unique au monde, chargée de superviser les études scientifiques et d'organiser la recherche. Ses membres s'attachaient à décrire avec précision toutes les maladies qui passaient devant leurs yeux : lèpre, variole, rougeole, gale, dysenteries aiguë et chronique, choléra, hydropisie, carences diverses, tuberculoses pulmonaire et osseuse, adénopathie cervicale, diabète, tumeurs, sans oublier ce qui intéressait en l'occurrence l'enquêteur spécial : les affections vénériennes. C'est pénétré d'un sentiment d'admiration qu'il aborda ce sanctuaire de la connaissance.

Le Grand Service était constitué d'un ensemble de pavillons édifiés à l'intérieur d'un enclos auquel on accédait par un unique portail monumental surmonté d'une maxime à la gloire du savoir. Cet agencement avait presque autant de solennité que le temple le plus fréquenté. Dès qu'il l'eut franchi, Ti fut surpris de constater qu'on s'était préparé à le recevoir. La cour était pleine de gens qui s'inclinèrent devant lui. Un petit bonhomme qui souriait de toutes ses dents l'assura du bonheur qu'ils éprouvaient à rencontrer la tête pensante du département des

Eaux et Forêts. Il avait été désigné par la direction pour lui faire découvrir les moindres rouages de leur institut.

— Notre Grand Service médical, expliqua son guide, est dirigé par vingt médecins-chefs (un groupe d'hommes d'âge mûr s'inclina d'un même mouvement ; Ti n'eut pas le temps de les compter, mais il fut bien certain qu'il y en avait effectivement vingt), cent infirmiers et quarante étudiants (le reste de la cour salua à son tour).

Ti et son cicérone empruntèrent la promenade couverte qui faisait le tour de la vaste cour. Entre deux portes, le personnel et les élèves, groupés en rang d'oignons, s'inclinaient avec révérence sur son passage, sourire aux lèvres.

— En médecine générale, nous avons dix acupuncteurs, quatre maîtres masseurs et seize masseurs.

Ti répondit d'un léger hochement de tête à la quarantaine d'individus qui venaient de se plier en deux. On se dirigea sans tarder vers le pavillon suivant.

— Onze jeunes gens étudient les soins du corps, trois le traitement des tumeurs et abcès, trois la pédiatrie, deux les soins des yeux, des oreilles, de la bouche et des dents, et un seul s'occupe pendant deux ans d'un domaine qui ne doit pas être révélé.

— Comme c'est intéressant, murmura Ti, fort curieux d'apprendre quelle pouvait être cette matière tenue secrète.

Que pouvait-on apprendre de si important en seulement deux ans ? Il eut tout à coup une affreuse vision et frémit à cette pensée.

Son guide l'entraîna vers le département de l'acupuncture. On y étudiait le cheminement du qi, les artères, les orifices du corps et les points où planter les aiguilles. Pour obtenir leur diplôme, les étudiants devaient maîtriser trois manuels et subir un examen en huit parties. Ils n'avaient rien à envier aux lettrés, à qui l'on demandait de connaître par cœur les entretiens de Confucius et de dissenter sur leur interprétation.

Le troisième pavillon était consacré au massage et abritait quinze élèves. L'instructeur leur enseignait l'art de l'étirement, une forme taoïste de l'auto-massage, méthode censée guérir



huit types de maladies en éliminant les accumulations de qi dans les organes et dans les membres.

Lorsqu'on eut fini de le promener à travers ce temple de la science appliquée, Ti savait tout de son fonctionnement et rien de ce qu'il était venu apprendre. Il soupçonna que tel était bien le but recherché. Comme on lui avait fait faire le tour du gros bâtiment central sans lui proposer d'y entrer, il supposa que c'était là la partie la plus intéressante de la visite. Il bifurqua de ce côté, laissant son guide courir derrière lui.

— Votre Excellence n'a pas vu nos jardins botaniques !

— Merci ! Une autre fois ! répondit Ti sans se retourner.

Affolé, le petit bonhomme entreprit de lui débiter son topo tout en le poursuivant. Ti apprit à son corps défendant que l'empereur avait accordé au Grand Service quarante-deux acres de la meilleure terre qu'on pût trouver dans la capitale. Les maîtres jardiniers y plantaient et récoltaient quelques-unes des six cent cinquante-six essences médicinales officiellement répertoriées, que des adolescents entre quinze et dix-neuf ans étaient chargés de cultiver. Ces informations n'empêchèrent pas le mandarin de gravir le perron, de pousser une large porte et de surgir dans une vaste salle où des gens étaient réunis dans un silence religieux. À l'autre bout se dressait une effigie du dieu Sau, protecteur de la médecine, aisément reconnaissable à sa grosse tête et à la pêche qu'il tenait de sa main droite. Ce fruit miraculeux, censé ne mûrir que tous les trois mille ans, symbolisait l'immortalité.

Au pied de la statue, un homme d'assez haute taille, entre deux âges, au corps sec, se tenait près d'un patient dont il prenait le pouls au poignet gauche. Après avoir fait part de ses observations à l'un de ses assistants, il saisit la cheville droite d'un second patient afin de prendre le pouls du pied. Tout le monde était suspendu à ses gestes. On aurait dit quelque grand prêtre en pleine cérémonie.

— C'est notre directeur, l'illustre Du Zichun, souffla le guide à l'oreille du mandarin.

Il apparut que les hommes dont on pratiquait l'auscultation avaient tous deux mal à la tête et étaient fiévreux : ils présentaient exactement les mêmes symptômes. Après avoir

terminé son examen, Du Zichun prescrivit à l'un des sudorifiques, à l'autre des laxatifs.

— Il expérimente deux méthodes différentes ? s'étonna Ti.

L'un des élèves qui assistaient à la leçon s'était fait le même raisonnement. Il leva la main pour demander au maître la raison de ces prescriptions.

— Bien que leurs symptômes soient les mêmes, déclara Du Zichun, l'un est enrhumé, tandis que l'autre souffre de troubles de la digestion dus à une accumulation d'aliments dans son abdomen.

Il passa au cas suivant, sous les murmures admiratifs de l'assemblée. Son guide expliqua à Ti que les médecins-chefs avaient été chargés de mettre au point tout un tas de techniques pour soulager les maux innombrables dont souffrait Sa Majesté, l'empereur le plus mal en point qu'ait eu la Chine depuis longtemps. Ils devaient essayer traitements et opérations sur des courtisans du deuxième cercle pour démontrer leur parfaite innocuité avant de toucher au Fils du Ciel.

— Le problème est qu'en réalité la parfaite innocuité n'existe pas en matière médicale, déplora le guide. C'est une chose que le gouvernement refuse de comprendre.

Ti vit passer un lot de courtisans dont les maux avaient été soignés avec la plus grande précaution parce que l'empereur souffrait ou pourrait souffrir un jour des mêmes. Chez l'un, on avait dégagé une obstruction du système urinaire à l'aide d'une paille creuse. Un autre avait été guéri de la cataracte par une technique opératoire audacieuse qu'un prêtre taoïste avait rapportée de l'Inde mystérieuse. Ils avaient aussi inventé un anesthésique à base de bière médicinale.

— Parce que Sa Majesté est un peu douillette ? supposa Ti.

Il avait prononcé ces quelques mots plus fort qu'il ne l'avait souhaité, ils avaient résonné dans cette grande pièce où nul n'osait élever la voix. Le directeur suspendit son geste et lui lança un regard courroucé. Lorsque Du Zichun eut repris son examen, le guide se pencha vers le mandarin :

— L'impératrice préfère en général faire appel à un chaman parce que leurs passes magiques ne font pas de mal. L'ennuyeux, c'est qu'elles ne font pas de bien non plus. Quand

les maux de l'empereur s'aggravent, elle se tourne vers nous, et la tâche n'en est alors que plus ardue.

Ti ne doutait pas que l'impératrice eût les moyens de motiver les médecins à qui elle confiait son précieux époux. Après l'examen du patient suivant, chaque maître d'une spécialité proposa son traitement. « Eh bien, songea Ti, s'il les suit tous, il aura du mérite à rester en vie ! »

Une fois que Du Zichun eut rendu son verdict en forme d'oracle, l'assistance applaudit vigoureusement avec les pieds.

— Votre directeur semble très aimé, nota Ti.

— Il l'est, répondit son guide. Du Zichun a un cœur généreux sous son apparente froideur. En ce moment, en plus de la charge qui lui incombe, il se dévoue jour et nuit pour son épouse, qui est à l'article de la mort.

Ti nota qu'il y avait donc des maux que ce grand homme ne savait pas guérir.

Dès que la séance fut finie, Ti fut présenté au supérieur et aux savants qui l'entouraient. Ceux-ci ne se trompaient nullement sur les raisons de sa présence. Sa petite réputation était parvenue jusqu'en ces lieux. Du Zichun lui assura d'emblée qu'il perdait son temps : il n'y avait aucun délinquant parmi eux.

Un malaise suivit cette assertion. Ses émules échangèrent des coups d'œil embarrassés. Ti n'eut aucun mal à suivre le fil de leurs pensées.

— Hormis, bien sûr, le condamné Choi Ki-Moon, qui croupit en prison pour le meurtre de sa femme, corrigea-t-il.

Le directeur ne devait pas avoir l'habitude d'être contredit. Son teint s'empourpra légèrement.

— Choi Ki-Moon est un excellent praticien qui nous manquera beaucoup.

Ti devina qu'à ses yeux un bon médecin devait être excusé de tout, y compris d'avoir sournoisement expédié son épouse légitime dans l'autre monde.

— Il était d'ailleurs sur le point d'être acquitté, renchérit l'un d'eux : il paraît que l'intervention inopinée d'un simple huissier a influencé le juge !

— Où va la Chine si les huissiers font la justice ! s'écria un autre. Depuis quand ont-ils le front d'accabler des hommes de science !

— Ne soyez pas naïf, mon cher confrère, dit un troisième. J'ai entendu dire que ce prétendu huissier était en réalité un fonctionnaire du palais déguisé. Un séide de l'impératrice, qui avait juré la perte de notre malheureux confrère, victime d'un complot. Elle l'a fait condamner au moment où on s'apprêtait à constater son innocence, rendez-vous compte !

L'un d'eux toussota. Ils avaient oublié la présence du mandarin.

— Peut-être notre éminent vice-ministre a-t-il une opinion plus nuancée sur cette histoire ? dit le directeur.

— Oh, mais je connais fort bien les dessous de cette affaire, affirma Ti sans se démonter. Voyez-vous, le faux huissier était en réalité un huissier véritable : c'était le juge qui n'en était pas un !

Il s'efforça de garder une expression impénétrable devant les mines perplexes que suscitaient ses prétendues révélations. Il commençait à entrevoir la difficulté de sa mission. Le Grand Service médical était la forteresse la mieux défendue de l'empire, bien plus inexpugnable que celles réparties le long de la Grande Muraille. S'il voulait en pénétrer les secrets, il lui fallait à tout prix un allié qui fût médecin.

À son retour au *gongbu*, il lui fut très vite évident que le bruit de sa nouvelle affectation s'était répandu. Il n'avait plus d'assistants sur ses talons, on ne lui proposait plus aucun dossier à éplucher ni la moindre mesure à ratifier. Ses adjoints avaient enfin pris en mains les tâches courantes. Il traversa les corridors dans un silence presque inquiétant.

À peine fut-il installé dans son cabinet qu'un scribe mal à l'aise sollicita un entretien. Un fait nouveau s'était produit dans l'affaire Choi Ki-Moon. La Chancellerie avait demandé qu'on fasse réexaminer son cas par l'homme qui avait si judicieusement démontré sa culpabilité, c'est-à-dire lui.

Le mandarin se demanda quel événement avait pu remettre en question l'incarcération d'un meurtrier qu'il avait fait condamner avec tant de maestria.

— Je vais donc m'en occuper, dit Ti, en qui la mortification le disputait à la curiosité.

Les témoins attendaient d'être reçus. On fit entrer le geôlier chargé de surveiller les condamnés, son supérieur direct, responsable de la prison, et l'honorable Wei Xiaqing, le juge qui avait clos le dossier. La moue de ce dernier témoignait de son profond déplaisir à revoir le vice-ministre. Il était toujours vexé de s'être fait donner des leçons par ce fonctionnaire assez oublieux de soi pour endosser un costume d'huissier. Le petit sourire crispé qui étira sa bouche lorsqu'il le salua indiqua qu'il était néanmoins satisfait de voir ce retournement démentir le verdict qu'on l'avait forcé à rendre.

— Il semble que le médecin Choi Ki-Moon, que Votre Excellence a eu la bonté de m'aider à condamner pour meurtre, ait été innocenté par la confession spontanée du véritable assassin, annonça le magistrat en déposant sur le bureau quelques documents.

Ti y jeta un coup d'œil et pria le responsable de la prison de débiter son récit.

Choi Ki-Moon, qui disposait de quelques fonds, avait été incarcéré dans la cour dite des « nobles », où les détenus jouissaient d'un certain confort par rapport à la masse des bandits ordinaires. Ils pouvaient se promener dans la journée, se rendre visite, et n'étaient enfermés dans leurs cellules que durant la nuit. Les règles de la société chinoise, fondée sur la séparation des castes, s'appliquaient aussi en cet endroit. Les fonctionnaires déchus, les lettrés, les riches, ne s'y mélangeaient pas avec le commun et recevaient, même là, les égards dus à leur rang. M. Choi s'y était installé aussi à l'aise que possible pour y attendre la ratification de sa condamnation par le Secrétariat impérial, seul organe habilité à autoriser la mise à mort d'un sujet de Sa Majesté, ce qui pouvait prendre plusieurs mois. Il s'y était lié d'amitié avec un certain Lo Baio, lui aussi condamné pour un assassinat sordide.

— Vous vous souviendrez sûrement, coupa sèchement le juge Wei, que ce Choi Ki-Moon avait prétendu pour sa défense que sa femme avait un amant. Il avait suggéré qu'elle s'était

suicidée par dépit amoureux. Ce détail importe pour la compréhension de ce qui va suivre.

Ti le remercia de cette précision et répondit qu'il s'en souvenait parfaitement. Le responsable de la prison passa la parole à son geôlier, qui avait fréquenté les deux prisonniers de plus près. Cet homme trapu, vêtu de cuir et portant des bracelets de force aux deux poignets, était impressionné de se trouver dans un ministère et de devoir s'exprimer devant un si haut personnage. Il commença par assurer à Son Excellence, d'une voix hésitante, qu'il avait toujours mis un point d'honneur à bien traiter les mandarins qu'on lui envoyait. C'était comme s'il avait promis à Ti de bien s'occuper de lui le jour où son tour viendrait, perspective peu plaisante qui arracha un sourire plein d'ironie au juge Wei.

Le geôlier, au demeurant, ne manquait pas de sens de l'observation. Une longue pratique des détenus lui avait appris à saisir rapidement les relations qui se nouaient sous les verrous. Lo Baio était obsédé par sa santé. Il était convaincu d'être destiné à mourir dans son cachot avant même la date de son exécution. Il s'était naturellement rapproché de ce médecin que le ciel lui envoyait dans sa détresse. Choi Ki-Moon et lui avaient passé de longues heures à discuter, à disputer des parties de go et à marcher autour de la cour. Ils avaient échangé des livres, et le médecin avait aimablement prodigué à son nouvel ami ses conseils médicaux. Plusieurs fois, le geôlier l'avait entendu soutenir le moral de Lo Baio en lui assurant qu'il n'y avait pas de situation désespérée, un discours plutôt rare entre ces murs épais.

— Tout cela est très gentil, dit Ti, impatienté, mais je ne vois pas ce fait nouveau qui remet en cause le jugement de cet honorable magistrat, dit-il en désignant le juge Wei, qui se raidit.

— Un jugement inspiré par Votre Excellence, corrigea ce dernier en inclinant la tête comme s'il lui rendait la politesse.

Le responsable des prisons se jeta au sol, qu'il frappa plusieurs fois de son front. Il fit un petit geste pour enjoindre au geôlier de l'imiter, ce que ce dernier fit à regret.

— Hélas ! s'écria le maton en chef. Ma misérable personne est couverte de honte ! Tout à l'heure, mes hommes ont retrouvé Lo Baio dans sa cellule, sans vie ! Près de son corps gisait un flacon de poison qu'il s'est procuré on ne sait comment !

Ti fit signe qu'il ne comprenait toujours pas le lien entre cet outrage à la justice impériale et son brillant verdict. Le juge Wei tira de la pile de documents un parchemin froissé, couvert d'une écriture maladroite et signée par le défunt.

— Il y avait une lettre d'adieu, puissant seigneur, dit-il du même ton faussement neutre qu'il employait pour annoncer aux prévenus qu'on allait les découper en lanières. Voulez-vous que je vous en donne lecture ?

Avant que le vice-ministre ait pu répondre, il déchiffra à haute voix, en articulant bien, les caractères tracés sur le bout de papier. Ti dut subir *in extenso* la confession posthume de Lo Baio. Le suicidé y révélait qu'il avait été l'amant de Mme Choi pendant plusieurs mois. Il expliquait comment il s'était introduit dans la maison du médecin en son absence sous un faux nom pour y courtiser sa femme. Cela avait été d'autant plus facile que le mariage battait de l'aile et que l'épouse se sentait délaissée, ainsi qu'elle s'en était plainte à ses parents.

— Quel triste individu, commenta le juge Wei en jetant un coup d'œil au vice-ministre par-dessus le feuillet pour voir comment il prenait la nouvelle.

Lo Baio indiquait qu'il s'était présenté sous le nom de Tchang Kouang, celui-là même que le mari de sa victime avait prononcé lors du procès. Un jour, sa maîtresse lui avait appris sa grossesse, événement fâcheux, vu que Choi ne l'avait plus touchée depuis des lustres. Lo, alias Tchang, avait craint le scandale. Il lui avait remis une fiole en lui faisant croire qu'une petite dose de poison dilué servirait de potion abortive. En réalité, il y en avait plus qu'assez pour la tuer. Il terminait en exprimant sa volonté de se tuer pour éviter l'exécution et la torture auxquelles il était promis à cause de son autre méfait. Il espérait que son ultime bonne action envers Choi Ki-Moon, qu'il avait appris à apprécier, lui vaudrait le pardon des juges d'En-Haut.

C'était parfait. Il n'y avait rien à ajouter. Un silence consterné tomba sur la pièce lorsque Wei Xiaqing eut fini de lire.

— Lamentable affaire, conclut-il sur un ton de croque-mort qui entrevoit des funérailles.

Ti était figé comme une statue. Une chose le gênait dans ce retournement de dernière minute, en plus de ce qu'il avait de déplaisant pour son orgueil personnel : la description de l'amant cynique cadrait mal avec ses remords et son suicide final. Il regrettait de n'avoir pas pu rencontrer cet homme de son vivant pour définir s'il faisait partie de ces personnalités troublées que la mort obsède. Mais, enfin, les preuves étaient là, elles étaient indiscutables, et il n'était pas imbu de lui-même au point de contester l'évidence. Il remercia les témoins de s'être dérangés et déclara qu'il allait mettre ordre à tout cela sans tarder.

— J'aurai plaisir à recevoir Votre Excellence dans mon tribunal dès qu'il lui plaira de résoudre un autre cas difficile, dit le juge Wei avant de se retirer. Je suis certain qu'elle fera preuve d'un brio égal à celui qu'elle a déployé dans cette affaire...

Ti ressentit l'irrépressible envie de l'assommer avec son dossier de révision. Il se voyait contraint de prononcer la mise en liberté du condamné, que cette confession lavait de toute charge, et demanda qu'on aille le lui chercher. Ses assistants avaient prévenu son ordre. Choi Ki-Moon entra bientôt dans le bureau et s'agenouilla devant la table pour entendre le verdict.

Ce fut en le voyant que Ti eut l'idée. Non seulement il allait le faire libérer, mais il avait des projets pour son avenir.

— Choi Ki-Moon, les aveux de votre voisin de cellule vous dégagent de toutes les accusations qui ont été portées contre vous par votre belle-famille.

Le médecin se lança dans un discours de remerciement pour la clairvoyance de Son Excellence, mais Ti l'arrêta d'un geste.

— Le *gongbu*, soucieux de compenser les désagréments que vous avez subis par suite de cette condamnation infondée, a décidé de vous confier une mission qui, j'en suis sûr, saura vous faire oublier cette mésaventure.



Le Coréen le contempla avec étonnement. Il n'était guère dans les habitudes de la justice de s'inquiéter des dommages qu'elle avait causés.

— Nous avons décidé de vous nommer adjoint temporaire du chargé de mission Ti Jen-tsie. Vous le rejoindrez demain matin, à la première heure, à son domicile, dont un huissier vous précisera l'adresse.

Bien que déconcerté par cette curieuse nouvelle, Choi Ki-Moon remercia chaleureusement son libérateur de l'attention qu'on voulait bien lui porter. Puis il quitta la pièce à reculons pour rejoindre les gardes chargés de l'escorter hors de la Cité interdite.

Il avait déjà été très surpris de voir confier son cas au vice-ministre des Travaux publics, département des Eaux et Forêts. Tandis que les hommes d'armes lui faisaient traverser l'esplanade des ministères, il s'informa du nom de cet étrange mandarin qui venait de le recevoir. On lui indiqua qu'il s'agissait de Son Excellence Ti Jen-tsie.

## VI

*Ti Jen-tsie rencontre un bienfaiteur de l'humanité ; il le regarde envoyer de pauvres gens dans l'au-delà.*

Quand le mandarin parut, le lendemain matin, dans la cour de la belle demeure de fonction qu'il occupait dans un quartier huppé de la capitale, Choi Ki-Moon se mit à genoux devant les marches du perron pour lui jurer une indéfectible fidélité.

— C'est bien ainsi que je l'entends, répondit Ti, qui avait par ailleurs son opinion quant aux aptitudes du personnage en matière de fidélité. J'ai entendu dire que vous aviez vos entrées au Grand Service médical. Allons-y tout de suite.

Comme ils parcouraient en palanquin l'avenue des Victoires-Militaires, Ti exposa en quelques mots son problème à son nouvel assistant. Celui-ci parut un peu surpris.

— Si je comprends bien, Votre Excellence me demande d'espionner mes pairs, de trahir leur confiance et de l'aider à jeter l'opprobre sur leur profession ?

— Cela vous pose-t-il un problème ? demanda Ti.

— Pas le moins du monde, répondit Choi après une hésitation de pure forme.

C'était bien là ce qu'avait escompté son nouveau maître.

Ti fut fort surpris, quand leur équipage pénétra dans la cour du Grand Service, de voir les élèves désigner leur équipage et pousser des exclamations. Une petite foule accourut vers eux avec des cris de bienvenue. Il comprit très vite, une fois que les esclaves eurent déposé leur fardeau, que ces démonstrations de joie étaient pour le repris de justice qu'il avait amené avec lui. Dès que Choi Ki-Moon eut mis le pied sur le dallage, on se jeta sur lui pour le congratuler, lui taper affectueusement dans le dos, l'assurer qu'on n'avait jamais douté de son innocence. Il fut pris dans la bousculade. On ne pouvait pas dire qu'on traitait

Son Excellence avec un profond respect. À côté du héros du jour, il n'existait guère. Le directeur apparut en personne devant le pavillon principal. Du Zichun exprima sa satisfaction de voir une stupide erreur judiciaire enfin réparée, ce qui fit moins plaisir au mandarin qu'à l'assemblée de carabins en liesse qui l'entourait.

La révision du jugement dégageait toute la profession du soupçon de mauvaise moralité qui l'avait accablée. Le fait que Ti eût une part dans cet agréable renversement de situation lui valut un accueil un peu moins glacial que la veille. Avec un plaisir mitigé, il s'entendit remercier d'avoir corrigé un « verdict grotesque » dont il était l'inspirateur.

Il commençait à saisir le différend qui opposait cette classe de savants à celle des hauts fonctionnaires métropolitains. Les médecins formaient la deuxième caste des lettrés. Ils possédaient un savoir égal, sinon supérieur, à celui des mandarins, mais ne partageaient pas une once du pouvoir, phagocyté par ceux-ci. Ils n'éprouvaient que défiance envers les maîtres de l'empire, pour ne pas dire du mépris. Ti se demanda si ce n'était pas pour cette raison que ses supérieurs l'avaient envoyé enquêter dans ce bastion de la science et de l'insubordination.

Choi Ki-Moon fut pratiquement emporté par ses admirateurs. Écœuré par ce spectacle, Ti s'écarta pour rallier un endroit plus tranquille en attendant que ces effusions se calment et qu'on lui rende son assistant. Lorsqu'il croisa ses mains dans ses manches pour se donner une contenance, il sentit un objet inconnu. C'était un morceau papier, qu'il déplia.

« Enquêtez sur Chen Lin », lut-il en caractères minuscules qui couvraient tout le feuillet.

Il était presque sûr que ce message n'était pas là quand il s'était habillé. On avait dû l'y glisser pendant la cohue qui avait suivi leur arrivée. Qui avait bien pu faire cela ? Les membres du Grand Service avaient-ils commencé à se dénoncer les uns les autres ? Cédaient-ils à la panique suscitée par la présence d'un illustre enquêteur entre leurs murs ?

Choi s'arracha aux congratulations pour rejoindre son nouvel employeur.

— Je suis navré de vous forcer à écourter ces émouvantes retrouvailles, dit Ti sur un ton dont la raillerie n'était pas exclue.

Le héros du jour répondit qu'il était trop heureux de pouvoir assister Son Excellence, à qui il devait tant. Ils se promenèrent une heure durant à l'intérieur de l'enclos. Ti écouta attentivement son allié lui exposer le fonctionnement réel de cette institution, c'est-à-dire les innombrables jalousies, chausse-trappes et autres mesquineries qui entachent inévitablement toute réunion d'êtres humains. Tout cela dressait un tableau très différent du discours convenu qui lui avait été servi à sa première visite. Le Coréen lui désignait les différents médecins-chefs qu'ils croisaient et détaillait leurs spécialités. Ti constata qu'il n'avait pas trop mal choisi son conseiller : Choi savait tout d'eux.

— Et, bien sûr, voici notre doyen, M. Chen, maître de la médecine interne, spécialisé dans les *yin qiao san*<sup>8</sup>, dit-il en désignant un petit vieux à barbichette jaunie, vêtu d'une robe rapiécée en plusieurs endroits, qui traversait la cour, une marmite à la main.

— Le fameux Chen Lin ? dit Ti, qui entendait ce nom pour la première fois. Dites-m'en un peu plus sur son compte.

Il avait environ soixante-quinze ans, âge assez exceptionnel pour l'époque. Cette longévité était une excellente réclame pour le praticien, dont la survie était naturellement attribuée à sa maîtrise de l'art médical. Cela, et aussi sa connaissance réelle de son domaine, aurait dû lui rapporter une confortable fortune. Pourtant, il était presque dans la misère. Ce n'était pas le genre d'homme capable de s'enrichir. Il vivait dans un monde d'idées et de convictions. Plus jeune, il avait même eu maille à partir avec la police pour de périlleux choix politiques, ce dont il gardait une cicatrice à la lèvre supérieure. Il s'était renfermé dans la pratique de la médecine et se consacrait depuis quinze ans à la recherche d'un remède efficace contre les affections pulmonaires. Ses travaux généreux et passionnés engloutissaient tous ses revenus. Bien qu'il continuât à consulter sans relâche aux quatre coins de la capitale, il

---

8Les attaques externes du poumon.

manquait sempiternellement de moyens. Tout ce qu'il gagnait servait à faire venir des produits rares ou à recueillir des témoignages lointains sur les mille façons de traiter cet organe.

Ti songea qu'un idéaliste en bisbille avec l'autorité faisait un excellent candidat au meurtre politique.

— C'est un personnage à part, au Grand Service, résuma Choi Ki-Moon. On ne sait s'il faut voir en lui un original ou un bienheureux sur le chemin du Nirvana. Quand il s'agit de traiter le poumon, il soigne aussi bien les nantis que les miséreux. En ce moment, on dit qu'il partage le gros de son temps entre la résidence d'un richissime baron et le taudis d'un moribond.

Ti traversa la cour pour se présenter à cet ami de l'humanité. Il commençait à cerner l'état d'esprit de cette communauté, aussi prit-il soin de s'incliner un peu plus bas que le vieil homme ne le fit lui-même. Choi Ki-Moon expliqua à son aîné que Son Excellence désirait le suivre dans ses consultations afin de voir comment œuvraient les maîtres du grand art.

— Cela pourrait m'être très utile dans mon travail, confirma Ti avec un sourire avenant.

— Dans votre travail au département des Eaux et Forêts ? s'étonna Chen Lin, qui n'ignorait rien des détails de son sacerdoce.

Par bonheur, dix années d'études confucéennes avaient entraîné Ti à ne pas se laisser désarçonner.

— La nature n'est-elle pas un grand corps soumis aux mêmes équilibres que le nôtre ? répondit-il comme s'il récitait une sentence taoïste.

— Certes, certes, admit le vieux savant. Je loue la sagesse de Votre Excellence. Je crains cependant qu'elle n'ait du mal à prendre le pouls de ses arbres comme nous le faisons de nos chers patients.

Chen Lin devait justement aller voir ses clients, aussi se mirent-ils en route dès qu'il eut déposé son encombrante marmite. De l'autre côté du portail l'attendait une dame bien mise qui avait tout d'une gouvernante. Elle le remercia avec chaleur, au nom de sa maîtresse, d'avoir soigné l'héritier de leur clan, qui se remettait parfaitement bien. Elle lui tendit une bourse brodée de la main même de la mère reconnaissante.

C'était un joli travail de soie à motifs d'absinthe, l'un des « huit trésors », dont la représentation était réputée chasser les maladies.

— Madame souhaite que vous acceptiez ce petit travail comme gage de sa gratitude.

Chen Lin prit l'objet sans enthousiasme. C'était d'espèces sonnantes qu'il avait besoin.

— J'accepte, bougonna-t-il, mais sans préjudice de mes honoraires, qui s'élèvent à trois taëls.

— Pardon, fit la gouvernante en reprenant la bourse des mains du vieux savant.

Elle l'ouvrit, en retira deux pièces d'argent et la lui rendit.

— Il y en avait cinq. Voici maintenant votre compte.

Elle s'inclina sèchement et tourna les talons. Chen Lin faisait la tête d'un toutou à qui on a confisqué son os. « Encore deux taëls de perdus pour la science », lut Ti sur sa figure déconfite.

— Dans la Chine ancienne, bougonna le vieil homme comme il accrochait la jolie bourse à sa ceinture, ceux qui sauvaient les mourants et soulageaient les blessés étaient considérés comme des êtres sacrés.

Ti était convaincu que la Chine ancienne avait été une époque passionnante. C'était néanmoins, pour l'heure, les travers de la Chine contemporaine qui le préoccupaient.

Les trois hommes se mirent en route vers la demeure du premier patient. L'honorable M. Chen avançait à petits pas réguliers, un peu comme un jouet en bois animé à l'aide de bâtons. Tout en marchant, il se mit à exposer à son compagnon de route les règles de base de son métier, comme il le faisait probablement pour ses élèves du Grand Service. La première d'entre elles exigeait de celui qui allait chez les gens d'être sain de corps et d'esprit, de faire ses visites de préférence le matin à jeun, et de n'être ni drogué ni alcoolique.

— C'est ce que nos jeunes gens d'aujourd'hui n'entendent guère, grogna-t-il dans sa barbiche broussailleuse.

Ti eut des visions de carabins arrivant aux cours sans avoir bien récupéré de leurs nuits de beuverie et de débauche au hameau du Nord. Convaincu d'être bientôt en mesure de passer

son examen de médecine, il apprit durant le trajet quelques-unes des cent dix manières de corriger un pouls. Chen Lin lui détailla sans pitié la sudation, les vomissements et la diète au riz et à l'eau. Au reste, le vieil homme était sûrement un excellent professeur, il possédait l'art de la métaphore :

— Le corps humain, avec ses nerfs, ses artères, ses veines, ses muscles, ressemble à un luth harmonieux dont chaque corde rend un son propre. Les différents pouls des pieds, des mains, du cou, sont comme les harmoniques d'un instrument, ils permettent d'évaluer son altération.

En résumé, le médecin devait faire sur son patient un travail d'accordeur. Il commençait par scruter les organes du visage, « qui étaient comme les fenêtres par lesquelles un habile praticien découvre mille choses intéressantes ». Les narines indiquaient l'état des bronches et des poumons, les yeux celui du foie, la bouche celui de l'estomac, et la langue, qui perçoit les saveurs, en disait long sur celui du cœur. Contre toute attente, les oreilles donnaient des renseignements sur la vessie.

— Des lèvres noirâtres, avec des frissons courant le long du corps, signifient l'absence d'esprits vitaux. C'est que l'homme est pratiquement mort. Si les ongles sont violets ou noirs, il l'est tout à fait.

— Eh bien ! Espérons que votre client n'aura ni les lèvres ni les ongles noirs ! conclut Ti.

Ils s'arrêtèrent devant un immeuble à deux étages dont l'enseigne au nom de « M. Ou » annonçait une échoppe de prêt sur gages. Une fois traversé le bâtiment sur rue, on pénétrait dans une cour carrée autour de laquelle s'ouvraient les pavillons d'une habitation traditionnelle. Si la boutique était d'allure sobre, avec ses rayonnages où des employés disposaient les objets destinés à la revente, les vastes appartements privés du patron témoignaient de son succès. On les conduisit à sa chambre. Le prêteur, un gros bonhomme d'âge mûr au front dégarni, était étendu sur un kang<sup>9</sup> de céramique bleue où il semblait souffrir le martyre. Plusieurs serviteurs se tenaient en rang au pied du lit, au cas où le malade aurait eu besoin de leurs

---

<sup>9</sup>Lit traditionnel du nord de la Chine chauffé par-dessous.

services. Le domestique qui avait introduit les visiteurs expliqua que son maître s'était réveillé avec de vives douleurs abdominales, bientôt suivies d'interminables coliques. Son front était en sueur. Chen Lin s'approcha tout près pour le dévisager.

— J'ai appris que vous étiez malade, dit-il en soulevant l'une des paupières pour examiner le blanc de l'œil.

— Oh, ce n'est rien, j'en suis sûr, dit le prêteur, bien qu'il parût aux abois. Je ne voulais pas vous déranger pour si peu, mais mes serviteurs ont pris sur eux de vous faire appeler.

L'expression de ces derniers suggérait plutôt qu'il les avait envoyés chercher de l'aide aux premières lueurs du jour.

— Il n'y a que vous pour m'observer avec tant de précision, reprit le malade, rassuré qu'on s'intéressât de si près à son cas.

Ti supposa que Chen avait surtout la vue basse, étant donné son âge avancé. Comme le médecin restait muet, perdu dans les recoupements que lui inspirait son examen, le malade demanda s'il allait le guérir.

— Un moment. Nous essaierons. Seulement vous n'êtes pas un personnage ordinaire, il ne faut pas procéder avec vous comme avec quelqu'un du commun.

— Mais si, mais si, protesta le gros commerçant. J'ai une tête, une poitrine, un estomac et un ventre comme tout le monde !

— Voulez-vous me donner votre noble bras ?

Chen Lin tâta longuement le poignet.

— Le pouls est superficiel, lent, sans force... C'est le poumon !

— Mais c'est au ventre que je souffre, dit le malade.

— Avez-vous eu envie d'aliments très chauds, ces derniers temps ?

M. Ou acquiesça.

— Que disais-je ? Le poumon !

Après un bon quart d'heure passé à prendre les différents pouls, Chen Lin releva la tête, éructa et réclama une tasse de thé qu'on lui apporta avec respect. Alors que le patient tendait déjà la main pour prendre le breuvage, le vieil homme l'avalait d'un trait. Il demanda un pinceau, de l'encre, du papier, s'installa à une table et se mit à écrire.



— Voici la prescription. Nous allons commencer le traitement tout de suite.

Il tira de son sac des poudres, des écorces, des feuilles et des racines.

— Attendez-moi ici. Et toi, intendant de la marmite, viens avec moi.

Une fois dans la cuisine, Chen Lin rangea ses ingrédients dans le sac dont il les avait extraits. Il en sortit une petite boîte et dilua la pâte qu'elle contenait dans un peu d'eau chaude. Ti se demanda si l'abondance des produits qu'il avait exhibés dans la chambre avait eu un autre but que d'impressionner le patient.

— Le médicament a davantage d'effet lorsque son destinataire est persuadé de sa complexité, confirma Chen en touillant sa mixture. Si Votre Excellence veut bien goûter pour me dire si c'est prêt... Je dois m'abstenir de consommer ce genre de saleté durant mes visites.

Le liquide avait une texture oléagineuse de couleur noire. Sa saveur était douce, pas du tout déplaisante.

— J'ignore quel goût ça doit avoir, dit Ti.

— Si vous l'avez aimé, c'est que c'est prêt, affirma Chen Lin.

— Cette décoction est salutaire pour les affections du poumon ?

— Ce n'est pas du poumon que souffre M. Ou, répondit laconiquement le médecin en reprenant le chemin de la chambre.

Ti remonta à sa hauteur.

— Ce n'est pas la première fois que vous venez, n'est-ce pas ? dit-il tout bas.

— Oh, non ! L'honorable prêteur est l'une de mes pratiques les plus fidèles. Il est sujet à de fréquentes crises de ce genre. Jusqu'ici, mes remèdes lui ont très bien réussi.

Ti se demanda si c'était la tisane qui lui faisait du bien, ou seulement la visite du médecin.

— Il a une peur terrible des maladies de poitrine parce qu'elles ont emporté ses parents. Je lui fais donc croire que c'est pour cela que je le soigne. En réalité, le mal est ailleurs, conclut-il en désignant sa tête.

Ti commençait à entrevoir le sens véritable de cette visite. Il doutait qu'elle eût un lien direct avec la médecine.

— Avalez, ordonna Chen en tendant le bol à son client.

M. Ou but son contenu et retomba sur son oreiller de cuir bouilli. La tisane eut un effet aussi rapide que miraculeux. La couleur revint sur ses joues. Le médecin le regardait d'un air malicieux.

— Mille grâces, vous êtes un habile homme, s'exclama M. Ou.

— Oh, non ! Votre très humble serviteur sait bien qu'il n'est pas très fort. Je me contente d'appliquer les traités composés par les anciens. Je suis néanmoins heureux d'avoir eu l'occasion de lutter contre une maladie aussi noble et d'avoir rendu à la santé un homme dont la vie est si précieuse.

Le ressuscité se redressa pour mieux contempler son sauveur. Contrairement au riche prêteur, vêtu d'une magnifique robe de soie chamarrée, Chen portait un pourpoint élimé aux teintes fanées. Sur un claquement de mains, les domestiques apportèrent les plus beaux vêtements de son stock et entreprirent de rhabiller entièrement le vieillard.

— Vous ferez donner ça aux pauvres, dit Ou en poussant du pied le petit tas de loques que le médecin avait encore sur le dos quelques instants auparavant.

Puis il donna l'ordre à ses hommes d'aider son bienfaiteur à se servir dans la boutique. Libre à lui d'emporter deux objets de son choix, quel qu'en fût le prix. L'œil du vieux médecin s'éclaira. Ti eut la conviction qu'il n'était venu jouer cette comédie que pour ce moment.

Chen Lin s'inclina devant son client en lui souhaitant le *hong hy fa toay*, le contentement et la félicité, les biens meubles et immeubles. Une fois dans le magasin, il parcourut les rayonnages avec une grande attention. On aurait dit un enfant chez un marchand de jouets. Ti le vit hésiter longuement entre plusieurs bibelots sans rapport entre eux. D'évidence, la raison lui dictait de choisir un beau bijou facile à négocier. Mais les instruments, les récipients, les outils, l'attiraient irrésistiblement. Après s'être décidé pour une bague ciselée, il ne put s'empêcher de saisir un énorme chaudron qui n'avait pu

servir qu'à préparer la soupe d'un régiment. Choi Ki-Moon dut l'aider à emporter cet ustensile incongru, et ils quittèrent l'échoppe avec peine, encombrés et ridicules.

Ti conclut que la méthode consistait à tenir un discours obscur pour expliquer la présence d'une maladie, puis à la soigner tout bêtement par une potion contre le mal de ventre.

— La particularité des maux imaginaires, dit Chen Lin, c'est qu'on ne peut pas informer les patients qu'ils en sont atteints. Cet homme croit que je préserve ses poumons, ce qui est ma spécialité, alors que je le traite pour ses lubies.

Le prêtre était si convaincu que sa santé dépendait de la tisane qu'il en était venu à en avoir vraiment besoin. Il y avait fort à parier que sa relation avec le médecin était la seule faiblesse de ce personnage autoritaire.

— Je l'aide à conserver la santé, mais pas en lui faisant avaler mes potions, dit Chen. Il est dur avec tout le monde, famille, employés, clients, et se montre fragile avec moi. C'est cela qui lui permet de rétablir l'équilibre de son yin et de son yang. En fait, quelques coups de pied au fondement l'aideraient aussi bien !

Autant dire que Chen Lin exploitait les hantises de cet hypocondriaque pour financer ses recherches. Il y avait sans doute une certaine logique à voir l'argent des faux malades aider à soulager les vrais.

Ils atteignirent bientôt la demeure du baron de Pao-ting, dont Ti avait entendu parler un peu plus tôt. Privilège de la noblesse, l'endroit possédait une entrée directe sur la rue, sans qu'on eût à passer par l'intérieur du pâté de maisons. Après avoir franchi le portail rouge à grosses ferrures ornementales, on débouchait dans une cour au bout de laquelle s'élevait un bâtiment massif à trois niveaux. L'extrémité des toits était légèrement relevée, mode récente et coûteuse que seuls pouvaient s'offrir les particuliers les plus fortunés. Le rez-de-chaussée était occupé par les communs, de larges panneaux ajourés en masquaient l'intérieur. On accédait au premier par trois escaliers parallèles. Celui du centre était flanqué de deux gros lions en pierre à la gueule ouverte. Les pièces de réception étaient surmontées d'un étage bas où devaient se trouver les

chambres. Avec ses arêtes faîtières terminées en dragons à longue queue et ses arbustes en pots distribués de façon artistique, l'ensemble présentait un coup d'œil magnifique, autant dire majestueux.

Tandis qu'ils attendaient dans la cour principale, Chen confia à Ti qu'il s'agissait d'un grand courtisan qui avait dû se retirer de la Cour pour se soigner. Le mandarin faillit pousser une exclamation de surprise. Ces visites le ramenaient tout droit à son enquête. Se pouvait-il que son mystérieux informateur l'eût orienté sur la bonne piste ?

— Serait-il possible que votre patient souffre d'un mal qu'on attrape dans les lieux de plaisir ? demanda-t-il.

— Une maladie vénérienne ? Pas du tout. Il est phtisique. C'est mon domaine. Je ne fais pas qu'aller dépouiller des imbéciles à l'imagination trop développée, savez-vous.

Un serviteur vint annoncer que l'honorable Li Fuyan allait les recevoir.

— Li ? s'étonna Ti. Comme la famille impériale ?

— Chut ! fit Chen Lin. N'en dites rien. C'est un sujet épineux. Le baron est l'enfant adultérin d'un prince du sang.

Ils traversèrent une enfilade de grandes salles richement meublées et décorées avec goût, mais sans croiser âme qui vive. Ti fut surpris de n'y pas voir nombre d'esclaves affairés. Chen expliqua qu'ils avaient été éloignés sur son ordre pour qu'aucun bruit ne vienne déranger le malade.

— Il y a quelque temps, le baron m'a appelé en consultation pour son épouse, qui toussait. Ce n'était qu'une bronchite, je l'ai soignée sans peine et il m'en a été reconnaissant. Lui, hélas, est plus gravement atteint.

Il le soignait depuis trois semaines, ce qui intrigua Ti. La phtisie était une longue maladie. Pourquoi cet éminent spécialiste n'avait-il pas été appelé plus tôt ?

— Tous les malades ne sont pas comme le prêteur sur gages que nous venons de voir. D'autres préfèrent éviter de regarder la vérité en face tant qu'ils le peuvent. Le baron est de cette sorte-là. S'il m'avait consulté plus tôt, j'aurais pu ralentir la progression du mal. Mais à présent... Je crains que l'issue ne tarde plus.

Dans l'antichambre les attendait l'épouse du baron. Sa mine fatiguée et inquiète n'atténuait pas sa rare beauté. C'était une femme replette, aux joues rebondies comme on les aimait alors. Ti nota qu'elle avait pris la peine de souligner son teint d'un peu de rouge et qu'elle continuait à s'épiler les sourcils pour en préserver cet arc parfait qui accentuait la profondeur de son regard. Elle expliqua que son cher époux avait passé une mauvaise nuit.

Le patient que Ti découvrit dans la pièce suivante paraissait en effet à la dernière extrémité. Il faisait peine à voir, pour ce qu'on en discernait, car il était enfoui sous d'épaisses couvertures matelassées, destinées à le faire transpirer abondamment.

— La méthode sudatoire, déduisit-il.

— Il a constamment froid, qu'on fasse du feu ou non, dit la dame.

Tandis que le médecin auscultait le mourant, Ti jeta un coup d'œil par la fenêtre. On apercevait, en contrebas, un élégant jardin de pierres et d'épineux, ce qu'un homme riche pouvait s'offrir de plus luxueux dans cette ville où la place était comptée.

Après avoir pris les différents pouls aux quatre membres comme il l'avait fait chez le prêteur, Chen Lin recommanda la poursuite du traitement, exhorta le phtisique à retrouver la paix intérieure, et ils quittèrent la pièce.

— Soyez courageuse, dit-il à la Première. Il ne souffrira plus très longtemps.

La malheureuse fondit en larmes entre ses manches.

— Combien de temps, exactement ? demanda-t-elle un instant plus tard.

Ti trouva la question incongrue. À sa place, il aurait préféré ignorer la date du désastre à venir. Le médecin ne se troubla nullement. Au lieu de biaiser, il répondit que tout serait peut-être terminé pour le lendemain. Ti crut discerner une trace de soulagement sur les traits harmonieux de la belle personne. Il se reprocha ses interrogations : n'aurait-il pas lui-même été pressé d'en finir s'il avait dû assister pendant des semaines à l'agonie d'une de ses chères compagnes ?

Une fois de retour dans la rue, Chen Lin les conduisit à l'embarcadère du canal qui traversait ce quartier résidentiel.

— Nous allons prendre une barque. Mon prochain patient habite un peu loin et je craindrais de fatiguer Votre Excellence.

C'était une bonne idée, surtout avec l'énorme chaudron que le pauvre Choi Ki-Moon continuait de traîner à deux mains par son anse. Ils glissèrent bientôt sur l'eau, poussés par la godille du batelier, jusqu'à la périphérie de la ville. L'endroit n'avait rien à voir avec le site coquet d'où ils venaient. La muraille sud jetait une ombre permanente sur les masures alentour. Ce n'était sûrement pas le lieu idéal pour soigner une maladie de poitrine, bien que Ti sût parfaitement qu'il existait à Chang-an des taudis bien pires encore où s'entassaient mendiants et estropiés.

Chen Lin poussa la porte branlante d'une maisonnette serrée entre d'autres tout aussi lépreuses. À la surprise du mandarin, la pièce unique était propre et bien tenue. Une jeune fille qui faisait usage de servante était en train de laver les linges souillés dans une bassine. Elle veillait à entretenir le poêle et gardait de l'eau sur le feu pour le repas et les remèdes.

— On m'avait dit que vous soigniez un misérable, s'étonna le vice-ministre.

— C'est bien le cas. Quand je l'ai rencontré, il vivait dans la rue. C'est moi qui l'ai installé là. Son cas m'intéresse.

Le malade, un homme entre deux âges, au visage creusé par l'anémie et la douleur, était allongé sur le grabat. Contrairement au baron, il semblait s'y trouver à son corps défendant. Sa toux était encore plus effrayante. On avait chaque fois l'impression qu'il allait rendre l'âme.

— Ah ! Vous êtes venu me voir mourir ! s'écria-t-il avec amertume à leur approche.

— Pas du tout, répondit Chen Lin avec le premier sourire que le mandarin vit sur son visage depuis le début de la journée. Tu es si bien que je t'ai amené de la visite.

Ti et le Coréen s'inclinèrent devant le malade, qui tenta en vain de leur rendre leur salut, mais s'effondra en arrière avec un nouvel accès de toux à vous briser le cœur.

— Vous aviez promis de soulager mes souffrances. Eh bien ! Je souffre comme un damné !

Ti nota que le malade pauvre était moins conciliant que le riche.

— J'ai fait cette promesse, confirma Chen d'une voix lasse, moitié pour Ti, moitié pour lui-même. Aussi suis-je venu aujourd'hui comme chaque jour.

Il lui posa quelques questions sur ses envies, son appétit, ses rêves. Ti devina à son expression que les réponses ne lui plaisaient guère. L'homme avait les joues trop colorées, les lèvres jaunes, toutes choses que Chen Lin lui avait présentées comme les fâcheux symptômes d'une phtisie à son dernier stade.

— Évite tout chagrin, recommanda le médecin : ils portent sur les poumons, c'est leur organe.

— Hélas, je n'ai guère de quoi me réjouir, dans mon état ! répliqua le patient.

M. Chen jeta un coup d'œil à la petite servante.

— Oh, je vous remercie de me l'avoir donnée, dit le malade. Je suis malheureusement incapable d'en profiter comme je l'aurais fait il y a seulement deux mois.

Il y avait dans un coin un tas d'amphores vides. Ti en conclut que Chen Lin ne se contentait pas de lui prescrire des tisanes, il satisfaisait aussi son penchant pour le vin. Il eut l'impression d'avoir fait le tour de ce qu'un médecin pouvait voir en une année : un homme qui fabriquait ses propres maux, un riche agonisant dans le luxe et l'amour conjugal, un pauvre mourant du même mal dans la solitude et l'alcoolisme.

Chen Lin lui prépara à lui aussi une infusion calmante, mais à dose considérablement plus forte que pour M. Ou. Choi Ki-Moon haussa les sourcils lorsqu'il le vit jeter dans l'eau une pleine poignée de graines rouge vif. Il eut l'air de se demander ce qui emporterait le plus vite le patient, de sa maladie ou du médicament.

La potion n'eut hélas pas sur le phtisique l'effet merveilleux qu'elle avait eu sur le prêteur. Elle l'abrutit cependant, ce qui devait rendre les crises moins douloureuses. Chen Lin recommanda à la jeune fille de lui en faire boire à nouveau s'il

souffrait trop. Il lui en donna une seconde à préparer quatre fois par jour et lui interdit formellement de consommer l'une ou l'autre. Ti imagina aisément pourquoi : la servante n'avait pas été habituée petit à petit à de tels remèdes, elle y aurait laissé la vie.

M. Chen tira enfin de son sac un papier vermillon contenant des rectangles aplatis, rougeâtres, translucides. C'était une sorte de gélatine aromatisée de musc, à base de peau de l'âne sauvage du Chang-tong-tsing-tai, un remède salulaire dans les cas d'inflammations respiratoires.

Ils ne s'attardèrent pas davantage et laissèrent le malade à demi conscient sur sa natte.

Une fois dans la ruelle, Choi Ki-Moon exprima l'idée qu'avec un tel calmant le malheureux ne risquait pas d'aller bien loin. Chen Lin avait la tête d'un vieil homme qui avait passé sa vie à combattre un fauve que nulle flèche ne pouvait atteindre.

— Pourquoi avez-vous l'air si désabusé, maître ? dit le Coréen.

— C'est à force de voir mourir les gens. On pratique la médecine pour les guérir ou leur assurer une bonne santé, mais on passe en réalité beaucoup de temps à les regarder mourir.

Ti n'ignorait pas que l'idéal médical consistait à traiter des personnes en bonne santé pour les empêcher de tomber malades. Ce n'était guère ce qu'il avait vu accomplir ce jour-là.

— Quelle est l'utilité de perdre votre temps avec un mourant ? ne put-il s'empêcher de demander.

Chen Lin poussa un profond soupir.

— Avant de me rencontrer, il s'acheminait vers une mort plus pénible. Je sais que mes confrères détestent les causes perdues. Moi, elles ne me font pas peur.

Ti entrevit la logique qui avait guidé toute l'existence de cet idéaliste, jusqu'à le jeter dans les filets de la police impériale. Il eut la conviction d'être en présence d'un bienheureux. Il ignorait encore que la sainteté pouvait porter au crime comme aux plus belles actions.



## VII

*Une veuve arrête une armée à main nue ; un parent de l'empereur disparaît des annales.*

À son réveil, Ti trouva un mot de Chen Lin à côté de son riz matinal. Le médecin regrettait de ne pas pouvoir s'occuper de lui ce jour-là : ses deux patients de la veille, le baron et le miséreux, avaient succombé au cours de la nuit. Il devait assister aux funérailles de l'un et organiser l'inhumation de l'autre, qui n'avait plus aucun parent.

— Sale temps pour les tuberculeux, murmura Ti dans sa barbe tandis qu'un domestique ôtait les couvercles des bols où avaient été disposés les légumes bouillis, les galettes de blé et le porc au caramel de son petit déjeuner.

Il était encore ébloui par le courage de ce généreux lettré. Mais que pouvait un homme, si savant qu'il fût, contre les arrêts du Ciel ? Lui-même avait eu maintes fois l'occasion de constater qu'on ne pouvait renverser un mauvais destin. Plus il avançait en âge, plus la sagesse de Confucius l'aidait à supporter les injustices du sort.

Ti n'oubliait pas que le baron de Pao-ting était sur sa liste de suspects. Une visite de condoléances s'imposait. Il ordonna à ses valets de sortir de ses coffres la tenue appropriée, et se prit à espérer que son enquête venait de s'achever d'elle-même par la disparition du principal intéressé.

Un peu plus tard, habillé d'une robe blanche rehaussée de fil argenté, coiffé d'un chapeau noir en gaze empesée qui s'élevait en pointe au-dessus de ses cheveux noués en chignon, il commanda à ses porteurs de le conduire dans le quartier de Gloire Lumineuse.

Il y avait foule devant la demeure seigneuriale. Ti crut qu'on accourait pour rendre un dernier hommage à l'illustre défunt et réconforter sa veuve.

— Rendez l'argent ! cria un gros bonhomme très excité qui montrait le poing en direction du portail rouge.

L'ambiance ne correspondait guère au recueillement qui précédait d'ordinaire les funérailles. Il apparut que nombre de fournisseurs n'avaient pas été mis au courant de la maladie dont leur client était atteint. L'annonce de son décès, relayée par les crieurs, comme il était d'usage s'agissant d'un noble de haut rang, les avait pris de court. Tous ceux qui avaient des intérêts chez lui s'étaient empressés de venir voir ce qu'il restait de leur investissement. L'enragé au poing tendu attendait le règlement du mobilier somptueux que Ti avait admiré à sa précédente visite. D'autres désiraient récupérer les estampes, les luminaires, et même les tapis qui recouvraient les sols.

D'évidence, le baron, comme souvent les familiers de la Cour, ne jouissait pas d'une réputation sans tache. Le crédit dont il avait bénéficié tant qu'il avait fréquenté les hautes sphères s'était évanoui avec son dernier soupir. Certains n'hésitaient pas à crier à l'escroquerie. L'idée se répandit dans la petite foule que leur débiteur avait intérêt à se faire passer pour mort afin de ne pas rembourser ses dettes, dont l'estimation croissait à chaque arrivée d'un commerçant.

La visite de condoléances prévue par le mandarin s'annonçait difficile : il était impossible d'approcher du portail à cause de l'encombrement provoqué par les mécontents, et le battant restait obstinément clos. Ni les domestiques ni la veuve ne devaient avoir envie d'être confrontés à une masse de quémandeurs en colère. Ti les imaginait fort bien, groupés au centre de la cour, balais et casseroles dans les mains, l'œil rivé sur la paroi que des coups furieux faisaient vibrer.

Ti s'apprêtait à envoyer chercher la soldatesque au poste le plus proche quand un craquement épouvantable couvrit les clameurs des émeutiers. Ceux-ci, à force de taper, venaient d'enfoncer le beau portail rouge vif, dont les planches saillaient à présent lamentablement en son milieu. Il n'était plus temps de quérir la force publique. Le bois vola en éclats pour livrer

passage aux plus acharnés des marchands, ceux sans doute qui risquaient de laisser des plumes dans ce désastre.

Ti suivit le mouvement – il lui aurait été difficile de faire autrement, emporté qu'il fut par le flot humain qui s'engouffra dans la brèche. Il protesta avec énergie contre cette atteinte à sa dignité, voua tout ce monde aux foudres de la justice, ce que nul n'entendit à cause des cris qui fusaient de toutes parts, et distribua en vain quelques coups d'éventail sur les crânes les plus proches. Alors qu'il se résignait à découvrir les corps déchiquetés des habitants, le flux s'interrompit brusquement à mi-chemin du pavillon principal. Comme Ti était d'assez haute taille et que ses compagnons d'émeute ne portaient pas de couvre-chefs aussi imposants que le sien, il parvint, en se dressant sur la pointe de ses bottines, à apercevoir ce qui avait conduit les enragés du premier rang à s'arrêter.

En haut de l'escalier monumental se tenait la veuve en robe blanche de deuil. Son épaisse chevelure était divisée en deux masses noires, de chaque côté de la tête, retenues par six longues épingles d'ivoire. La simplicité exigée par les circonstances n'entamait en rien sa resplendissante beauté, elle la soulignait au contraire. Son visage était d'une pâleur parfaite. À cette distance, Ti ne pouvait discerner si la blancheur aristocratique de son teint était renforcée par la fatigue de veilles renouvelées ou par une couche de poudre de riz. L'effet, quoi qu'il en fût, était très réussi. Les créanciers s'étaient immobilisés, les clameurs avaient cessé, ils contemplaient cette apparition divine qui les obligeait à lever les yeux, comme un peuple de fidèles devant une déité suspendue à mi-chemin de la terre et du ciel.

Derrière la dame se tenait un seul domestique, celui-là même qui avait introduit Ti et les médecins la veille au soir. Comme le mandarin l'avait deviné, ses doigts étaient crispés sur le manche d'un instrument dérisoire qui devait servir à écumer les nouilles. Le regard calme et déterminé de sa patronne était sans conteste une arme bien plus efficace contre les soulèvements populaires. Ti aurait pensé que, une fois le maître mort, les autres serviteurs auraient repris leur service. Sans

doute n'avait-on pas eu le temps de les rappeler, et c'était bien dommage, vu les événements.

La silhouette immaculée qui les toisait joignit les mains en un salut respectueux qu'elle accompagna d'une flexion du buste, comme elle aurait pu en gratifier quelque très haut personnage. Puis elle ouvrit les bras en signe de bienvenue et déclara que les augustes visiteurs l'honoraient de leur soutien en des heures si pénibles. Elle se plaça de biais et s'inclina de nouveau, invitant les marchands à pénétrer dans sa demeure. Les plus hardis hésitèrent à poser le pied sur la première marche. Ils se décidèrent à gravir l'escalier avec lenteur, fascinés par la forme blanche qui les attendait.

Le domestique déposa sa passoire sur le premier meuble venu et les guida à travers l'enfilade de pièces somptueuses, jusqu'à un salon dont les fenêtres ouvraient sur le jardin de pierres. En son milieu, sur une longue table recouverte d'un drap écarlate, gisait le corps du baron de Pao-ting, à qui la mort avait enfin rendu le repos. Ti remarqua qu'on avait usé de maquillage pour estomper son teint jaunâtre. Il imagina sans peine la veuve en larmes, au milieu de la nuit, en train de poudrer son époux défunt à la lumière d'une lampe de papier translucide, avec de lents gestes à travers lesquels s'exprimait une dernière fois leur tendre complicité.

La présence du cadavre vêtu de ses plus beaux atours, les emblèmes de la religion disposés à ses pieds et à sa tête, les fumeroles d'encens rappelèrent irrésistiblement les intrus aux coutumes millénaires de la société chinoise. Ils s'accordèrent tacitement pour remettre leurs querelles au lendemain des funérailles et contemplèrent sans mot dire ce triste spectacle.

La jeune veuve rompit le silence d'une voix douce où l'affliction perçait à peine.

— La dernière pensée de mon noble époux a été pour l'état de ses affaires. Le regret de laisser des créanciers insatisfaits l'obsédait. Il n'a pas voulu s'en aller dans l'incertitude quant au règlement de ce qu'il leur devait. Aussi m'a-t-il fait jurer de rembourser jusqu'à la moindre sapèque. Il va de soi que j'aurai à cœur de respecter ce serment.

Ce discours acheva de désarmer les fournisseurs. Ils firent la queue pour assurer la jeune femme de leur compassion et récitèrent quelques prières devant la dépouille. Ils laissèrent même quelques pièces près de ses pieds pour que l'esprit du défunt ne manque de rien sur le chemin qui allait le mener aux domaines célestes. Ce groupe de commerçants mécontents était désormais prêt à accorder la sainteté à ce grand courtisan qui avait eu la bonté de songer à leur sort plutôt qu'au sien en ses derniers instants.

Lorsqu'ils eurent fini de défiler devant le corps, dont la barbe dissimulait mal les joues creusées et dont le rouge rehaussait à peine le teint livide, ils s'en allèrent la mine sombre, méditant sur la fragilité de l'existence et des prêts en apparence sans risque.

Ti quitta lui aussi la résidence. Devant le portail défoncé discutaient quelques riches commerçants auxquels il se mêla afin d'en apprendre davantage. Ce qu'il entendit lui fit mieux comprendre les faits auxquels il venait d'assister.

Le baron vivait à crédit depuis des mois. Il avait mis sur pied une officine de finances grâce à laquelle il exploitait sa position à la Cour. Il s'agissait de prêter des fonds aux courtisans, ses amis. Ne disposant pas lui-même de telles ressources, il était allé les chercher auprès de ceux qui les avaient : les prêteurs et les commerçants de la capitale, toujours à l'affût d'un investissement sûr. La principale garantie était représentée par son crédit auprès de Sa Majesté et de ses proches. Ceux-ci disposaient de nombreuses occasions de remboursement : une guerre aux frontières assortie de pillages ou de distribution de terres nouvelles, la concession d'un monopole, ou même la divulgation prématurée d'un secret d'État. Li Fuyan avait découvert un merveilleux filon, ses clients s'étaient engouffrés dans la brèche avec la même vigueur qu'ils avaient déployée ce matin-là pour défoncer son portail.

Ti apprit donc avec surprise que le baron, en plus d'être un courtisan assidu et un enfant caché de la famille régnante, avait eu une troisième vie en tant que banquier. Ti comprenait fort bien en quoi sa disparition constituait une menace pour ceux qui avaient fourni les avances. Tout cela n'était cependant pas

de son ressort. À défaut d'un accord à l'amiable, la justice se chargerait de répartir ses biens entre les créanciers. Quant à sa veuve, si belle, elle trouverait sans peine à convoler en secondes noces avec un mari qui l'aiderait à supporter son chagrin.

Ti fit un saut au *gongbu*. On en profita pour lui faire ratifier quelques dossiers urgents que ses secrétaires avaient pris sur eux de traiter. Il était indéniable que son département avait progressé en efficacité depuis que ses nouvelles occupations le retenaient ailleurs. Au reste, les incidents de la matinée occupaient davantage ses pensées que les fastidieux problèmes de ressources naturelles sur lesquels on lui faisait apposer son sceau personnel. Entre deux signatures de pure forme, il envoya quelqu'un s'enquérir de la date des funérailles. Un instant plus tard, son secrétaire revint s'incliner de l'autre côté de la pile des rouleaux en instance qui trônait sur la table.

— Vos humbles esclaves se feront un devoir de se rendre chez l'auguste seigneur de Pao-ting dès que Votre Excellence aura eu la bonté de leur en indiquer l'adresse.

Ti allait répondre qu'il logeait dans le quartier de Gloire Lumineuse quand un doute lui vint. Pourquoi ses employés n'avaient-ils pas simplement consulté le registre des familiers de la Cité interdite, où figuraient tous ceux autorisés à pénétrer dans le palais ?

— Le seigneur Li Fuyan est certainement connu de tout un chacun, ici, répondit-il.

Son secrétaire s'inclina un peu plus bas.

— Que Votre Excellence veuille bien pardonner l'ignorance crasse de son pitoyable serviteur. C'est à ma grande honte la première fois que j'entends ce nom.

Le doute qui venait de naître dans l'esprit du mandarin se mua en un nuage sombre qui menaçait d'obscurcir le ciel de sa félicité. Il se leva soudain et quitta son bureau, abandonnant ses clercs, leurs rivières indomptées et leurs convois de troncs. Il se rendit tout droit au local où œuvrait la véritable cheville ouvrière de ce département, le premier conseiller Lu. Ce petit personnage voûté était à sa connaissance le seul homme entre ces murs capable de dire où se trouvait un rapport sur une futaie minuscule, rédigé dix ans plus tôt et archivé tout en haut

des étagères. M. Lu salua respectueusement son vice-ministre lorsque celui-ci pénétra en trombe dans l'humble réduit d'où il avait vu se succéder les quinze derniers titulaires du poste. Ti lui annonça d'emblée le motif qui l'amenait : connaissait-il Li Fuyan, baron de Pao-ting, affilié par la main gauche à la maison impériale. Après avoir cherché un court instant dans sa mémoire aux mille cinq cents dossiers parfaitement ordonnés, Lu répondit qu'il ne suffisait pas d'être le fils bâtard d'un prince du sang pour avoir accès à la Cour.

Le doute prit dans l'esprit de Ti les dimensions du mont Liangshan. Il planta le conseiller Lu avant que ce dernier n'ait eu le temps de lui glisser un mot à propos des digues à édifier sur la rivière Li. Le mandarin recruta les trois ou quatre fonctionnaires qu'il croisa dans les corridors et fila en direction du Collège des Annalistes.

L'organisme chargé de noter les faits et gestes du souverain, ainsi que tous les événements survenant dans la vie du pays, occupait le pavillon le plus proche de l'enceinte réservée à l'empereur. Ti se félicita d'avoir amené quelques sous-fifres : la présence d'un entourage faisait toujours bon effet. Il les envoya négocier auprès des huissiers un entretien immédiat avec l'historiographe en chef.

Quelques minutes plus tard, il se trouvait en présence du maître du protocole et des bons usages.

— Votre Excellence m'honore, lui assura le grand annaliste, bien que rien ne fût plus impoli qu'une visite à l'improviste. Je me demandais justement comment allait l'exploitation de nos forêts du Qinghai.

Ti répondit qu'elles se portaient au mieux, bien qu'il n'eût jamais mis les pieds au Qinghai et sût à peine qu'il y poussait des arbres.

— Je souhaite informer officiellement la Cour du décès du baron de Pao-ting, déclara-t-il.

Il ne parvint pas à discerner la plus petite expression qui permît de deviner les pensées de son interlocuteur.

— Vous m'en voyez navré, répondit celui-ci. Un ami à vous, sans doute ?

Ti haussa les sourcils. Il expliqua que le baron, issu des Li par les concubines, avait fréquenté avec assiduité le Fils du Ciel. L'historiographe hocha la tête d'une manière sans appel.

— Absolument pas.

Ti se demanda si le baron n'avait pas été victime, sur la fin, de l'ostracisme général qui frappait les parents de l'empereur depuis que l'impératrice gouvernait en son nom.

— Je sais que les princes du clan des Li ne sont plus les bienvenus au palais... dit-il après avoir cherché la formule la plus neutre possible.

L'historiographe ne se départit nullement de son sourire aimable.

— Votre Excellence m'autorisera à ne pas la suivre dans ses suppositions sur ceux qui sont ou ne sont pas admis dans l'entourage de Leurs Majestés. Je me bornerai à affirmer en toute modestie que je connais par cœur la liste des ramifications de la famille impériale, en droite ligne ou non, et que la baronnie de Pao-ting n'en fait pas partie.

Comme Ti insistait au-delà des limites imposées par la courtoisie, son hôte se fit apporter l'une des nombreuses boîtes où reposaient ses archives. Son expression commençait à trahir une certaine irritation de voir ses connaissances contestées. Il fouilla quelques instants parmi les rouleaux et finit par relever le nez, sourire aux lèvres, enchanté de river son clou à l'insolent. Il n'y avait pas de baron Li Fuyan. Il y en avait encore moins parmi les bâtards officiels de la lignée impériale, qui prenaient tous grand soin de se faire répertorier et pensionner. La localité de Pao-ting ne figurait même pas dans les registres de la noblesse titrée. Le chambellan replaça la boîte parmi les autres en faisant attention à ne pas les mélanger. Puis il vint se rasseoir en face du vice-ministre, dont les yeux avaient pris une curieuse fixité.

— Votre Excellence ne se sent pas bien ? demanda le fonctionnaire en charge des annales.

Ti était pétrifié. Comme chaque fois qu'une affaire criminelle se révélait à lui, les indices s'assemblaient un à un dans son esprit tels des dominos sur une table à jouer. Une partie était en cours et il était en train de la perdre. Il se leva,



raide, l'esprit ailleurs. Il dut faire un effort pour ne pas s'enfuir à toutes jambes et pour prononcer les quelques phrases de gratitude qui s'imposaient. Il s'inclina cinq fois, deux de trop, plus bas que le protocole ne le lui commandait, et quitta la pièce comme si le feu avait pris aux tentures. Le grand annaliste entendit le bruit de ses bottines qui s'éloignaient en toute hâte dans le vestibule. Par la fenêtre, il le regarda dévaler les marches en marbre du perron. « Encore un vice-ministre de comédie qui a fait une grosse bourde et va la payer très cher », se dit-il avant de retourner à ses chères anecdotes.

Ti courut jusqu'à l'esplanade des ministères, sauta dans son palanquin et se fit transporter aussi vite que possible chez le baron. La rue près du canal était parfaitement calme. Lorsqu'il mit pied à terre, il remarqua un morceau de tissu qui traînait devant la maison. C'était un beau mouchoir brodé d'un motif de grues en vol. Il se dit que les habitants de ce quartier étaient riches au point de ne pas se baisser pour ramasser de si beaux ouvrages lorsqu'ils tombaient de leurs manches, et n'y prêta pas davantage attention.

Le portail rouge, autrefois magnifique, avait été colmaté à la hâte et ne fermait plus. Après avoir fait tinter la cloche, Ti avait commencé à pousser le battant sans attendre qu'on vînt lui ouvrir, lorsque le domestique, toujours le même, accourut.

— Que Votre Excellence me pardonne ! Je suis seul, ici. Les funérailles ont commencé.

Les prêtres des trois religions<sup>10</sup> avaient terminé leurs bénédictions, le cortège avait quitté la maison en direction du cimetière hors les murs.

— Comment ! s'écria Ti. Sans respecter les trois jours de lamentations rituelles ?

— Le médecin Chen l'a ordonné ainsi, seigneur. L'état du corps se dégradait. Par ailleurs, son mal étant contagieux, il est, paraît-il, préférable d'écourter l'exposition publique.

« Je me doute bien que c'est préférable, mais pas pour la raison que tu viens de dire », songea Ti en faisant signe à ses

---

<sup>10</sup>Bouddhisme, taoïsme et culte populaire.

porteurs de reprendre leur place sous les harnais. Il donna l'ordre de mettre le cap sur le cimetière des nobles.

## VIII

*Un défunt manque ses funérailles ; Ti manque sa veuve.*

Jamais l'avenue des Victoires-Militaires ne lui avait paru aussi encombrée de gêneurs en tout genre. Il semblait que le million d'habitants de Chang-an s'était donné rendez-vous dans cette artère pour l'empêcher de progresser. Cela n'avancait pas et il avait un mort à rattraper. Il s'accrocha aux montants verticaux de cette grosse boîte pesante et passa le buste par l'ouverture latérale pour crier : « Place à Son Excellence le vice-ministre des Travaux publics ! » Quelques passants s'écartèrent, moins par respect pour sa fonction que pour voir filer ce curieux équipage de porteurs impatients.

Il promit à ses hommes une prime de trois taëls à se partager s'ils accéléraient. Cette annonce produisit le même effet qu'un navet sous le museau d'un âne.

— Que Votre Excellence veuille bien rentrer à l'intérieur ! dit celui qui était le plus proche.

Ti eut à peine le temps de se laisser tomber sur les coussins. Les huit gaillards passèrent à un pas d'une vigueur que Ti ne leur connaissait pas, tout en scandant des « hop ! hop ! » parfaitement rythmés. Ils se mirent à sinuer entre les charrettes, les étals et autres obstacles sans nombre disposés de tous côtés. La grosse boîte penchait dans les virages, aussi leur maître, à l'intérieur, était-il affreusement chahuté, bien qu'il se cramponnât au chambranle comme il pouvait. Plusieurs fois, le palanquin manqua de verser dans le caniveau avec l'éminent mandarin pressé.

Des chants religieux étouffés par la distance frappèrent son oreille et se firent de plus en plus nets. Ils rejoignirent d'abord un groupe de pleureurs professionnels, dont les voix puissantes égrenaient les nombreux mérites du disparu. Puis ce furent les

chamans, avec leurs attributs animaliers, les prêtres taoïstes armés de plumeaux pour chasser des démons qu'ils étaient seuls à voir, les moines bouddhistes au crâne rasé, certains soufflant dans des trompes et d'autres agitant des clochettes qui avaient sur les diables le même effet que le plumeau des taoïstes. Ils atteignirent enfin le catafalque installé sur un char à bœufs. Ti fut surpris d'être parvenu si vite en tête du convoi. Où était la dizaine de musiciens munis de tambours et de cymbales ? Les parents jusqu'au quatrième degré de cousinage ? Les féaux du clan ? Il n'y avait là qu'une vingtaine d'âmes en tout, et pas de la première catégorie. C'était bien peu pour un descendant de la famille impériale, même d'origine douteuse. La veuve éplorée avait offert à son cher disparu des funérailles au rabais, voire en catimini.

Ti ordonna à ses porteurs de déposer leur charge en travers de l'avenue, de manière à obliger le conducteur à retenir ses bœufs. L'immobilité impromptue du char se transmit aux moines, aux prêtres, aux chamans et enfin aux pleureurs, dans une bousculade générale. Les bouddhistes écrasèrent les pieds des taoïstes, qui servirent de butoir aux sorciers couverts de plumes et à tout ce qui venait derrière. Ti attendit qu'on eût fini de s'invectiver et que les instruments se fussent tus pour grimper sur le catafalque, malgré les cris de réprobation des tenants des trois religions. De là-haut, il voyait les visages perplexes de tous ceux qui suivaient l'enterrement. Il reconnut le vieux Chen Lin qui avait échoué à empêcher cette fin funeste. Il constata l'absence de la veuve : nulle part il n'apercevait l'assemblage de voiles et de rideaux de perles que portaient les dames de la noblesse pour ce genre de cérémonie.

Malgré les piailllements de la foule, il ôta le suaire dont le cadavre avait été recouvert. Le baron était bien en dessous, avec sa face blafarde et sa belle toison aristocratique. Ti saisit la barbe à pleine main, au grand dam des religieux, persuadés qu'un fou avait résolu d'outrager le mort. Il n'eut pas besoin de tirer très fort. La fine pilosité couleur de jais resta entre ses doigts, bientôt rejointe par l'élégante moustache. Des clameurs ahuries montèrent du cortège. Ti fit une boule avec un pan du suaire et la passa sur la figure du défunt. Une fois le maquillage

essuyé, force lui fut de reconnaître non pas le baron entraperçu au fond de son lit, mais le miséreux atteint du même mal.

Il décréta la suspension des funérailles, provoquant des glapissements chez les religieux des trois sortes qui attendaient d'être payés. Il donna l'ordre au conducteur des bœufs de conduire le catafalque à la commanderie militaire, où l'honorable Chen se chargerait d'identifier le cadavre. Puis il abandonna une foule en proie à deux sortes d'interrogations : quelle était cette mode consistant à enterrer les gens avec des barbes postiches, et d'où venait celle d'envoyer les dépouilles mortuaires au poste de police ?

Ti retourna en hâte chez le baron. Tout au long du chemin, il se reprocha sa lenteur d'esprit, sa naïveté et son incompetence. Sa seule consolation était qu'un vice-ministre des Eaux et Forêts n'était pas tenu de repérer les criminels dès qu'ils croisaient sa route. Ses ennemis déclarés étaient les bûcherons qui entamaient le domaine forestier sans autorisation et les crues en zone non endiguée. Cette pensée aurait suffi à son réconfort s'il n'avait déployé une nullité comparable dans sa gestion des ressources naturelles.

Le mouchoir abandonné gisait toujours sur le sol, à quelques pas de la demeure patricienne. Ti y vit cette fois un très mauvais présage quant au déroulement de son enquête. Il secoua le heurtoir de la cloche de façon à réveiller tout le quartier, mais nul ne répondit. Comme le portail défoncé ne fermait pas davantage qu'à son précédent passage, il pénétra à l'intérieur, non sans avoir pris la précaution de se faire accompagner de ses huit porteurs, au cas où un guet-apens l'aurait attendu de l'autre côté.

Ce qu'il découvrit lui fit regretter l'absence de guet-apens. De vieux papiers, des vêtements sans valeur, de menus objets tombés à la faveur d'un départ précipité jonchaient les pavés de la cour. Le vent qui balayait ces vestiges en même temps que les feuilles mortes donnait à ce spectacle un aspect lamentable. Ti gravit l'escalier d'honneur qui menait aux appartements de réception autrefois décorés. On voyait encore sur les cloisons la marque des boiseries ornementales et l'empreinte des meubles. Plus le moindre tapis sur le plancher, plus de potiches

émaillées, plus de théières sur les poêles en céramique. Le défunt n'était pas le seul à avoir quitté les lieux : le mobilier tout entier avait suivi. Il y avait fort à parier que le reste de sa fortune avait pris le même chemin.

Ti parcourut la maison, qui n'était plus qu'une coquille vide. Les rochers du jardin de pierres veillaient sur un dénuement dont le sol de sable soigneusement ratissé était devenu la parfaite expression. L'unique domestique avait fui, sans doute effrayé par l'irruption du mandarin une heure plus tôt. Ce dernier se trouvait à présent au milieu d'un désert où la seule chose visible était son échec.

Des appels attirèrent son attention du côté des escaliers.

— Seigneur ! Il y a quelqu'un ! lui souffla-t-on d'une voix étouffée.

L'un de ses porteurs, posté sur le palier, lui faisait signe d'approcher. Une fois contre le parapet, Ti aperçut près du portail un homme aux formes rebondies, somptueusement vêtu d'une cape doublée de zibeline d'où dépassait le bas d'une robe brodée. L'intrus fit quelques pas dans la cour sans prêter attention aux esclaves groupés au bas de l'escalier. Des serviteurs stylés apparurent dans son sillage. L'un d'eux notait sur une écritoire portative les remarques qui venaient à son maître à la vue de l'étrange décor dans lequel ils se promenaient. Comme les porteurs tournaient vers Ti un regard interrogatif, il leur désigna les nouveaux venus d'un geste sans ambiguïté. Ses hommes se crurent montés au grade d'auxiliaires de police. Ils empoignèrent les étrangers et s'efforcèrent d'entraîner le plus gros vers la maison.

— Comment ! s'écria celui-ci, la figure outrée. On moleste Son Excellence Ming, sous-chef des perceptions du quartier sud, fonctionnaire de troisième rang deuxième degré ?

Ti craignit d'avoir commis une nouvelle boulette. Il fit signe de relâcher leur prise. Le ton qu'avait employé M. Ming correspondait tout à fait à l'arrogance des employés aux finances impériales, bien que Ti eût ignoré jusque-là qu'on gratifiait ces tâcherons d'un grade de troisième rang et du titre d'Excellence. Il se présenta à son tour et s'excusa d'une erreur due à l'empressement que mettaient ses esclaves à le servir. Sa

charge de vice-ministre fut le seul élément de ce discours que retint l'argentier. Il condescendit à se radoucir, et même à rendre au mandarin un salut soigneusement calculé pour n'être ni plus ni moins obséquieux que celui de son interlocuteur. Les deux fonctionnaires firent quelques pas à l'intérieur de la demeure, tandis que les scribes continuaient de consigner ce que leur inspirait ce paysage désolé.

M. Ming expliqua qu'il venait d'acquérir cette résidence pour y établir son nouveau domicile. Ti en déduisit qu'on s'enrichissait plus vite à la sous-direction des perceptions du quartier sud qu'à la gestion des eaux et forêts de tout l'empire. M. Ming constata avec satisfaction que le précédent occupant avait débarrassé les lieux de son mobilier. Il avait acheté les murs trois semaines plus tôt, au terme d'une transaction hâtive et fort avantageuse pour lui, bien qu'il n'eût pas compris quel besoin urgent cet homme malade pouvait avoir d'une telle somme. On était d'ailleurs convenu que le local serait libéré avant la fin du mois lunaire, ce qui revenait en quelque sorte à inclure la mort prochaine du baron dans le contrat.

D'évidence, tout avait été minutieusement organisé de manière à spolier les fournisseurs. On avait raclé le gigot jusqu'à l'os.

— Que se passe-t-il, ici ? fit une voix du côté du palier.

Chen Lin venait d'atteindre le haut de l'escalier. Il enveloppa d'un regard incrédule les huit porteurs assis sur les marches au milieu des traces du déménagement, et s'attarda sur l'opulent percepteur entouré de ses comptables. Il glissa sur le vice-ministre en costume de deuil, et s'arrêta sur le mur qui lui faisait face, dépourvu des délicats exemples de calligraphie qui le décoraient encore le matin même.

— Où est la dame de Pao-ting ? reprit-il. Qu'est-il arrivé au mobilier ?

— Les meubles, répondit Ti, vous les reverrez sûrement chez les antiquaires du voisinage. Quant à la veuve, elle sera moins facile à débusquer, je le crains.

Le visage du vieux médecin se décomposa. Il regardait le gros bonhomme encapuchonné de zibeline continuer de

parcourir la pièce avec un air satisfait, entraînant cinq gratte-papier dans son sillage.

— Ce n'est pas possible, seigneur ! s'écria-t-il.

— Pourquoi ? Ils vous devaient encore vos honoraires ? Dans ce cas, je crains que vous ne deviez y renoncer. La fréquentation des patients pauvres procure moins de désillusions dans ce domaine.

Chen Lin ne se remettait pas de son effarement. On aurait cru que c'était sa propre famille qui s'était volatilisée sans prévenir. Ce n'était d'ailleurs pas l'unique surprise de sa journée.

— Votre Excellence avait raison, annonça-t-il : c'est bien mon protégé qu'on s'apprêtait à inhumer à la place du baron.

— Je dois vous faire incarcérer jusqu'à ce que vous m'ayez fourni une explication pour cette substitution, déclara Ti.

Il découvrit que les yeux du vieux médecin n'avaient pas encore atteint les limites de leur capacité d'agrandissement. Ils ressemblèrent tout à coup à deux billes d'un jeu de boules.

— C'est impossible, seigneur ! Je me dois à mes malades ! J'ai mille obligations urgentes qui me réclament !

— Oui, oui, je sais, reprit Ti : tous ces maux de l'humanité que vous avez entrepris de soulager, tous ces miséreux que vous soignez avec dévouement pour les installer dans le cercueil des riches !

Le vieil homme fit un effort pour s'agenouiller devant le mandarin, ce qui ne fut pas chose aisée, car il avait les membres raides. D'ordinaire, au tribunal, Ti faisait signe à ses sbires d'aider les personnes âgées, ou bien il les dispensait de cette formalité. En l'occurrence, il ne lui déplut pas de laisser souffrir un peu le savant pour l'aider à mesurer la portée de ses actes.

— Je supplie Votre Excellence de pardonner mon erreur, qui n'est due qu'à ma naïveté. Ma méconnaissance du cœur des hommes m'a poussé à accepter un pacte qui se retourne à présent contre moi.

Il cacha son visage dans ses mains pour dissimuler l'expression de sa honte. Ses épaules furent agitées d'un léger tremblement convulsif. Ému de voir ce grand-père sangloter devant lui, Ti décida d'écourter l'humiliation.



— Je pense avoir compris ce qui s'est passé, dit-il. Le baron vous avait bien appelé pour soigner son épouse, n'est-ce pas ?

Le vieux médecin acquiesça d'un hochement de tête. Ti poursuivit son raisonnement.

— Je suppose qu'on vous a fait venir parce qu'elle toussait. Comme elle semble à présent en bonne santé, il devait s'agir d'une affection bénigne, dont vous l'avez aisément guérie. Après vous avoir remercié et grassement rémunéré, Li Fuyan vous a expliqué qu'il était en délicatesse avec la Cour et vous a proposé de l'aider à disparaître. Il s'agissait, en échange d'une forte somme, de trouver un mourant et de le faire passer pour lui. Il vous a été facile de découvrir dans les bas-fonds de cette ville un malheureux que vous avez installé dans un endroit discret.

Chen Lin approuva du menton.

— Le baron a été fort mécontent de voir les choses traîner pendant trois semaines, expliqua-t-il. Je n'ai pas pu m'empêcher de traiter cet homme, si bien qu'il a duré plus longtemps que prévu.

— Quand enfin votre patient a daigné rendre l'âme, vous l'avez transporté ici avec l'aide du domestique. La compagne de votre complice l'a grimé de façon à le faire ressembler au baron. Une fois que les fournisseurs floués ont eu constaté le décès, les funérailles ont été expédiées et vous êtes venu chercher le prix de votre fourberie... pour découvrir que vous faisiez partie de ses dupes.

Le médecin hocha la tête d'un air piteux.

— Vous n'êtes pas le seul à recouper des indices pour en tirer un diagnostic, dit Ti. Vous traquez les maladies, et moi, les délinquants.

Il jugea inutile de préciser qu'il s'était laissé abuser au point de se rendre ridicule chez le grand annaliste. Ils furent interrompus par le gros percepteur, qui jeta un coup d'œil étonné au vieux monsieur agenouillé dans la poussière de son salon :

— Je prie Votre Excellence de me pardonner, mais ma cour est envahie d'indésirables qui prétendent s'introduire dans mon nouveau domicile et s'en prennent à mes gens.

Depuis le palier, Ti vit l'assemblée des fournisseurs qui revenait. Ils se plaignaient aux nouveaux occupants, fort agacés par ce flot continu de gêneurs. Ti estima urgent de prononcer un petit discours pour ramener l'ordre. Il ordonna aux scribes de M. Ming d'installer près de l'entrée un bureau des réclamations, où ils commencèrent à inscrire les noms des réclamants et le montant des sommes détournées.

Une poignée de soldats apparut enfin, attirée par cette agitation. Ti leur confia le médecin Chen. Puis, dédaignant son palanquin, il quitta la maison à pied pour rejoindre le *gongbu*.

Il convenait d'écrémer de toute urgence les auberges à la recherche d'un couple de voyageurs de la classe aisée, bien qu'il les crût trop malins pour se laisser attraper si facilement. Où les deux escrocs pouvaient-ils bien se cacher ? Il était fâché contre lui-même. Tout ce désordre aurait pu être évité s'il avait éventé l'entourloupe un peu plus tôt. Afin de calmer sa conscience meurtrie, il se mit au défi de traîner les fuyards devant la justice, dût-il fouler de ses bottes la poussière des bouges les plus mal famés. Le mot « imbécile » tracé à la chaux brillait d'une lueur sinistre sur l'écran sombre de ses pensées.

Alors qu'il traversait l'avenue qui bordait ce quartier, un gamin dépenaillé accourut pour lui tendre une baguette aplatie.

« L'homme que vous cherchez se cache à l'auberge du Cygne-Joyeux », y était-il inscrit dans une écriture fine et précise. Il jeta un coup d'œil circulaire. Il y avait des gens affairés de tous côtés. Pas un ne le guettait. Le petit messenger fit mine de s'en aller. Ti le retint par le col.

— Qui t'a remis ceci ? Un homme que tu connais ?

L'enfant se retourna et désigna un point éloigné. Le mandarin n'y vit rien de particulier.

— Pas un homme, corrigea le garçon. Une dame avec un éventail. Je n'ai pas vu son visage. Elle m'a donné cinq sapèques pour vous porter son mot. Elle doit être très amoureuse de vous !

Il était clair que le gamin avait déjà transmis des billets doux pour de belles personnes volages. Ce billet-ci, pour une fois, n'allait pas faire le bonheur de l'homme dont il était question.

Au lieu de traverser l'avenue, Ti changea de direction et marcha d'un bon pas jusque chez lui. Expliquer le cas aux autorités compétentes, rédiger des rapports en plusieurs exemplaires, solliciter des autorisations aurait pris plusieurs jours. Il savait où trouver le personnel spécialisé dont il avait besoin séance tenante.

En poussant le portail de sa belle résidence de fonction, il songea tout à coup qu'il serait intéressant de voir à quoi s'occupaient ses gens quand il était dans la Cité interdite. Il fut tout d'abord surpris de constater l'absence du portier qui aurait dû surveiller l'entrée. Il avisa un groupe de domestiques qui faisaient cercle autour de quelque chose, dans un angle de la cour. Nul ne s'aperçut de sa présence tandis qu'il jetait un coup d'œil par-dessus leurs épaules. Au centre de cette arène improvisée, il découvrit Ma Jong, un colosse, en simple culotte nouée autour des reins, torse nu, bien campé sur ses jambes face à son cuisinier, un bonhomme à qui son métier avait permis de développer un embonpoint impressionnant. Le chef de ses marmites fonça tout à coup sur le lieutenant, qu'il empoigna par la taille. Sous les encouragements de Tsiao Tai, autre grand gaillard débraillé, Ma Jong parvint à pivoter, fit basculer le cuistot et le plaqua au sol sous les cris enthousiastes des spectateurs. Des pièces de cuivre changèrent aussitôt de mains.

— Hum, hum ! fit le vice-ministre.

Ses employés se retournèrent. Honteux d'avoir été surpris dans une occupation qui ne figurait guère parmi les obligations de leur service, ils se hâtèrent vers les tâches ménagères qu'ils avaient délaissées. Le mandarin resta seul avec ses seconds, qu'il regarda se rhabiller d'un air contrit. Il nota que les deux hommes avaient pris du poids. Depuis son retour dans la capitale, il continuait de les entretenir à ne rien faire en attendant de les affecter à quelque chose d'utile. Il avait bien tenté de les caser au département des Eaux et Forêts. Hélas, leur principale expérience dans ce domaine avait été une brève carrière de « chevaliers des vertes forêts », c'est-à-dire de détrousseurs de grands chemins, à laquelle Ti avait mis fin en les recrutant. Leur cohabitation avec les secrétaires, tous lettrés,

à l'éducation parfaite, s'était révélée calamiteuse. En revanche, ils allaient être parfaits pour l'opération qu'il avait en tête.

— Êtes-vous satisfaits de la vie que vous menez à la capitale ? demanda-t-il.

— Pleinement, seigneur ! répondirent en chœur les deux lutteurs.

Ils lui peignirent l'existence dorée qu'ils coulaient à présent entre cette belle demeure, la taverne, le marché, la taverne, le quartier des filles de joie et la taverne.

— J'ignorais que vous vous étiez organisé un petit train-train aussi plaisant, dit Ti. J'avais l'intention de vous demander de m'aider un peu dans mon travail.

Il devina à leur expression que les deux costauds n'avaient nulle envie de retourner compter des arbres et des seaux d'eau parmi des scribes à qui leur seule allure donnait la migraine.

— Il s'agit d'attraper deux escrocs retors qui offensent la morale publique, annonça-t-il.

Un large sourire se peignit aussitôt sur leurs faces épaisses.

— Nous serons ravis de nous dérouiller un peu les articulations, répondit Tsiao Tai, trop heureux d'envoyer promener leurs ennuyeuses errances imbibées d'alcool.

— Comme au bon vieux temps ! renchérit Ma Jong.

Leur patron songea que ce dérivatif aurait au moins le mérite de les empêcher de démolir et de dépouiller son personnel. Il alla enfiler une tenue plus discrète. Puis, escorté de ses deux malabars, il se rendit à l'adresse indiquée sur la baguette anonyme.

C'était, à l'autre bout de la ville, près du marché de l'est, une auberge miteuse. L'enseigne « Au Cygne-Joyeux » pendait lamentablement au-dessus de la porte. Le rez-de-chaussée de cette grosse baraque en bois était composé d'une vaste salle où des employés mal embouchés dispensaient un *doufu jiu*<sup>11</sup> réchauffé au bain-marie qu'on devinait exécrable. Les deux étages servaient de dortoirs où des nattes pouilleuses se louaient à la nuit. Les mines patibulaires de ceux qui allaient et

---

<sup>11</sup>Vin de fromage de soja, breuvage réservé aux classes peu fortunées.

venaient dans les parages en disaient long sur le genre de l'établissement. « C'est plutôt « Au Corbeau-Déplumé » qu'on aurait dû l'appeler », songea Ti. Il y aurait eu de quoi occuper un yamen pendant deux jours entiers si un juge s'était mis en tête d'y faire une razzia.

Une solution aurait été d'entrer demander si un individu répondant au signalement du fugitif s'y trouvait, mais c'était la meilleure façon de semer la panique. Nul doute que les habitants préféreraient sauter par les fenêtres plutôt que de s'expliquer avec les autorités.

Ti et ses lieutenants se postèrent donc en face pour surveiller les alentours. Ses acolytes allèrent acheter de quoi se restaurer au coin de la rue. Il y avait là un étal chargé de larges amphores et de pots contenant des marinades diverses. Un client était déjà en train de se faire remplir deux cruchons. Les hommes du mandarin attendirent qu'il eût fini, puis le regardèrent s'éloigner d'une démarche hésitante, un récipient à chaque main. Tsiao Tai donna un coup de coude à son compagnon, avec qui il échangea un regard entendu : les deux cruchons de vin n'étaient visiblement pas les premiers de la journée. Il remarqua soudain leur patron, toujours campé devant l'auberge, qui s'efforçait d'attirer leur attention. Ti pointa le doigt sur l'ivrogne qui venait vers lui de son pas mal assuré. Ses assistants abandonnèrent le débit de boissons et rattrapèrent l'alcoolique en quelques enjambées. Celui-ci se démena maladroitement lorsqu'ils abattirent leurs grosses mains sur ses épaules :

— Lâchez-moi ! glapit-il d'une voix pâteuse. Je n'ai plus un sou !

Ils le saisirent chacun par un bras et l'amènèrent à leur maître, qui s'était enfoncé dans une ruelle. Les poings posés sur les hanches, Ti toisa celui à cause de qui il avait traversé la ville en palanquin à la vitesse d'un cheval au galop pour rattraper un cercueil. Il avait sous les yeux un triste spectacle. Le personnage de haut rang s'était changé en pochetron de bas étage. Sa noblesse d'emprunt s'était effacée à l'instant où il avait quitté sa splendide demeure. Ti aurait pu faire rechercher longtemps un couple aisé : ce qu'il contemplait défiait toute imagination. La

situation correspondait en revanche tout à fait à l'un de ces proverbes populaires dont on avait bercé son enfance : « Aussi fort que se tortille l'asticot, jamais il ne deviendra papillon. » Le ladre était retombé dans la fange à la première occasion. « Combien de crimes seraient-ils évités si les malandrins voulaient bien admettre une fois pour toutes que l'ordre des choses ne peut être renversé ! » se dit Ti.

Comme leur prisonnier était trop aviné pour répondre à ses questions, ils commencèrent par lui verser de l'eau sur la tête. Puis ils l'accompagnèrent à l'intérieur du bouge en faisant semblant de ramener un compagnon de beuverie. Les habitudes de Ma Jong et Tsiao Tai les rendaient très crédibles dans cet exercice. Le plus difficile pour Ti fut de quitter ce pas d'ambassadeur qui faisait reconnaître les magistrats au premier coup d'œil.

Ils montèrent dans le dortoir sordide encombré jour et nuit de clochards et d'ivrognes. Li Fuyan leur désigna le coin où il avait entassé ses affaires. Bien qu'il ne s'attendît guère à trouver là les nombreuses richesses dérobées aux marchands, Ti fut néanmoins atterré de n'y voir que quelques nippes sans valeur. Par un effet de la justice divine, l'escroc était tombé dans un dénuement à peu près semblable à celui du malheureux dont il s'était approprié le cadavre. Il ne fallut qu'un instant au mandarin pour comprendre ce qui s'était passé. Dès que ses hommes lâchèrent leur proie, le pseudo-baron s'effondra sur sa natte et se massa les bras d'un air maussade. Ti n'avait plus aucun doute sur l'origine du message qui l'avait conduit ici.

— Comment se nomme celle qui t'a doublé ? demanda-t-il.

Li Fu-yan grogna qu'elle s'appelait Fleur-de-Coton, un nom bien peu aristocratique pour l'épouse d'un seigneur né dans le giron impérial. Il apparut que, en plus d'avoir gardé tout l'argent, sa complice lui avait subtilisé ses faux papiers pour le maintenir en ville. La surveillance policière de Chang-an n'était pas un vain mot. Il était fort malaisé d'y survivre très longtemps sans se mettre en règle avec l'administration.

— Si je la rattrape, celle-là... grogna-t-il.

D'évidence, Fleur-de-Coton avait fait en sorte que ce moment n'arrive jamais. Elle s'était éclipsée avec leur butin,

tandis que son comparse se cachait pour faire croire à son décès. Non seulement elle l'avait laissé seul et démuné, mais elle l'avait jeté en pâture à la police pour l'empêcher de la poursuivre. Il était probable qu'elle se trouvait elle aussi à Chang-an, faute d'avoir pu envoyer si vite son trésor à l'extérieur. L'esprit embrumé du baron dut suivre le même chemin : une lueur de rage s'alluma dans son regard :

— Mettez-lui la main au collet ! Vendez-la au bordel de la garnison ! C'est tout ce qu'elle mérite<sup>12</sup> !

Le prisonnier leur aurait volontiers indiqué l'emplacement du magot s'il en avait eu la moindre idée. Ti se demanda de quelle manière la voleuse pouvait espérer convoier son butin vers des cieux plus cléments. Comment s'y prendrait-il à sa place ? Il s'imagina dans cette belle demeure dont les antiquaires venaient d'emporter le dernier bibelot. Elle disposait en tout et pour tout d'un unique domestique plutôt frêle. C'était trop peu pour manipuler une fortune qui ne pouvait guère passer inaperçue. Faute de métaux précieux en quantités suffisantes, les grosses transactions s'effectuaient en rouleaux de soie ou en sacs de grains, ce qui devait rendre la somme fort encombrante.

La lumière se fit tout à coup dans son esprit. « Ti Jen-tsie, se dit-il, tu es la personne la plus bête et la plus intelligente que je connaisse ! »

Il fit signe à ses lieutenants de le suivre avec leur prisonnier. Une fois dans la rue, il prit la direction de la commanderie militaire où il avait fait envoyer le corps du défunt. Après tout, se dit-il, il n'y avait aucune raison de priver le mort des funérailles que ses commanditaires étaient en train de lui offrir lorsqu'il avait arrêté le cortège. Le « baron », que le pas rapide des trois hommes fatiguait, se mit à protester d'une voix traînante contre des violences indignes de son rang. Ti se tourna vers lui, un sourire de renard sur les lèvres :

---

<sup>12</sup>Les longs séjours en prison étaient rares dans la Chine des Tang. Les hommes qui échappaient à la peine capitale étaient envoyés à l'armée ou dans les mines, les femmes vendues aux maisons de passe ou comme esclaves au profit du Trésor.

— Allons ! Un peu de tenue ! Vous allez avoir le rare privilège de vous incliner sur votre propre dépouille mortelle !

L'auguste descendant des Li allait devoir s'habituer à boire moins d'alcool et à manier la pelle dans les mines de son cousin d'emprunt.

Le plus difficile fut d'obtenir l'autorisation administrative de déplacer un cadavre qui, de l'aveu même du mandarin, constituait une pièce à conviction dans une vaste affaire d'escroquerie. Le soleil rougeoyait déjà au-dessus des arbres du cimetière lorsque le cercueil put enfin être déposé dans le monument que le seigneur de Ping-tao avait acheté pour son repos éternel. C'était une sorte de pagodon en briques surmonté d'un stoupa pointu dans le goût du moment. L'installation avait dû écorner le budget du couple, mais il fallait bien jeter de la poudre aux yeux de leurs victimes pour endormir leur méfiance. Comme les autres, le tombeau était orienté de façon que son occupant eût la tête en direction du nord, vers le signe astrologique du Rat.

Les quelques prêtres recrutés pour l'occasion psalmodièrent leurs prières tandis que les officiants des pompes funèbres faisaient glisser la boîte à l'intérieur de l'édifice. L'entreprise de deuxième catégorie, à qui tous les frais avaient été payés d'avance par la veuve, avait aussi envoyé quelques pleureuses à la tête couverte de voiles blancs. Elles poussèrent d'ultimes lamentations de circonstance, puis le silence retomba sur le bosquet en même temps que l'obscurité nocturne l'envahissait. Les croque-morts s'en allèrent les premiers, suivis de près par les religieux. Il ne resta bientôt plus que les quatre pleureuses, immobiles et muettes, comme recueillies en une ultime invocation pour les mânes du défunt, leur éphémère employeur.

Lorsqu'elles furent certaines d'être seules, elles rejetèrent leurs voiles et s'attaquèrent au tombeau. Quelques instants leur suffirent pour en retirer le cercueil, qu'elles déposèrent sur l'herbe. Elles ôtèrent les rivets du couvercle. Le corps apparut, enveloppé dans son linge immaculé à l'emblème de la baronnie. Deux d'entre elles le saisirent par les épaules et les autres par les pieds. Elles le firent rouler au sol et entreprirent de le démailloter comme on dévide un cocon de soie. Le défunt avait



été entouré d'un nombre de couches bien plus grand que nécessaire. Tandis que les unes repliaient soigneusement l'étoffe ainsi récupérée, les autres ôtaient de la caisse nombre de rouleaux de tissu sur lesquels le cadavre avait été couché. Il y avait, plus bas encore, un tapis de lingots d'or et d'argent en forme de sabot, qu'elles enfouirent dans des sacs. Une fois leur petite cueillette terminée, elles replacèrent le mort dans son réceptacle et le tout dans la pagode en briques. Elles se partagèrent les rouleaux et regagnèrent un chemin forestier qui passait de l'autre côté de la futaie. Une carriole à deux chevaux les attendait à l'écart de la route principale. Elle contenait deux gros coffres, qu'elles remplirent avec le fruit de leur rapine. Ces dames s'apprêtaient à grimper sur la charrette lorsqu'un bruit les fit sursauter.

— Tss tss... Ajouter la profanation à l'abus de confiance, c'est n'est pas bien, vraiment, fit une voix masculine.

Ti fit claquer sa langue contre son palais en signe de réprobation. Il se tenait entre les arbres, de l'autre côté du sentier. Avant que les voleuses n'aient pu lancer leurs chevaux, des hommes en armes jaillirent du bois et leur lièrent les mains à l'aide des cordes fines et solides que tout policier chinois portait à la ceinture. Le mandarin s'approcha pour examiner les captives à la lueur des lampes qu'on venait d'allumer. L'une des trois était un homme : il reconnut le domestique qui avait disparu pendant les funérailles. Deux des femmes lui étaient inconnues. Il supposa que la veuve les avait recrutées pour la circonstance. La dernière n'était autre que Fleur-de-Coton en personne, méconnaissable sans ses atours, sa coiffure et son élégant maquillage.

— Vous allez voyager en compagnie d'un autre passager, annonça Ti. Faites-lui de la place !

Précédés par deux porteurs de lanternes, des soldats sortirent du cimetière avec le cercueil, qu'ils installèrent sous le nez des prisonniers.

— Le corps que vous venez de traiter avec si peu de respect ne m'a été prêté par la commanderie qu'à la condition de le lui rapporter.

La « veuve », assise contre la boîte, eut donc tout le trajet du retour pour demander pardon à la dépouille qu'elle avait eu l'audace de maltraiter.

Une fois au poste militaire, Ti se fit servir du thé bien fort et dicta à un scribe un rapport préliminaire qui justifiait les incarcérations. Il omit d'y citer Chen Lin, dont le cas était particulier. Il avait été d'emblée surpris de voir cet éminent médecin, si préoccupé de rassembler des fonds pour ses recherches, perdre son temps à visiter jour après jour un misérable geignard pour qui il ne pouvait plus rien. Il comprenait à présent qu'il n'avait pas assisté au dévouement d'un bienfaiteur du genre humain, mais à un épisode d'un plan astucieux et amoral.

Il en était là de ses pensées lorsqu'un garde poussa dans la pièce le vieux médecin, qu'on dut aider à s'agenouiller sur le dallage. Avec ses cheveux en broussaille et son air égaré, il avait vieilli de dix ans. Ti ne put se défendre d'une certaine commisération. Normalement, les biens de Chen Lin auraient dû être confisqués, et son nom, traîné dans la boue.

— Vous avez bafoué l'idéal de tout médecin, ruiné votre réputation et coulé vos recherches, lui lança Ti avec sévérité.

Le vieux savant avait le regard vide.

— Mon honneur est mon dernier bien. Je supplie Votre Excellence de m'autoriser à mettre fin à mes jours avant le procès.

Il déplaisait au mandarin qu'un si grand savoir fût perdu. La vie de cet homme valait davantage qu'un supplice public sous la lame aiguisée du bourreau. L'extension de l'empire des Tang obligeait à maintenir des milliers de soldats dans des régions hostiles où ils mouraient comme des mouches.

— Le procès a déjà eu lieu, dit Ti. Votre peine consiste à suivre nos armées lors de la relève des postes frontaliers.

Le bruit courrait qu'il avait poussé le dévouement jusqu'à se porter volontaire pour cette ingrate mission. Ainsi continuerait-il de passer pour un bienfaiteur. Chen Lin le remercia d'une voix brisée. Il était évident qu'il ne reviendrait jamais du camp militaire.

— Je ne sais comment prouver ma gratitude à Votre Excellence, murmura-t-il.

C'était bien là que Ti l'attendait.

— Rien de plus facile, répondit-il sur un ton plus amène. Indiquez-moi comment pénétrer les ultimes secrets du Grand Service médical.

Malgré la faveur que venait de lui accorder le mandarin, Chen Lin rechignait à trahir ses pairs. Ti lui montra le morceau de papier resté dans sa manche, celui par lequel une main inconnue l'avait désigné à l'attention de l'enquêteur. Il était évident que ses collègues l'avaient trahi. Restait à déterminer qui était cet indicateur assez bien informé pour savoir que cette moitié de saint se livrait à des malversations crapuleuses.

— Ne cherchez plus, seigneur, dit Chen, les traits fermés. Il y a là-bas un être sans scrupule, prêt à tout pour couvrir ses manigances. Il m'a toujours jaloué et n'a dû ressentir aucune gêne à me jeter dans vos filets pour vous détourner de lui.

Bien que l'esprit de vengeance fût un sentiment honni par Confucius, il se révélait fort précieux dans les enquêtes. Ti engagea le vieil homme à poursuivre.

— Du Zichun tente de mettre au point un remède extraordinaire. Il craint plus que tout que son secret ne soit éventé. Même moi, j'ignore de quoi il s'agit. Il aura cité mon nom au hasard pour éloigner Votre Excellence, et ma malchance a fait le reste !

Ti résolut d'aller jeter une pierre dans le jardin botanique du directeur.

## IX

*Madame Première reçoit un traitement miraculeux ; son mari débusque le pire des charlatans.*

Ti rentra chez lui assez tard et se coucha au plus vite pour récupérer de ses fatigues. À son réveil, il fit prévenir son épouse principale qu'il prendrait le temps de partager avec elle sa collation matinale. C'était le seul moment de la journée où ils étaient sûrs de pouvoir discuter en paix. La Deuxième s'occupait des enfants et la Troisième du personnel. Quand sa Première se fut attablée en face de lui, le mandarin se donna un air de patriarche autoritaire. Il en usait ainsi chaque fois qu'il devait annoncer une décision d'intérêt général qu'il avait prise sans consulter personne.

— J'enquête en ce moment sur un éminent médecin. Je souhaite que vous le receviez sous un prétexte quelconque.

— Ça tombe bien, j'ai la migraine, répondit madame Première, dont le front était barré d'un pli.

— Vous ferez mine de le consulter sur votre problème.

— Ma migraine.

— Et tandis qu'il cherchera à vous prescrire un remède pour votre mal...

— Pour ma migraine...

— J'observerai sa manière de faire pour voir s'il y a du louche. Je le soupçonne de tremper dans une affaire d'empoisonnement.

— Je n'ai plus tant mal au crâne, finalement, dit dame Lin, dont la bouche venait de se tordre en un sourire forcé.

Si la quinzaine d'années qu'elle venait de passer à suivre son mari de ville en ville lui avait appris quelque chose, c'était qu'il fallait à tout prix éviter de se laisser entraîner dans ses enquêtes. Elle avait manqué plusieurs fois de se faire molester

et même estourbir. L'auscultation par un assassin était une expérience qu'elle n'avait nulle envie d'ajouter à son catalogue de sévices conjugaux.

On annonça l'arrivée du visiteur. Ti alla l'accueillir en hôte de marque, sur les marches de sa demeure. Ses domestiques étaient en train d'aider le directeur au corps long et mince à s'extraire du palanquin qui l'avait amené.

— Cher puits de science ! s'écria Ti. C'est fort aimable à vous d'avoir daigné répondre à mon invitation !

— Il m'était difficile de m'y soustraire, répondit sèchement le directeur avec un geste en direction du petit groupe de militaires qui était allé tambouriner chez lui aux premières lueurs de l'aube. Ces personnes m'ont dit que votre épouse avait besoin de mes services ?

Ti expliqua qu'elle n'avait hélas pas grand-chose.

— Mais c'est l'occasion de la faire examiner par votre œil expert. Une bonne santé doit se bâtir sur des fondations solides, n'est-ce pas ?

Du Zichun émit un grognement comme on devait en entendre dans les grottes où un ours interrompait brusquement son hibernation. Il suivit le mandarin à travers les méandres de la résidence, son sac de médecine à la main. Les deux hommes pénétrèrent dans un petit salon dont un mur était dissimulé par un long et luxueux paravent.

— Voici ma chère moitié, annonça Ti en désignant l'objet.

Les codes en vigueur dans la meilleure société interdisaient à une femme mariée de se montrer à un étranger. Madame Première s'était donc installée derrière les cinq larges feuilles de laque noire où des incrustations de nacre et d'or représentaient une chasse au canard dans un marécage. Elle y avait fait placer un tabouret pour le cas où la consultation tirerait en longueur.

Du Zichun s'inclina devant la scène de chasse et prononça une formule de politesse, à laquelle une voix féminine un peu lasse répondit.

— Comment allons-nous à la selle ? demanda le médecin, qui avait l'air de s'adresser aux petits chasseurs irisés dont les silhouettes avaient été découpées dans des lamelles de métal précieux.

Il lui posa des questions d'ordre général sur son mode de vie, son alimentation, ses rêves, le nombre de ses enfants. Elle répondit qu'elle en avait cinq encore en vie, mais n'en avait porté aucun<sup>13</sup>. Du Zichun lui prescrivit une tisane au sang de chèvre des montagnes *chang-yang*, qui s'employait pour guérir les meurtrissures, dissoudre les ecchymoses et faire revenir les règles. Il ne vit pas sa patiente rougir sur son tabouret. Elle n'avait plus ses règles depuis longtemps, comme il l'avait deviné, et se souciait peu de les voir revenir.

Il sortit de son sac la traditionnelle statuette où ses patientes désignaient l'endroit qui les faisait souffrir. Elle était en ivoire et figurait une femme complètement nue, allongée sur le côté. La main blanche aux ongles soigneusement entretenus de madame Première émergea du paravent pour désigner la tête.

— J'ai la migraine.

— Comme c'est intéressant, dit le directeur.

Contre toute attente, sa curiosité venait de s'éveiller. Il s'informa des circonstances dans lesquelles ce mal de crâne était apparu, voulut savoir s'il revenait souvent, quel remède elle avait déjà pris, et ainsi de suite. Ti était enchanté.

— Elle endure mille morts, la pauvre ! affirma-t-il. Pensez-vous pouvoir tenter quelque chose ?

Après avoir réfléchi un instant, le savant annonça comme un oracle qu'il avait justement mis au point certaine technique qui valait la peine d'être essayée.

— Voilà qui est parfait ! s'exclama Ti sans se préoccuper de savoir si son épouse avait envie de se faire traiter par des méthodes inusitées.

Il fut convenu qu'elle se rendrait l'après-midi même au Grand Service médical, où une première cohorte de patients était attendue. Une fois le directeur parti, son époux la complimenta sur sa présence d'esprit :

---

13Il était d'usage de considérer que tous les enfants de la maisonnée avaient pour mère la première épouse, et que les autres compagnes n'étaient que leurs tantes.

— Vous avez été bien inspirée d’inventer cette histoire de migraine.

Elle leva les yeux au ciel et retourna s’allonger dans le noir.

Après le déjeuner, Ti se rendit dans le gynécée pour lui rappeler sa mission et égrener ses recommandations :

— Vous allez essayer cette thérapie inédite. Observez bien tout ce qui se passera pour me le rapporter dans les moindres détails.

Dame Lin entrevit soudain que cette expérimentation ne serait pas sans risques.

— Dites-moi, cette thérapie... Avez-vous une quelconque idée de ce dont il s’agit ?

Son mari évita de lui répondre que c’était justement pour en avoir une qu’il l’envoyait là-bas. Le petit discours sur son courage et la confiance qu’il avait en elle ne fit rien pour la rassurer.

Ce fut donc avec un peu d’appréhension qu’elle rejoignit les porteurs qui l’attendaient dans la cour. Elle fut tentée d’aller passer l’après-midi chez une amie, quitte à inventer une fable au retour. Sa migraine, qui n’avait pas disparu, la poussa néanmoins à respecter les vœux du fou à qui elle avait juré obéissance le jour fatal de ses noces.

Lorsque son palanquin eut échappé aux embarras de la circulation, la servante qui avait suivi à pied l’aida à s’extraire de l’habacle, une opération que le rideau de perles de verre couvrant son visage ne facilitait pas.

Le Grand Service médical disposait d’une de ces pharmacies traditionnelles, manière de clinique de jour où les médecins posaient leurs diagnostics et distribuaient des ordonnances. On la fit pénétrer dans une pièce où des gens de toutes catégories attendaient, assis sur des bancs. Un scribe passa parmi eux pour noter l’état de chacun. Ce qui troubla tout d’abord madame Première fut la grande variété des maux dont souffraient les autres clients. Il y avait là une femme de soixante ans qui éternuait sans arrêt, un cultivateur à peu près aussi âgé, atteint comme elle de maux de tête, et un infirme qui se déplaçait à l’aide de cannes. Sur le banc en face du sien était assis un homme qui se plaignait d’une faiblesse de cœur. Son voisin

avoua tout bas qu'il avait des varices, et bien sûr tout le monde fit silence pour l'entendre. Un assistant passa avec un récipient dans lequel chacun déposa un gros taël d'argent, car on payait d'avance. Puis on leur annonça que le maître en personne allait leur faire l'honneur de s'adresser à eux.

Du Zichun était nettement plus détendu que dans la matinée, il était presque gai. La diffusion du traitement qu'il avait mis au point l'excitait. Madame Première eut enfin l'occasion de le détailler, le rideau de perles étant moins hermétique que le paravent. Elle vit qu'il possédait encore une belle chevelure poivre et sel et une barbe assortie. Il portait une robe d'une sobre élégance. Ses gestes précis et la sûreté avec laquelle il s'exprimait ne pouvaient manquer d'inspirer confiance. Il leur expliqua le principe curatif dont il avait eu l'idée.

— Vous allez être les premiers bénéficiaires de travaux qui ont occupé une grande partie de ma vie ! déclara-t-il en vainqueur revenant d'avoir terrassé un dragon.

Après les avoir gratifiés d'un discours assez obscur sur les forces naturelles qui gouvernaient le corps humain, on les fit passer dans une seconde salle où du charbon rougeoyait à l'intérieur de quatre larges braseros. Il y avait là plusieurs longues tables sur lesquelles on les aida à s'allonger.

La méthode mise au point par le directeur reposait principalement sur la moxabustion. On brûlait sur des points d'acupuncture des cônes de poudre faite d'un arbuste aux feuilles odorantes. On répétait le processus tant que la douleur ne s'éteignait pas, jusqu'à cinquante ou cent cônes à la suite. La chaleur était censée faciliter le flux du qi à travers les organes. La cautérisation laissait des marques temporaires qu'on estompait par application de cendre de vache.

Madame Première s'étonna de nouveau : jamais elle n'avait vu soigner des maladies différentes avec un produit identique. Elle en conclut que le savant avait découvert la panacée universelle.

Les patients subirent le traitement en échangeant des propos sans importance, de table à table. Au bout d'une heure, les conversations se turent et ils se laissèrent gagner par une



douce torpeur. Dame Lin était sur le point de s'assoupir lorsqu'un raclement lui fit rouvrir les yeux. Le cultivateur, allongé non loin d'elle, poussait des gémissements de plus en plus sonores. Lorsque ses éructations se changèrent en râles, les assistants que le directeur avait chargés de leur appliquer les soins commencèrent à montrer des signes d'inquiétude. Ils faisaient cercle autour de lui, si bien que madame Première dut s'asseoir pour voir ce qui se passait. Les yeux du malade étaient révulsés. Il fut pris de tremblements. De la salive se mit à couler de chaque côté de sa bouche. Les assistants lui imposèrent des mouvements respiratoires, ce dont dame Lin déduisit qu'il était évanoui. Il sembla reprendre connaissance à l'appel de son nom, son regard s'anima, ses lèvres s'agitèrent comme s'il voulait parler. Les autres malades échangèrent des regards inquiets. Chacun guettait chez lui-même des symptômes similaires, mais tous, par bonheur, semblaient épargnés. Alors qu'on s'affairait autour de lui, il fut pris de vomissements dont l'odeur fétide empuantit l'atmosphère déjà saturée d'encens. Le directeur, appelé en catastrophe, surgit comme un typhon et entreprit d'arrêter les haut-le-cœur en le forçant à ingérer une dose de jus de gingembre, puis de l'eau froide, et enfin une décoction de réglisse et de gleditschia<sup>14</sup>. Fut-ce l'effet de la moxabustion ou de la puanteur, les malades furent pris de malaises, y compris madame Première derrière son rideau de perles.

— Tout va bien ! C'est signe que le médicament fait effet ! s'exclama Du Zichun, dont l'air de supériorité se fissurait à vue d'œil.

Il ne put empêcher les patients de descendre de leurs tables. Ils désiraient rentrer chez eux afin d'oublier au plus vite cet incident désagréable. Ils regagnèrent la salle d'examen en titubant. La lumière du jour leur permit de constater qu'ils avaient le teint blafard. Il y avait parmi eux une dame âgée que les employés rechignaient à laisser partir seule, bien qu'elle parût aller bien. Madame Première offrit de partager son palanquin. Elle la prit par le bras pour l'emmener dans la rue,

---

<sup>14</sup>Février de Chine : épineux à la feuille jaunâtre.

où elles furent heureuses de respirer un air non vicié par les fumerolles.

— Ça va, ma fille, ça va ! lui répéta la dame tandis que la servante allait chercher les porteurs.

Son bras se fit soudain plus lourd. Dame Lin dut la soutenir. Lorsque la servante revint, les deux femmes eurent presque à la porter pour la ramener à l'intérieur de la clinique. Leur apparition mit le comble à la nervosité du directeur. Madame Première eut la conviction qu'il était à bout de ressources. Les assistants s'empressèrent autour de la vieille dame, désormais inconsciente.

Comme dame Lin s'apprêtait de nouveau à s'en aller, elle vit arriver un milicien qui demanda si l'on venait bien de traiter un certain M. Ma qui se déplaçait avec des cannes : on venait de le trouver devant chez lui, sans vie.

— Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas possible ! répéta Du Zichun comme si la foudre était tombée sur ses réserves de foin pour l'hiver.

Madame Première se sentit une faiblesse. Elle se laissa tomber sur l'un des bancs et accepta volontiers la tasse de thé qu'on lui tendit. Elle y trempa les lèvres et s'aperçut qu'il ne s'agissait pas de thé, mais d'une sorte de tisane, probablement une potion aux vertus revigorantes, qu'on essayait aussi de faire couler entre les lèvres blêmes de la vieille femme allongée à l'autre bout de la salle.

Un groupe de soldats entra avec un corps.

— C'est M. Ma ? demanda le directeur.

Force lui fut de constater qu'il s'agissait en fait d'une forme féminine. On venait de la ramasser dans la rue, non loin de là, et on l'amenait pour les premiers soins. Madame Première n'eut pas besoin de s'en approcher pour avoir la certitude qu'elle aussi avait fait partie de leur malheureux contingent. Quelques instants plus tard, la figure du directeur lui fit comprendre que les deux vieillards avaient rendu l'âme en dépit de ses efforts. Elle réunit ses forces pour se lever et se dirigea vers la porte.

— Restez, je vous en prie ! lui lança Du Zichun. Vous prenez un risque en quittant notre service ! Nous avons tout ce qu'il faut pour vous soigner !

— Je m'en voudrais de vous détourner de vos autres patients, répondit-elle dans un souffle avant de s'engouffrer dans son palanquin comme si le démon de la peste avait été à ses trousses.

Quand elle quitta son équipage dans la cour de sa demeure, son visage avait une pâleur qui ne devait rien à la pâte de riz. Elle monta les marches avec lenteur et traversa le grand salon en traînant les pieds.

— Eh bien ? demanda Ti d'une voix allègre. Vous a-t-on guérie de votre migraine, au moins ?

Elle le dépassa sans lui jeter un regard et entra dans ses appartements privés, dont elle claqua la porte. Il l'entendit donner un tour de clé dans la serrure.

Intrigué, le mandarin demanda à la servante comment s'était déroulé le traitement. Elle répondit en chuchotant que tout c'était bien terminé, grâce au Ciel : plusieurs personnes étaient mortes, mais le directeur, homme d'un immense savoir, avait réussi à sauver la plupart de ses patients. Ti écouta avec ahurissement ce discours étrange, qui jetait cependant quelque clarté sur l'attitude de sa Première. Il gratta au battant et s'excusa de l'avoir involontairement exposée à des aléas imprévisibles.

— Ne restez pas seule, recommanda-t-il en glissant vers elle un papier où il avait écrit l'adresse du maître des diagnostics, Savoir Absolu. Dites à vos femmes de le faire venir au moindre signe de faiblesse. Je ne peux rester plus longtemps à vos côtés, je dois courir après le criminel.

— Pour lui faire payer ce qu'il m'a fait subir ? glapit une voix de l'autre côté.

— C'est cela, répondit-il, l'esprit ailleurs, avant de s'éloigner.

Il prit ses lieutenants avec lui et se précipita au Grand Service médical. Il possédait à présent un merveilleux moyen de pression sur l'homme-clé de la médecine métropolitaine.

Tout était calme aux abords de la clinique. Ti pénétra dans une salle d'attente parfaitement en ordre. Pourtant, l'émoi se lisait sur la figure des quelques assistants qu'on avait dû y laisser pour le cas où d'autres mourants se présenteraient. L'arrivée du vice-ministre leur parut encore plus terrible. L'un

des apprentis prit son courage à deux mains et vint s'incliner devant lui.

— Nous sommes honorés de recevoir la visite de Votre Excellence. Que pouvons-vous faire pour satisfaire ses désirs ?

— Trêve de bavardages ! s'écria Ti d'une voix furieuse. Je sais très bien qu'il s'est produit ici un événement calamiteux ! L'encens que vous faites brûler ne suffit pas à masquer l'odeur épouvantable qui règne dans cette pièce ! Montrez-moi immédiatement les malades !

Le personnel parut se recroqueviller sur lui-même à la manière d'un bernard-l'hermite dans sa coquille. Sans un mot, celui qui s'était adressé au mandarin écarta le rideau qui masquait l'entrée de la salle des traitements. Elle était plongée dans une pénombre à peine atténuée par la lueur agonisante des braseros. Ti réclama une lanterne, avec laquelle il s'approcha des corps allongés sur les tables. Ils n'étaient plus trois, comme l'avait annoncé la servante, mais cinq, en majorité des personnes âgées. Ti supposa que les deux dernières victimes, des femmes plus jeunes, avaient été fragilisées par la maladie qui les avait conduites dans ce guet-apens. Ils avaient tous la bouche ouverte. Leur face était grisâtre, leurs lèvres, presque noires. L'enquêteur observa leurs mains, dont les ongles avaient viré au bleu.

— Par la barbe de Confucius ! s'écria-t-il. Mais ils m'ont tout l'air d'avoir été empoisonnés !

Il demanda ce qui empêchait le responsable de ce désastre de venir s'expliquer lui-même. L'assistant qui lui faisait face déglutit avec peine.

— Notre éminent directeur a été appelé ailleurs par suite de ses hautes fonctions, bredouilla-t-il.

Ti entrevit tout à coup avec netteté ce qui le retenait.

— Où est-il ? Répondez où je vous fais tous arrêter pour meurtre !

Son interlocuteur pointa un doigt tremblant sur une issue à demi masquée par l'obscurité, au fond de la pièce. Ti fit signe à ses lieutenants, qui poussèrent le malheureux devant eux. On leur fit parcourir un long couloir menant à une autre porte, au-dessus de laquelle était inscrit le mot « réserve ». Une fois que

Ma Jong l'eut ouverte à la volée, ils découvrirent Du Zichun, figé au milieu d'un réduit aux murs creusés d'innombrables niches où reposaient des pots et des coffrets recouverts d'inscriptions. Il avait à la main un grand sac de toile presque plein et n'aurait pas eu l'air plus offusqué si une troupe de matrones l'avait surpris au bain. Tsiao Tai lui arracha le sac, d'où son patron tira des sachets de poudre et d'autres contenant des cônes déjà compressés.

— Au nom du Ciel, s'écria Ti en effritant l'un d'eux entre ses doigts, qu'avez-vous mis dans votre encens ?

Le directeur prit un air penaud.

— Ce n'est pas de l'encens. J'ai eu l'idée de mélanger plusieurs substances pour en combiner les effets bénéfiques. Il y a du *shu-mang ts'ao-tu*, principalement.

Ce nom rappela quelque chose au mandarin.

— Je ne suis pas un expert, mais n'est-ce pas ce produit qu'on surnomme « herbe à rats » parce qu'on s'en sert pour dératiser ?

Une lueur d'exaltation surgit dans l'œil du professeur.

— Précisément, seigneur vice-ministre ! C'est là le côté génial de mon idée ! Soigner le mal par le mal !

Ti eut envie de lui appliquer sur la figure le côté génial de sa main droite pour lui apprendre à traiter sa Première avec de la mort aux rats.

— Nos essais se sont fort bien passés, pourtant ! J'y ai ajouté un poison minéral et un autre tiré du métal.

Ti songea qu'avec un tel mélange ses patients avaient peu de chances de s'en tirer. Du Zichun n'avait pas pensé que les émanations d'une centaine de cônes multipliée par dix patients, soit près de mille cônes, dans une pièce sans fenêtre, se changeraient en véritable poison en suspension pour des constitutions que la maladie avait déjà fragilisées.

— Dès que j'ai compris qu'ils étaient intoxiqués, plaida le directeur, je les ai traités par la technique des vomissements. Je ne comprends pas pourquoi ça ne les a pas tous sauvés ! J'y vois une insulte à la médecine !

Ti se fit apporter un exemplaire du manuel des huit traitements thérapeutiques. À « vomissement », il lut : « Cette

méthode violente est contre-indiquée chez les gens très faibles, les femmes enceintes, les hémoptysiques, les sujets âgés et les malades du cœur. » On avait là un catalogue de tout ce que cet inconscient avait prétendu traiter au cours de l'après-midi !

Le mandarin mit le livre entre les mains du directeur. Celui-ci, lorsqu'il eut lu, referma l'ouvrage et leva les yeux sur le vice-ministre, qui le dévisageait d'un air où la réprobation se mêlait au mépris. Ce seul regard représentait plus que Du Zichun ne pouvait en supporter.

— J'ose espérer que vous ne me confondez pas avec la lie des criminels que vous fréquentez habituellement ! s'insurgea-t-il.

— Voyez-vous, dit Ti, il n'y a qu'une seule sorte d'assassins. On pourrait croire qu'il y a d'un côté ceux qui distribuent les coups de couteau pour quelques sapèques, de l'autre ceux qui fréquentent le beau monde. En réalité, ils sont tous les mêmes, tous ceux qui placent leur profit au-dessus de la vie humaine, qui sont prêts à sacrifier n'importe qui à leur envie, leur lucre, ou leur soif de prestige. Oh, vous ne traînez pas, la nuit, dans les faubourgs crasseux, le poignard à la ceinture, à la recherche d'un mauvais coup. Vous portez un bel habit de soie que toute une vie de labeur dans les rizières ne permettrait pas de s'offrir. Vos mobiles sont pourtant aussi sordides que ceux des coupe-jarrets, et leurs conséquences, tout aussi funestes. C'est pourquoi, en effet, je ne vous distingue pas de la lie habituelle, comme vous dites. J'ai rarement rencontré un assassin capable de tuer cinq personnes dans la même journée, et qui m'explique ensuite pour quelles raisons il doit s'en tirer sans condamnation. À mon sens, vous êtes même pire que le commun des vauriens.

Du Zichun le contemplait, les yeux ronds, la lèvre frémissante, comme si Ti l'avait giflé devant le collège tout entier. Le mandarin ordonna à ses lieutenants d'aller déposer le sac aux poisons en lieu sûr pour servir de pièce à conviction.

— Vous ferez à présent tout ce que je vous dirai, dit-il au directeur. Vous n'omettez de me signaler aucun fait suspect qui se produira au Grand Service. Ou bien je vous ferai expérimenter votre traitement sur vous-même jusqu'à ce que

vous vomissiez vos tripes sur le dallage de cette noble institution.

Ti était convaincu que le Grand Service avait pris l'habitude de tester ses nouveaux traitements sur des quidams avec l'accord tacite des autorités. À quelles extrémités la peur de décliner avait-elle pu pousser leur souverain ? Du Zichun jouissait probablement d'une impunité à peu près complète dans le cadre de ses expérimentations. C'était la crainte de perdre la face qui l'avait affolé aujourd'hui. Ti avait bien l'intention d'utiliser ce triste sentiment. Plus qu'un sac de produits mortels, c'était l'honneur du directeur qu'il emportait avec lui.

## X

*Un huissier à longue barbe vole au secours d'un médecin ;  
Ti se fait un nouvel ennemi.*

Ti prit sa collation seul, ce matin-là. Son valet l'informa que sa Première préférait garder le lit pour soigner ses vertiges. Ti devina que le ressentiment de son épouse à son égard serait plus long à passer que les séquelles de la moxabustion.

On lui annonça l'arrivée d'une délégation de médecins venus tout droit du Grand Service. Ses efforts commençaient à porter leurs fruits. L'acte d'allégeance survenait plus vite qu'il ne l'avait espéré.

Quatre hommes revêtus de la tenue sombre et digne affectionnée par le corps médical pénétrèrent dans sa chambre pour s'incliner au pied de son lit. Il leur répondit d'un signe de tête, sans cesser de touiller son bouillon aux champignons flasques. L'un des visiteurs était Choi Ki-Moon. Ti les écouta débiter les compliments d'usage, ils lui souhaitèrent une bonne santé, la réussite de ses projets et une descendance nombreuse. Tout cela sonna agréablement à ses oreilles. « Voilà qui est mieux, se dit-il. Ils sont enfin revenus à la raison. »

— C'est un scandale, seigneur ! s'écria leur porte-parole, si brutalement que Ti renversa son bol de soupe sur sa chemise de nuit et que son valet dut se précipiter pour éponger.

— Nous supplions Votre Excellence de bien vouloir défendre notre communauté, reprit un deuxième émissaire. Le destin veut que nous soyons de nouveau la proie de fausses accusations !

Comme Ti n'avait aucune idée de ce dont on parlait, on lui apprit qu'une plainte pour meurtre venait d'être déposée contre l'un des leurs. Celui-ci avait été arrêté chez lui en pleine nuit et traîné au tribunal pour y répondre d'un odieux assassinat



qu'aucun médecin, lui assura-t-on, n'aurait eu l'infamie de perpétrer.

Ti s'était déjà fait sa propre idée quant aux crimes dont les médecins de Chang-an étaient capables. Il les pria néanmoins de préciser ce cas. Choi Ki-Moon s'approcha de la tête de lit pour n'être pas entendu de ses confrères. Il suggéra au mandarin d'accepter de les aider : innocenter leur collègue était un très bon moyen de gagner leurs faveurs.

L'argument avait de quoi séduire. Hélas, la justice des Tang ne prévoyait pas qu'on se fît assister d'un avocat. On avait en revanche le droit de faire citer des témoins. Mais Ti, n'ayant jamais rencontré l'individu incriminé, pouvait difficilement entrer dans cette catégorie.

— Comment voulez-vous que je m'immisce dans cette affaire ! protesta-t-il. S'il s'agissait d'un fait touchant aux eaux et forêts, à la rigueur ! Ce procès relève de la justice courante.

Choi Ki-Moon se souvenait fort bien de la façon dont s'était déroulé son procès à lui.

— Peut-être un huissier providentiel, dont nous avons entendu raconter les exploits, pourrait-il aller faire un tour du côté de la salle d'audience, ce matin, à l'heure du serpent<sup>15</sup> ?

Ils lui avaient justement apporté la tenue adéquate, qu'ils s'étaient procurée il ne savait comment. Ti chercha d'ultimes arguments pour résister à son envie de céder.

— Je doute qu'elle soit à ma taille...

Le Coréen désigna l'un de ses compagnons, un grand bonhomme à forte bedaine :

— Notre ami Liu, qui a à peu près la même corpulence que Votre Excellence, l'a essayée pour vous. Elle lui va parfaitement.

Ti se laissa tirer du lit par des mains empressées à le faire changer de tenue. Tout en devisageant le Liu en question, il se dit qu'il allait sûrement flotter dans une robe où ce gros personnage avait été à l'aise.

Ils arrivèrent au tribunal alors que les crieurs sonnaient l'heure du serpent. Ils n'étaient pas les seuls à vouloir assister au procès. Les audiences publiques constituaient un

---

<sup>15</sup>Entre neuf et onze heures du matin.

divertissement recherché, et les gens faisaient la queue fort à l'avance pour s'y faire admettre. Les huissiers chargés du service d'ordre leur barrèrent le passage : la salle était déjà pleine.

— Ah, pardon, se reprirent-ils en découvrant le costume de ce collègue à la belle barbe noire que le groupe de médecins venait de faire passer devant.

Ti bredouilla sans conviction qu'il amenait des personnes citées à témoigner, et ses nouveaux confrères s'écartèrent sous les protestations véhémentes des curieux qui s'étaient fait refouler.

Le petit groupe pénétra dans la vaste pièce encombrée de gens debout et joua des coudes pour atteindre le premier rang. L'attention du juge assis sur son estrade fut attirée par le brouhaha des badauds mécontents qui se faisaient marcher sur les pieds. Il leva le nez de ses papiers et reconnut immédiatement la silhouette de cet employé barbu qui tentait de passer inaperçu.

« Nous voilà bien ! songea-t-il. L'huissier calamiteux est de retour ! » Il poussa un profond soupir et reprit la direction des débats.

De son côté, Il ne pouvait se dissimuler l'excitation qu'il ressentait à se trouver de nouveau dans une cour de justice. Il en fallait une bonne dose pour le convaincre de déambuler sous un déguisement de sous-fifre au lieu de trôner dans son ministère.

Les sbires amenèrent l'accusé, un homme chétif d'environ quarante ans, qu'ils firent agenouiller devant la table au drap rouge. Au premier coup d'œil, Ti devina qu'il ne s'agissait pas du meilleur candidat possible pour un non-lieu. Son allure avait quelque chose de déplaisant, peut-être à cause de son corps malingre, tassé sur lui-même, de son teint gris, de son regard fuyant, de la voix nasillarde au ton défiant qui s'éleva lorsqu'il énonça son identité. Bien qu'il n'aimât pas juger les gens sur leur mine, Ti ressentait l'impression tenace que le caractère de cet individu transparaissait dans son apparence. Il espéra que les auditions le présenteraient comme un saint homme afin de contrebalancer ce déplorable *a priori*.

Son Excellence Wei Xiaqing rappela que le prévenu, Ling Mengchu, avait été arrêté sur le soupçon d'avoir tué son beau-frère, M. Ho. Les divers protagonistes de l'affaire étaient réunis en demi-cercle autour de l'accusé afin que le juge pût aisément converser avec chacun d'eux. Il commença par l'épouse.

Mme Ling expliqua que sa mère, décédée l'année précédente, avait légué tous ses biens à son frère et rien à elle. Elle n'avait jamais ignoré qu'il était le préféré de ses parents, aussi s'était-elle fait une raison. Son mari, moins doué pour la résignation, avait intenté un procès en nullité, qui s'était soldé par un échec coûteux.

Le juge demanda son avis au frère de l'accusé. Ling-le-jeune admit que ce dernier ne s'était pas montré bon perdant :

— Mon frère aîné n'a jamais pu dissimuler ses sentiments et les exprime rarement de manière appropriée.

Tous confirmèrent que Ling Mengchu s'était répandu en invectives contre l'héritier, avec une telle véhémence, une telle violence, que ses familiers avaient eu la conviction qu'un drame allait éclater.

« Ce sont les témoins de la défense ? glissa Ti à l'oreille du Coréen. Ceux de l'accusation auront des haches pour le découper en morceaux, je suppose ? » Il était évident que personne n'aimait le malheureux Ling, pas même sa parentèle. On interrogea ensuite la veuve Ho. Elle affirma que le défunt l'avait mise en garde : s'il lui arrivait quelque chose, ce serait de la faute de l'exécrable médecin, son beau-frère. « Nous voilà bien ! songea Ti. Si les morts se mettent à témoigner, nous sommes perdus ! »

On passa à la relation des faits. « Enfin quelque chose de tangible ! » se félicita le faux huissier. Il n'y avait plus qu'à espérer que les événements seraient moins accablants que les témoignages.

La veille au soir, juste avant le couvre-feu, quelqu'un avait frappé à la porte des Ho. À peine le maître des lieux avait-il ouvert que le visiteur lui avait plongé un poignard dans la poitrine. Le coup avait été porté avec fermeté et précision. L'arme s'était fichée en plein cœur. La victime était morte instantanément. Mme Ho l'avait trouvée sur le seuil, déjà

inanimée, et n'avait pas pu voir le meurtrier, qui s'était enfui à toutes jambes. Dès que la brigade de surveillance était arrivée, alertée par le chef d'îlot, la veuve lui avait fait part du désaccord entre le défunt et son beau-frère. Le comble s'était produit lorsque les miliciens s'étaient présentés chez celui-ci. M. Ling s'était pratiquement réjoui de la nouvelle qu'ils lui apportaient... du moins jusqu'au moment où ils lui avaient signifié son arrestation.

« Aïe, aïe, aïe... pensa Ti. Cet imbécile ne s'y serait pas mieux pris s'il avait voulu se faire inculper ! »

L'un des représentants du Grand Service médical qui accompagnaient Ti demanda la parole pour défendre la moralité de leur confrère. Ling Mengchu était apparemment meilleur médecin que parent. L'émissaire dressa le portrait d'un bon praticien, estimé de sa clientèle, dévoué à son métier, n'hésitant pas à se déplacer, même la nuit, sans qu'il y ait vraiment d'urgence. Il s'intéressait à ses malades et se montrait compatissant avec les démunis. Ti connaissait ce genre de personnage. M. Ling n'avait de passion que pour son art, qui constituait le seul lien positif entre lui et le reste de l'humanité. Cela faisait sûrement de cet homme un excellent guérisseur, mais ses patients étaient les seuls à l'apprécier.

Le témoin de moralité demanda l'autorisation de faire entendre les gens que M. Ling avait sauvés. Il fit un geste large qui sembla envelopper la moitié de la salle, si bien que le juge Wei recula devant la perspective d'avoir à écouter l'énumération sans fin de ses qualités professionnelles.

— Ce magistrat est de parti pris, seigneur, grogna Choi Ki-Moon à l'oreille de Ti.

Bien que le mandarin fût assez d'accord, il savait bien qu'il aurait hésité lui aussi à entendre une heure durant un tas d'inconnus sans lien direct avec l'affaire. Il y avait mieux à faire. Avec un peu de chance, l'épouse de l'inculpé lui procurerait un alibi.

Le juge Wei tâcha d'ignorer les signes que lui adressait ce grand huissier barbu debout au deuxième rang.

Quand celui-ci se plaça directement derrière la femme de l'accusé, qu'il désignait d'un geste obstiné, il ne fut plus possible

au magistrat de feindre. Il se résigna à bouleverser l'ordre prévu et demanda d'emblée à cette dame si son mari avait quitté la maison le soir du meurtre. Elle répondit qu'elle était en toute honnêteté dans l'incapacité de le dire : elle s'était occupée de tâches ménagères toute la soirée et n'avait pas pour habitude de le surveiller.

Ti leva les yeux au ciel. « Donnez-lui la lame du bourreau et elle lui coupera le cou elle-même ! » songea-t-il. Sa déception ne l'empêcha pas de continuer à mener le procès depuis la salle. Les gens se mirent à dévisager avec surprise ce grand bonhomme gesticulant, ce qui couvrit de honte le juge sur son estrade.

Un sbire apporta à l'huissier l'arme du crime, un long couteau militaire abandonné dans l'abdomen de la victime. Ti estima fort douteux que l'accusé ait eu chez lui un tel objet. Pendant qu'il réfléchissait, le juge Wei tenta de reprendre la direction de son procès. Il se mit à agiter l'index, soucieux d'en terminer au plus vite avec cette épreuve humiliante :

— L'accusé n'a cessé de proclamer son innocence. Eh bien ! C'est une preuve supplémentaire ! Sa culpabilité ressort de ses dénégations obstinées. Après avoir tué un bon citoyen, il prend plaisir à se moquer de la justice. Rien d'étonnant à cela, c'est conforme à sa personnalité.

« Autrement dit, s'il avait avoué, on aurait eu plus de raisons de le croire innocent », se dit Ti. Il avait assez d'expérience pour savoir quel verdict se dessinait dans l'esprit de son collègue. Ling Mengchu allait être condamné à la servitude à vie dans un camp de forçats. Et, de l'avis général, ce serait bien fait pour lui.

Il contempla une nouvelle fois le malheureux agenouillé sur le dallage. Le médecin ne payait pas de mine, avec son corps frêle, son front dégarni qui le faisait paraître plus âgé. Il devait être terriblement myope, car il plissait sans cesse les yeux, ce qui lui donnait un air faux du plus mauvais effet. Lorsqu'il ouvrit la bouche pour présenter sa défense de sa voix désagréable, haut perchée, avec ses façons brusques et maladroites, Ti se dit qu'il fallait le faire taire, ou bien il allait se condamner lui-même.

Le mandarin entrevoyait pourtant la faille manifeste de cette affaire : une absence totale de preuve. Ce médecin était sans doute emporté, caractériel, voire déplaisant, mais c'était aussi un homme réfléchi, instruit, intelligent. Il aurait été stupide d'aller tuer son beau-frère sans se ménager un alibi. Ti glissa quelques mots à l'oreille d'un sbire, qui s'en fut les répéter à celle du magistrat. Les joues de ce dernier s'empourprèrent. Il prit cependant la parole pour appliquer les conseils dictés par le vice-ministre.

— Vous prétendez que Ling Mengchu se dévoue à ses patients, dit-il au représentant du Grand Service venu défendre son confrère. Comment se fait-il qu'aucun malade n'ait sollicité son aide le soir du meurtre ?

Il apparut qu'un de ceux venus témoigner en sa faveur avait envoyé quelqu'un chez lui peu avant l'heure du crime, mais son épouse avait répondu qu'il était sorti. Le juge Wei triomphait : il tenait sa preuve. De son côté, Ti se demandait comment cette femme avait pu faire une telle réponse au visiteur, alors qu'elle venait de prétendre qu'elle ignorait si son mari était resté chez eux. Ling Mengchu tourna vers elle un regard surpris.

— Je désirais seulement qu'on le laisse se reposer, expliqua-t-elle, à peine gênée.

— Je croyais que vous ne saviez pas s'il était là ? s'étonna le juge.

— J'ai seulement dit que j'ignorais s'il avait passé toute la soirée à la maison.

— Vous avez donc menti à ce patient, conclut Wei Xiaqing.

Il aurait bien arrêté là les débats, sans l'huissier qu'il voyait à présent trépigner d'impatience parmi les témoins du premier rang.

Puisque le frère de l'accusé était présent, Ti jugea intéressant de l'utiliser pour autre chose que pour accabler son aîné. Il saisit le couteau militaire et le lui présenta comme s'il agissait sur l'ordre du juge.

— Votre frère possède-t-il ce genre d'objet ? demanda ce dernier, la bouche pincée.

Il apparut que Ling Mengchu n'avait jamais eu d'arme chez lui, hormis les instruments de sa profession. « Pourquoi se

serait-il procuré un couteau militaire ? » se demanda Ti. Il finit par monter sur l'estrade pour parler tout bas au magistrat :

— Je m'étonne qu'aucun des vêtements de Ling Mengchu n'ait été trouvé taché de sang.

Wei Xiaqing commençait à avoir mal à la tête. Il fit signe à l'huissier barbu de se pencher.

— Vous avez tellement embrouillé cette affaire que je pourrais aussi bien inculper la veuve, le frère cadet ou le marchand de galettes de blé du coin de la rue, chuchota-t-il.

Ti ne put se contenir plus longtemps. Il saisit le marteau et en donna un grand coup pour faire taire les murmures stupéfaits qui agitaient la salle.

— Les charges contre cet homme reposent uniquement sur le fait que les gens ne l'aiment guère et qu'il avait eu des mots avec sa belle-famille ! s'exclama-t-il d'une voix puissante.

Le juge Wei tourna vers lui des yeux exorbités. Les parents de l'accusé étaient outrés qu'on osât citer au grand jour un ressentiment qu'ils ne s'étaient pas gênés pour étaler. Même le prévenu avait l'air choqué d'entendre cet huissier le traiter de misanthrope devant tout le monde.

— Enfin ! reprit Ti. Il y a ici une personne qui avait tout autant intérêt que l'accusé à tirer vengeance de M. Ho ! Une personne à qui ce meurtre profitait bien plus qu'à lui !

Emporté par l'émotion, Ti faillit prononcer lui-même l'accusation qui lui brûlait les lèvres. Il se pencha sur le magistrat, qui était aussi rouge qu'une pivoine.

— Je ne peux pas dire ça ! se défendit celui-ci lorsqu'il eut entendu ce qu'on attendait de lui.

Ti insista, aussi Wei Xiaqing répéta-t-il ses mots d'une voix morne, d'évidence à contrecœur :

— Mme Ling, la cour vous accuse d'avoir organisé l'assassinat de votre frère en vous arrangeant pour faire condamner votre mari à votre place.

L'assistance poussa des cris de surprise et d'incrédulité. Voilà qu'on lui ôtait le coupable idéal pour lui substituer une femme vertueuse ! Depuis quand la justice impériale renonçait-elle à une explication qui faisait l'unanimité pour se lancer dans des hypothèses oiseuses ?

Puis les regards quittèrent le juge assis sur son estrade et se tournèrent vers l'accusée. L'impression générale changea. Au lieu d'arborer l'expression de l'innocence injustement salie par un magistrat dément, Mme Ling avait tout du lapin pris au collet du braconnier.

Ti exposa sa vision des événements. La vie commune avec un mari plus facile à détester qu'à apprécier, sa haine envers un frère mieux aimé de leurs parents, qui la spoliait finalement de son héritage. Comment ne pas être tenté de faire d'une pierre deux coups ? Il était clair qu'elle avait payé un tueur pour exécuter son frère, d'où le couteau militaire. Ce n'étaient pas les soldats qui manquaient, dans cette ville. Par ailleurs, il leur était plus facile qu'aux simples citoyens de se déplacer pendant le couvre-feu ou d'éviter les rondes.

— La preuve, la preuve... souffla le juge Wei. Faites la preuve de ce que vous avancez !

— C'est hélas la pièce qui manque encore à ce dossier, admit Ti.

Il fit au juge incrédule une moue d'impuissance : il était dans l'incapacité d'étayer ses suppositions. Certes, l'attitude de Mme Ling était de nature à semer le trouble dans l'esprit du magistrat le plus obtus. Il ne restait plus à Wei Xiaqing qu'à orienter la prochaine audience dans ce sens. Par bonheur, il n'avait pas ses préventions envers l'usage de la torture, un moyen courant, efficace, mais que Ti avait toujours estimé vulgaire.

La personne qui avait le moins parlé dans ce procès leva alors la main.

— Je crois que je peux vous aider pour ce détail, dit Ling Mengchu, si bas que les deux fonctionnaires impériaux furent presque les seuls à l'entendre.

Sa figure était décomposée. Ti ne savait s'il était plus honteux d'avoir été piégé par sa moitié ou de devoir exposer de quelle manière devant ses parents et ses pairs. Il expliqua qu'elle lui avait réclamé une grosse somme, quelques jours plus tôt, afin d'acheter un nouveau poêle en céramique. Or le poêle n'avait pas été livré et il doutait à présent qu'il le soit jamais.



— Où est le poêle ? clama le juge Wei à l'intention de Mme Ling, qui braquait sur son époux un regard furibond.

Elle se lança dans des explications embarrassées qui ne firent qu'agacer plus encore le magistrat. Wei Xiaqing était furieux contre elle. Il avait été humilié par sa faute. Quand on avait le culot de faire passer son mari pour un assassin, on s'arrangeait au moins pour que le tribunal ne soit pas obligé de reconnaître son erreur après vous avoir donné gain de cause !

— Eh bien, s'écria-t-il, tant que ce poêle ne sera pas retrouvé, vous resterez dans les geôles de Sa Majesté ! Le médecin Ling Mengchu est libre de rentrer chez lui !

Les représentants du Grand Service médical exultaient. Ils quittèrent les rangs de l'assistance pour courir relever leur confrère, qu'ils félicitèrent comme s'il avait réussi une opération chirurgicale particulièrement délicate. Lui accueillit leurs congratulations d'un air penaud. Sans doute était-il peu habitué à ces démonstrations d'amitié. Sans doute aussi ses collègues se réjouissaient-ils surtout de voir leur profession lavée d'une accusation infamante.

Il y avait en réalité une autre personne à qui le juge Wei en voulait d'avoir été humilié. Il se leva pour s'incliner devant le mandarin qui venait pour la seconde fois de gâter une affaire toute simple.

— J'ai beaucoup à apprendre de votre expérience, articula-t-il entre ses mâchoires crispées. Les séjours dans les tribunaux de province semblent constituer une excellente formation.

Ti ne put se leurrer sur la teneur réelle du message : « Comment laisse-t-on d'anciens tâcherons provinciaux faire la leçon à des lettrés métropolitains de ma qualité ! » Il s'inclina à son tour et s'excusa d'avoir empiété sur les prérogatives du magistrat.

— Je vous suis infiniment reconnaissant de m'avoir aidé une fois de plus à éviter une erreur judiciaire, répondit ce dernier.

Ti ne manqua pas de lire la mention « Je vous hais » inscrite sur le visage de son interlocuteur.

## XI

*Un bienheureux descend de sa montagne ; Ti lui sert de guide.*

À son retour au Grand Service, Ti fut accueilli par Du Zichun en personne, dans une cour remplie de professeurs et d'élèves. Le grand homme sec s'inclina devant lui aussi bas que ses vertèbres le lui permettaient. L'acquiescement de leur collègue Ling Mengchu suffisait à justifier une telle démonstration de reconnaissance aux yeux du personnel ; seul Ti savait à quoi il la devait en réalité. Une fois que les médecins eurent acclamé avec entrain et discipline le sauveur de leur réputation, le directeur présenta ce dernier comme « un éminent enquêteur qui officiait en ces lieux en parfait accord avec la direction et dont chacun devait faciliter le travail ». Du Zichun arborait un visage d'une impassibilité qui faisait de lui l'égal des plus fins diplomates de Sa Majesté. Le regard ahuri de ses étudiants conforta Ti dans l'idée qu'il n'avait guère été le bienvenu jusqu'à présent. Il s'apprêtait à répondre à ces amabilités par quelque platitude bienvenue lorsqu'un disciple vint chuchoter à l'oreille du maître, qui pâlit.

— On l'a vu ? Est-on bien sûr que c'est lui ? demanda-t-il d'une voix fébrile.

Son informateur acquiesça d'un vigoureux hochement de tête :

— Il était au relais des Trois-Rivières, à dix lieues d'ici. Il a réclamé une infusion de prunus sauvage et un bouillon de poule noire aux herbes médicinales !

— Pas de doute, c'est bien lui ! conclut le directeur en posant une main glacée sur sa joue blême.

Bien qu'il ignorât totalement de quoi il était question, Ti comprit que ces médecins disposaient de leur propre circuit de

renseignement, dont l'efficacité venait de se vérifier sous ses yeux.

— Quelque contrariété ? demanda-t-il.

— Non, un grand bonheur, au contraire, répondit Du Zichun, le regard fixe, comme si on lui avait annoncé l'irruption du choléra sur la moitié de l'empire.

La foule assemblée devant eux avait commencé à bruire des interrogations suscitées par cette interruption. Le directeur leva les mains pour réclamer le silence.

— Les dieux nous gratifient d'une bénédiction inespérée. L'illustre Sun Simiao, notre principale source d'inspiration, le modèle de tout homme de science, est sur le point d'entrer dans notre ville !

La réaction ne fut pas aussi enthousiaste que ces propos le laissaient espérer. Bien que ce ne fût pas non plus la panique, l'émoi des professeurs était évident. Comment recevoir un personnage si important ? Tout devrait être parfait.

Ti savait fort bien qui était Sun Simiao, même s'il n'avait jamais eu la chance de le rencontrer. Selon la légende, le glorieux savant menait une vie retirée, à l'écart de tout désir trivial. Il vivait en reclus sur le mont Taiai, où il cultivait en paix sa connaissance du Tao. Selon toute vraisemblance, l'empereur l'avait convaincu de descendre de sa montagne. C'était l'outrage suprême pour le Grand Service médical : le Fils du Ciel avait appelé quelqu'un d'autre en consultation.

— Comme si nous étions incapables de le traiter ! grogna dans sa barbe le directeur.

Au vu des événements récents, Ti comprenait parfaitement les préoccupations de l'entourage impérial. Il commençait même à entrevoir les raisons pour lesquelles on l'avait envoyé donner un coup de pied dans cette fourmilière. Les médecins de Chang-an avaient tout à fait perdu le sens des réalités. Sa Majesté contrôlait l'armée, les fonctionnaires et la police ; elle voulait en faire de même avec le corps médical. Dans son état, il n'y avait là rien d'étonnant.

Ti vit ses efforts réduits à néant. Il avait tout fait pour entrer dans les bonnes grâces de ces lettrés, mais ceux-ci n'avaient plus en tête que la visite du vieil ermite. Ils se lancèrent dans les

préparatifs avec le même enthousiasme que s'ils avaient marché à leur supplice.

Les pontes du Grand Service n'avaient gagné qu'une heure sur le reste de la population. Dès que l'annonce officielle eut été répandue par les crieurs, une immense curiosité s'empara de Chang-an. Sun Simiao avait la réputation d'être le meilleur médecin que la Chine eût jamais connu. Mais, ce qui excitait plus encore les gens, c'était la rumeur selon laquelle il avait trouvé la panacée permettant de ne jamais mourir.

Les avenues se couvrirent bientôt des banderoles de fête réservées à l'accueil des monarques étrangers. Il se hâta vers le *gongbu* : il se doutait que l'ensemble du gouvernement allait être prié de rendre les honneurs à l'éminent visiteur.

Le personnel était en effet en pleine effervescence. Ses secrétaires avaient envoyé quelqu'un chez lui. Comme il ne s'y trouvait pas, ils s'étaient fait remettre son costume d'apparat, qu'on lui fit endosser sur-le-champ.

De tous les bâtiments de l'enclos administratif sortaient des files de hauts fonctionnaires qui convergeaient vers la grande esplanade d'honneur, où se dressait le pavillon des réceptions officielles. Ils y demeurèrent un moment à discuter entre eux, jusqu'à ce que le maître des cérémonies les fasse s'aligner sur deux rangs de part et d'autre de l'allée centrale. Ti sut alors que le « roi des médecins », titre décerné par le père de l'empereur actuel, venait de se présenter à la porte de l'Oiseau-Pourpre. C'était bien en souverain qu'on le recevait. On n'en avait pas fait autant pour le fils du grand Khan, venu rendre hommage au Dragon quatre mois plus tôt.

L'apparence du monument vivant était inverse de sa notoriété et des fastes qu'elle suscitait. Un palanquin de cérémonie à vingt-quatre porteurs entièrement découvert amena un petit vieux rabougri à l'œil vif, édenté, qui avait l'air d'avoir mille ans. À l'approche du bâtiment où l'attendait Sa Majesté, il demanda à quitter son véhicule pour gravir les marches à pied, ce qu'il fit en s'aidant d'une canne taillée dans un long morceau de bois tordu.

— Est-il bien prudent de déplacer une telle antiquité ? chuchota quelqu'un à côté de Ti.

L'entretien avec Sa Majesté eut lieu en présence des principaux membres du gouvernement, dont Ti Jen-tsie, postés debout autour de la salle. Leur maître à tous arriva en chaise suspendue. Ti ne l'avait pas aperçu depuis plusieurs semaines. Il était évident que son état s'aggravait. Il était presque impotent, bien qu'il n'eût pas tout à fait cinquante ans. Tandis qu'on l'installait sur son trône doré, le grand chambellan entretint la conversation avec l'hôte de marque. Il crut lui faire beaucoup d'honneur en lui indiquant qu'il avait suivi des études médicales avant de se consacrer au service du gouvernement.

— J'ai moi aussi songé à faire carrière dans l'administration, vers mes dix-huit ans, répondit Sun Simiao d'une voix chevrotante. J'ai longtemps hésité.

— Pourquoi avez-vous donc choisi de n'être que médecin ? s'étonna le chambellan.

— Je voulais être utile aux gens.

Ti nota qu'une vie passée à se rapprocher de la vérité ne préparait pas à louvoyer dans les méandres de la Cour.

L'empereur semblait aussi avoir un problème de gorge. Son élocution était empêchée. Il remua les lèvres pour articuler quelques mots que nul n'entendit. Un eunuque penché sur lui les répéta à haute voix :

— Le Fils du Ciel admire la grande réputation de Sun Simiao. Il remarque que Sun Simiao a une apparence noble et un maintien divin.

L'empereur émit une nouvelle série de chuchotements, que son intercesseur s'empressa de traduire d'une voix forte, sans marquer la plus petite émotion.

— Le Fils du Ciel dit à Sun Simiao : « Après vous avoir rencontré aujourd'hui, je crois maintenant qu'il existe un élixir de jeunesse. Partagez-le avec moi. »

L'ensemble des ministres tendit l'oreille pour profiter de cette précieuse confidence.

— Comment une personne ordinaire comme moi pourrait-elle souhaiter l'immortalité ? répondit le vieillard avec un sourire. J'étudie la médecine et le Tao pour guérir ceux qui souffrent. L'art que je pratique ne vise qu'à combattre les maladies, il ne peut prolonger la vie. Je m'excuse de ne pouvoir

accomplir le souhait de Votre Majesté. Je vous prie de me laisser retourner dans mes montagnes.

— Le Fils du Ciel demande à Sun Simiao comment il se fait que les dieux accordent une vie d'un siècle à un simple sujet et raccourcissent celle du Dragon après lui avoir fait connaître toute sa vie les tourments d'un corps mortel.

L'entretien devenait de plus en plus délicat. Il était difficile de répondre à cela sans se montrer impertinent. Par bonheur, le vieux sage était aussi habile philosophe que médecin :

— C'est que Votre Majesté, en régnant sur toute chose, distribue à tous sa force vitale. Tandis que le pauvre moine solitaire, retiré sur sa montagne, ne peut la donner à quiconque.

L'empereur parut se satisfaire de cette repartie. Après qu'il eut levé une main, on apporta en grande pompe un exemplaire des *Précieuses ordonnances*, ouvrage extraordinaire dans lequel l'ermite du mont Taiai avait dressé un bilan des connaissances accumulées par ses prédécesseurs. On informa l'auteur que Sa Majesté avait tenu à le faire copier à mille exemplaires aux frais de la couronne pour que chaque grande ville profite de ce précieux savoir. Ti comprit comment l'empereur avait réussi à attirer le vieil homme : il l'avait appâté à l'aide de cette publication.

Le maître des cérémonies poussa une exclamation. Tout le monde se prosterna tandis qu'on extrayait leur maître de son trône pour le replacer dans la chaise qui allait le reconduire à ses appartements. Les hauts fonctionnaires restèrent seuls avec le médecin, qu'ils pressèrent de questions.

— On dit que vous êtes centenaire ? demanda le ministre des Cultes.

— Oh, pas encore, répondit l'ermite en s'asseyant sur un pliant qu'on venait d'apporter. Dans quatre ans, peut-être. D'ici là, je ne mérite nullement les éloges qui me sont prodigués.

— Est-il vrai que le roi dragon vous a fait don d'un talent inépuisable pour l'art médical ? demanda le président de la Cour métropolitaine de justice.

Sun Simiao sourit.

— Je crois qu'il m'a plutôt fait don d'une patience inépuisable.

— Il paraît que vous possédez l'œil céleste qui permet de voir les maladies à l'intérieur des gens, dit le chancelier.

Cet assaut commençait à impatienter le vieillard, peu habitué à une telle frénésie.

— Cela n'est rien, répondit-il. J'aimerais surtout posséder le véritable trésor divin, les oreilles célestes, qui empêchent d'entendre les sottises qu'on dit autour de vous.

L'intérêt pour le roi des médecins décrut après cette saillie. Quand le vieil homme émit le désir de revoir la ville, le grand secrétaire désigna pour l'accompagner le seul membre du gouvernement qui ne contemplait pas le bout de ses souliers, c'est-à-dire Ti.

— Si vous approuvez ma décision, bien entendu... ajouta-t-il à l'intention du chambellan.

Il était impossible que le chambellan approuvât un choix qui contrevenait à ce point aux règles de la hiérarchie. Ti était cependant trop négligeable pour que les deux hommes prennent le risque de se fâcher.

— Comment ne l'approuverais-je pas, cher ami ? répondit le chambellan. Notre vice-ministre des Eaux et Forêts me paraît tout indiqué pour guider notre glorieux visiteur sur les sentiers et les canaux de la plus grande ville du monde.

Ti eut donc l'insigne honneur de partager le palanquin de l'auguste savant, qui avait retrouvé son sourire malin.

— Eh bien, dit-il, nous voilà entre réprouvés dont personne ne veut.

Le mandarin se demanda s'il existait quelque chose en l'homme qui pût échapper à la sagacité de ce vieillard. Contrairement à ce qu'il avait cru, leur véhicule ne prit pas la direction de la porte monumentale. Il suivit un long trajet entre les murs écarlates qui bordaient les différents secteurs de la cité palatiale, et s'arrêta à l'entrée du domaine réservé aux épouses.

— L'impératrice a souhaité me rencontrer en audience privée, expliqua Sun Simiao.

Ce fervent taoïste ne put manquer de constater la multiplication des moines bouddhistes au crâne rasé au fur et à mesure qu'ils approchaient du gynécée.

— Il y avait nettement moins de bonzes, par ici, la dernière fois que je suis venu.

Ti lui rappela que dame Wu avait été enfermée dans un couvent de nonnes à la mort du précédent monarque, ainsi que toutes les femmes qui avaient vécu auprès du défunt. Elle y avait fait le vœu de favoriser cette religion si Bouddha lui permettait de revenir au palais. Depuis qu'elle exerçait le pouvoir, les moines étaient très bien en cour.

— Il faudrait faire en sorte d'enfermer les prochaines concubines dans un monastère taoïste, conclut le vieux sage.

Les eunuques qui dirigeaient la maison de leur maîtresse vinrent le chercher. Ti dut rester au-dehors, les hommes non émasculés n'étant pas admis au-delà de cette barrière. L'âge canonique et la profession du médecin permettaient de faire une exception en sa faveur.

Ti demeura assis dans le palanquin. Une heure durant, il se demanda ce que pouvaient se dire deux personnages aussi extraordinaires l'un que l'autre.

Lorsque Sun Simiao reparut, il reprit sa place dans le véhicule en déclarant que dame Wu était une femme exceptionnelle, ce qui ne l'engageait pas beaucoup. Ti était dévoré de curiosité.

— Le Fils du Ciel, de quoi souffre-t-il ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Secret d'État, répondit le médecin sans cesser d'observer le paysage de statues mythologiques et d'arbres en pots qu'ils traversaient.

Si la santé du maître suprême intéressait tant le mandarin, c'était que sa disparition provoquerait sans aucun doute des bouleversements importants.

— Pouvez-vous au moins me dire quelque chose de sa longévité ?

— L'impératrice m'a déjà posé cette question.

— Et ?

— Elle attend toujours la réponse, comme vous.

Ti se sentit fier de voyager en compagnie de l'homme qui avait osé dire non à celle qui faisait trembler l'empire.



L'étape suivante était le Grand Service médical, bien que Sun Simiao n'eût pas manifesté le désir de s'y rendre. Ils y furent accueillis par le directeur, qui dut s'agenouiller devant le « roi de la médecine ». La contrariété que M. Sun avait éprouvée dans le palanquin s'effaça à l'instant de son visage.

— Je me souviens fort bien du fondateur de votre institution, un jeunot, dit-il.

On lui apprit que cet éminent médecin était mort depuis longtemps.

— Je ne vais pas tarder à remonter sur ma montagne, dit-il. On meurt beaucoup trop à mon goût, par ici.

Ti nota que l'acuité de son jugement dépassait le domaine médical.

Les élèves défilèrent devant eux, les bras chargés de coussins où reposaient ses œuvres. Ils virent passer les *Mille recettes de valeur*, le *Traité du bonheur*, le *Recueil sur l'hygiène*, son *Nouveau précis de pharmacopée*, *Au sein de l'oreiller*, *Connaissance exhaustive de la Mer d'argent* – un manuel d'ophtalmologie –, le *Traité des trois religions* – sa période mystique –, et enfin les *Précieuses ordonnances pour les cas d'urgence*, assorti des *Précieuses ordonnances supplémentaires*, dans lesquels Sun Simiao avait recueilli plus de sept mille recettes éprouvées. On pouvait croire que c'était toute la bibliothèque du Grand Service qui paraissait devant eux.

L'auteur fut invité à prononcer quelques mots. Il cita un extrait du code de déontologie médicale qu'il avait établi il y a longtemps, le seul ouvrage qui manquât à ce florilège :

« Considérez chaque patient, riche ou pauvre, comme un proche parent, et traitez leur angoisse comme celle des vôtres. Allez les soigner de tout cœur, quel que soit le climat, qu'il fasse jour ou nuit, chaud ou froid, que vous ayez faim ou soif, que vous soyez fatigués ou non. »

« Ce n'est pas avec des principes pareils qu'il va se rendre très populaire ici », remarqua Ti.

De plus en plus crispé, le directeur invita ses hôtes à pénétrer dans la grande salle, où une collation leur fut servie. Afin de détendre l'atmosphère, Sun Simiao raconta une anecdote qui lui était arrivée pendant son voyage. Alors qu'il

croisait un cortège funèbre, il avait vu du sang couler par les interstices du cercueil. Il s'écria aussitôt qu'on devait arrêter le convoi et en expliqua la raison aux parents éplorés : « La femme allongée dans cette boîte n'a pas rendu le dernier souffle. Si elle était morte, son sang serait coagulé. » À ces mots, le mari déclara entre ses larmes : « Ma femme était enceinte depuis plus d'un an. Hier, elle a senti bouger le fœtus, mais elle est morte au cours de l'accouchement. » Sun Simiao ne douta pas qu'une délivrance qui survenait au bout d'une grossesse si longue soit difficile. Pour la sauver, il examina d'abord la respiration et le pouls, puis il procéda à une séance d'acupuncture. Après quelques instants, elle était revenue à elle et tout le monde était en joie. Il donna enfin au mari des médicaments et les renvoya chez eux.

Le directeur eut un petit rire contraint et félicita l'ermite pour sa vivacité d'esprit. Comme le héros du jour s'intéressait aux plats que les élèves de première année lui présentaient, Du Zichun se tourna vers l'un de ses adjoints pour murmurer :

— Je n'y crois pas un seul instant. L'imagination est la seule chose qui fonctionne encore chez ce vieux sénile.

— Très honoré maître, dit le professeur de massage, on dit que vous avez aussi un don merveilleux pour l'improvisation poétique. Rien ne saurait me faire plus plaisir que d'avoir l'une de vos sentences sur mon éventail.

— Bien volontiers, répondit le vieillard, à qui l'on tendit l'objet, ainsi qu'un nécessaire à calligraphie.

Il réfléchit un instant et commença à faire courir son pinceau sur la toile de soie tendue. Tout le monde se rassembla autour de lui pour voir ce qu'il écrivait.

« Depuis que Du Zichun  
Soigne les gens de Chang-an  
Les autres médecins sont faméliques... »

— Vous me flattez ! s'écria le directeur, au comble de la joie. Mais le pinceau poursuivit son parcours, si bien que chacun put lire le dernier vers :

« Et les fossoyeurs engraisent. »

Un froid glacial tomba sur la pièce tandis que leur hôte remerciait d'une voix atone l'illustre visiteur d'avoir bien voulu le rappeler à la modestie.

Le professeur de médecine organique assura le vieux sage que son ouvrage sur la gynécologie était son livre de chevet. Il se flatta d'avoir été appelé en consultation au palais de l'impératrice.

— Vous avez donc soigné dame Wu ? dit le vieux sage.

— Presque, répondit le médecin, quelque peu embarrassé.

Les médecins-chefs assis autour d'eux échangèrent des regards entendus. Il apparut que le palais avait envoyé un palanquin officiel chercher leur collègue, qui y était monté gonflé d'orgueil, son traité de gynécologie sous le bras. Hélas, lorsqu'il avait pénétré dans l'enclos des concubines, on lui avait présenté la petite chienne tibétaine de la première épouse, qui souffrait d'un vilain bouton à la cuisse. Très déçu, le spécialiste s'était raccroché à l'espoir que ses bons services auprès du toutou lui permettraient de s'occuper un jour de la maîtresse.

Sun Simiao éclata d'un petit rire aigu.

— Quand vous aurez soigné avec succès la domesticité, cela arrivera peut-être, lui souhaila-t-il.

— Votre Grandeur plaisante ! s'insurgea le maître des organes internes. Cet animal est bien au-dessus des domestiques, ce serait me rétrograder !

Il releva sa manche et montra fièrement au vieil ermite le précieux souvenir offert par Sa Majesté en récompense de ses soins : un bracelet tissé avec les poils de la chienne qu'il avait guérie. Le vieux taoïste sembla penser qu'il avait bien fait d'aller vivre au milieu de nulle part.

## XII

*Sun Simiao guérit un enfant en traitant ses parents ; il se transforme en oiseau.*

Ti emmena Sun Simiao se reposer dans la maison préparée pour lui aux abords du parc du Nord, un lieu de promenade réservé à l'usage de la Cour et des hôtes de marque.

— Ah ! Arrêtez-vous ! glapit soudain le vieillard, qui semblait la proie d'une émotion ou d'une douleur subite.

Ti craignit qu'il n'eût un malaise. On lui avait bien recommandé de le ménager, or cette succession de réceptions avait dû être fatigante pour son organisme usé. Le vieil homme pointa un doigt noueux sur une enseigne agrémentée de représentations végétales, qui pendait à deux pas de là.

— C'est bien la pharmacie Wang, n'est-ce pas ? C'est toujours la meilleure de Chang-an ? J'aimerais acheter quelques produits un peu difficiles à se procurer à la campagne. Je sais que j'ai écrit : « Quand on veut traiter une maladie, il faut d'abord le faire par la nourriture, et si ça ne marche pas on utilisera le médicament. » Mais, quand les aliments ne suffisent pas, j'aime bien venir ici. On y trouve tout ce dont un médecin peut rêver, hormis la panacée universelle.

— Et celle-là, où la trouve-t-on ? s'enquit le mandarin.

— Dans la foi du Tao, bien sûr. Et, à défaut, dans votre cœur : c'est la même chose.

Le palanquin impérial précédé de deux gardes à cheval ne passait pas inaperçu. Aussi l'apothicaire et sa femme étaient-ils dans tous leurs états lorsque le vieillard pénétra dans leur belle échoppe, suivi du vice-ministre en costume d'apparat. Ils s'inclinèrent très bas, ainsi que les trois apprentis qui constituaient leur personnel.

— Votre seigneurie nous couvre d'honneur en daignant fouler de ses pieds notre misérable boutique.

— Oh, mais je connais bien cet endroit, répondit Sun Simiao, tout sourire, en considérant la multitude de récipients en terre cuite qui les entourait. J'y suis venu souvent, du temps où j'exerçais en ville. J'étais toujours très bien reçu par ce cher Wang Ting. J'aurais plaisir à le revoir.

L'apothicaire adopta une figure solennelle qui pouvait laisser croire que c'était à lui de présenter ses condoléances.

— Il s'agit de mon père. Hélas...

— Il est mort, j'ai compris, acheva le vieux médecin d'un air pincé. Décidément, on ne vit pas vieux, dans cette cité.

— Quatre-vingt-un ans, tout de même, répondit le pharmacien, dont le père avait largement dépassé l'espérance de vie moyenne.

Le vieil homme poussa l'un de ces petits soupirs qui devaient avoir pour but d'expulser la contrariété hors de son organisme. Après s'être intéressé aux pots dont les étagères étaient garnies, il passa commande d'os fossile de dragon en poudre et de corne d'antilope salée. Ti ne douta pas que ces produits ne fussent difficiles à acquérir autour du mont Taiai. M. Wang-le-jeune ayant confirmé que cet ensemble de substances improbables était disponible, le médecin déclara avec satisfaction que certaines choses ne changeaient pas, malgré le décès prématuré du fondateur de cet établissement.

Tandis que les boutiquiers s'affairaient à réunir, à peser et à emballer les ingrédients demandés, Ti avisa un gamin de dix ans agité de tics et accablé d'un strabisme. Sun Simiao laissa les pharmaciens préparer sa commande et rejoignit le mandarin. La pharmacienne suivit le regard des deux clients juste au moment où le gamin était en train d'imiter le vautour des neiges, un œil posé sur chacun d'eux. Elle se précipita pour le faire disparaître derrière elle.

— Que Votre Seigneurie veuille pardonner l'insolence de mon fils. Il est hélas incapable de contrôler les mouvements de son visage.

Ils avaient consulté tout ce que Chang-an comptait de spécialistes, mais ceux-ci l'avaient déclaré incurable.

— Qui donc a énoncé ce verdict définitif ? s'étonna Sun Simiao.

L'apothicaire s'approcha pour participer à la conversation.

— Notre profession nous a permis d'avoir accès au Grand Service médical, annonça-t-il avec autant de fierté que s'il avait été reçu par l'empereur.

Le vieil ermite poussa un soupir.

— Bien sûr. Pourquoi ai-je donc posé cette question ! Sur quoi ces éminents savants se fondent-ils pour établir un tel pronostic ?

— Eh bien, sur leurs entretiens avec notre fils.

— Et avec vous, ils ont parlé ?

— Avec nous ?

Sun Simiao eut un geste d'agacement.

— Oui, vous, les parents.

— Mais qu'est-ce que nous avons à voir là-dedans ?

— Vous êtes les parents, justement.

— Vous voulez dire que c'est notre faute si notre fils est comme ça ? s'offusqua la mère, comme s'il les avait accusés de le battre tous les soirs.

— Il ne s'agit pas de faute, mais de diagnostic médical, trancha l'ermite.

Ti remarqua que les parents, si honorés de recevoir l'illustre médecin dans leur boutique, semblaient beaucoup moins ravis de le voir ausculter leur rejeton. De fait, après avoir réclamé des tabourets, le praticien commença par prier M. Wang et sa femme de quitter la pièce jusqu'à ce qu'il les rappelle. Le couple s'éclipsa avec, sur le visage, un curieux air d'inquiétude.

Sun Simiao appliqua les règles classiques de l'examen médical et termina par l'examen du pouls. Au bout d'un quart d'heure, il s'assit avec précaution sur l'un des sièges et respira profondément, comme si l'auscultation lui avait réclamé un gros effort physique.

— Savez-vous de quoi souffre ce garçon ? demanda Ti.

— Du mensonge, du secret et de la lâcheté, répondit le vieil homme sans hésiter. Et je sais très bien qui lui a insufflé ces trois poisons. Il doit y avoir de la réglisse, dans l'un de ces pots, là-bas, ajouta-t-il en désignant une étagère.

Le mandarin tira d'un des récipients une poignée de tiges séchées que le médecin offrit à l'enfant.

— Cette plante est fort utile pour neutraliser les toxiques, mais elle constitue surtout une friandise délicieuse. N'est-ce pas, mon petit ?

Le garçon, qui venait de faire disparaître un gros morceau de racine sucrée dans sa bouche, fit « oui » de la tête. Le vieillard lui posa quelques questions anodines, dont Ti devina qu'elles n'avaient d'autre but que de le mettre en confiance. Cela fait, il en vint à l'essentiel. Après un court interrogatoire sur sa vie quotidienne, il apparut que son père ne le grondait jamais, même quand il avait fait de grosses bêtises. Sa mère, à l'inverse, était versatile, tantôt gentille, tantôt méchante, sans que ces variations aient de raison tangible.

Ti nota tout à coup qu'un miracle était en train de se produire. Tandis qu'il parlait, le petit Wang perdait un à un ses tics. Les symptômes s'estompaient. Ses yeux finirent par fixer le vieil homme bien en face. Ce dernier le désigna au mandarin :

— N'avais-je pas raison, honorable vice-ministre ?

Il pria le garçon de retourner chez lui et de lui envoyer ses parents, qui accoururent. Bizarrement, leur première préoccupation ne fut pas de connaître l'avis du médecin.

— Que vous a raconté notre fils ? s'inquiéta d'emblée l'apothicaire.

— Des choses sans importance. Ce n'est pas lui qui m'intéresse le plus. C'est vous deux.

Ti vit Mme Wang pâlir.

— Que voulez-vous qu'on vous dise ? demanda-t-elle d'une voix faible.

— Tout, madame, tout, répondit Sun.

Ils paraissaient très ennuyés.

— Ce sont les dieux qui m'ont punie ! s'écria soudain la commerçante avant de cacher ses sanglots dans ses manches.

Le médecin tourna vers le mandarin ses yeux pétillants d'intelligence. Il lui demanda son opinion.

— Je serais tenté de croire qu'un mystère entoure la naissance de ce garçon, répondit Ti.

— Excellente déduction ! s'écria le vieil homme. Je pense moi aussi qu'il est né d'un adultère, déclara-t-il avec moins de tact.

Les Wang vérifièrent rapidement que nul ne pouvait les entendre.

— Nous avons commis une grande indignité, avoua le mari.

Il expliqua à demi-mots qu'une impuissance persistante l'avait empêché de procréer l'héritier désiré par toute famille chinoise. Son épouse avait résolu le problème en couchant avec un autre homme. Le reste était facile à deviner : les dieux leur avaient certes accordé la naissance d'un fils, mais ils étaient restés marqués par la faute. L'adultère féminin était un crime abominable, tout autant que l'attitude impardonnable du mari, qui avait fermé les yeux. Écrasés par le poids des conventions sociales, ils avaient perdu tout honneur à leurs propres yeux. Le père avait tellement peur de haïr son fils qu'il était incapable de l'éduquer. La mère aimait et détestait son enfant, dont la seule existence lui rappelait sa déchéance. Elle le récompensait ou le punissait selon l'humeur, ce qui la rendait incohérente. Le garçon était ballotté entre un père indifférent et une mère irrationnelle. Comme il était intelligent, il soupçonnait par ailleurs l'existence d'un secret qui avait fini par le hanter lui aussi.

— Une vie humaine est comme un arbre, dit le médecin : elle doit planter ses racines dans un sol sain. Que diriez-vous si l'artisan qui a bâti votre boutique avait agi aussi légèrement que vous ? Un jour ou l'autre, vous vous enliseriez dans un terrain pourri.

Les époux échangèrent un regard penaud. La soirée s'annonçait difficile.

Le vieil ermite quitta la boutique, suivi des gardes qui portaient ses achats. Ti régla la note aux boutiquiers éberlués et le rejoignit dans le palanquin.

— Je vous félicite, dit le roi de la médecine. Vous auriez fait un bon médecin – pour ce qui est de percer à jour l'âme des patients, en tout cas.

Le mandarin se dit que cet homme aurait fait, quant à lui, un parfait enquêteur.

Ti passa le prendre à sa résidence, le lendemain matin, pour l'accompagner au principal sanctuaire taoïste de la ville.



Lorsqu'ils se présentèrent au temple de Lao Tseu, l'un des prêtres dévisagea le vieillard avec perplexité.

— Il doit y avoir une erreur. Je connais Sun Simiao. Il ne vous ressemble pas du tout.

Ti se demanda tout à coup si l'homme qu'il promenait depuis deux jours pouvait être un imposteur.

— J'ai vu le grand Sun Simiao pas plus tard qu'hier soir, reprit le prêtre. Il m'a donné une consultation. C'est lui qui a soigné ma cuisse, regardez !

Il retroussa sa robe bleu nuit et leur montra un emplâtre solidement arrimé à sa jambe par un cordon de chanvre. Le vieil ermite le pria d'ôter le pansement afin qu'il pût examiner la plaie. Le religieux s'exécuta à contrecœur, peu soucieux de s'exhiber devant cet inconnu. Le médecin se redressa au bout de quelques instants.

— Même si je perdais la mémoire au point de ne plus me souvenir vous avoir vu, jamais je n'aurais prescrit un topique à la chair de serpent marinée dans du vin pour fermer un abcès de cette nature.

Ti pria le patient de raconter dans quelles circonstances il croyait avoir rencontré l'éminent visiteur.

La veille, le prêtre était allé voir un guérisseur qu'il consultait pour la première fois. Celui-ci lui avait affirmé que son cas l'exposait à de graves complications. Par bonheur, le roi des médecins, qui venait d'arriver en ville, devait passer le voir. Le taoïste se réjouit d'être examiné par une telle sommité de la science.

— Vous m'en direz tant ! dit le pensionnaire du mont Taiai.

Comme cet homme célèbre ne soignait pas n'importe qui, le guérisseur avait proposé un arrangement. Dans la soirée, le patient se présenterait « par hasard », exposerait son affaire au visiteur, qui ne lui demanderait rien pour ses soins.

— Il ne vous a rien demandé ? s'étonna Ti.

Les choses s'étaient déroulées ainsi, pour la plus grande satisfaction du malade. Une fois le vieillard parti, le prêtre avait demandé à son médecin combien il lui devait, et celui-ci lui avait fait un prix d'ami.

— Cinq taëls ! s'écria Sun Simiao. Si j'avais gagné tant d'argent pour chaque diagnostic, mon ermitage concurrencerait les fastes de la Cité interdite !

Il était fâché d'apprendre qu'on se faisait passer pour lui afin de soutirer de gros honoraires aux naïfs. Le fait que les soins prodigués en son nom fussent peu appropriés le contrariait plus encore.

— Ces escrocs vont me donner une réputation d'incompétence. Il est temps que je m'en aille, décidément, ajouta-t-il avant de dicter au blessé la formule d'une pommade cicatrisante au miel et à l'aloès, dont le prix ne devait pas dépasser quelques sapèques. Voilà l'ennuyeux, dans ces grandes cités : on y est constamment confronté à la bêtise humaine.

Ti dut faire un saut à son département. Lorsqu'il revint au Grand Service médical, la cour était pleine d'élèves en train d'exécuter de lents mouvements. Debout sur une estrade, le centenaire enchaînait les positions inventées deux mille ans plus tôt par Hua Tuo, célèbre médecin des Han de l'Est. Ti regarda les jeunes gens évoquer successivement le tigre, le cerf, l'ours, le singe et l'oiseau. Il avait sous les yeux l'un des secrets par lesquels le vieillard était parvenu à fortifier son corps durant toutes ces années. On racontait que, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, Hua Tuo avait toujours l'ouïe fine, la vue perçante et les dents solides.

Du Zichun trépassait devant son pavillon central.

— Ce Sun Simiao ! Il a su cultiver les grands tout en se faisant une réputation d'ermite ! Il est taoïste, mais s'est arrangé pour faire savoir qu'il s'intéressait aussi au Bouddha ! Dans ses traités, il a une formule aimable pour chacun. Toute religion, toute coutume trouve grâce à ses yeux. Ce n'est pas un médecin : c'est la plus achevée des courtisanes !

Après que « l'oiseau » se fut envolé de toute la force de ses ailes, on aida le vieil homme à descendre de son perchoir. L'exercice l'avait fatigué, il réclama un peu de thé, qu'il sirota en compagnie du mandarin. Au bout d'un moment, il fit signe à ce dernier de se rapprocher.

— J'ai donné tout à l'heure une consultation à l'empereur, lui confia-t-il à voix basse. Je ne souhaite pas rester plus

longtemps à Chang-an. « Votre Majesté n'a pas besoin d'un médecin comme moi, lui ai-je dit : il lui en faut un qui rétablisse l'équilibre de ses forces vitales. »

— Il est perdu, n'est-ce pas ? dit Ti.

Sun Simiao contempla le liquide rouge qui fumait au fond de sa tasse.

— Je ne suis pas un très bon médecin. Je m'intéresse aux maladies déclarées. Le grand art consistera toujours à empêcher qu'elles ne surviennent.

Le grand art du mandarin allait consister à lui permettre de s'en aller contre la volonté du Fils du Ciel.

## XIII

*Ti Jen-tsie met un philosophe dans un tonneau ; il court après des morts très vivants.*

Sun Simiao et Ti retournèrent à la pharmacie Wang pour prendre livraison des dernières préparations commandées la veille. Ce fut le garçon de la maison qui se précipita pour leur ouvrir. Il n'avait plus ni tics ni strabisme.

— Papa ! Maman ! C'est le saint homme qui est revenu !

— Eh bien ! fit Sun Simiao. Voilà un jeune homme qui connaît sa place dans notre monde et s'en porte fort bien ! Il a retrouvé la cohésion du yin et du yang.

Les commerçants accoururent s'agenouiller devant leur bienfaiteur.

— Allons, je vous en prie ! C'est vous qui avez guéri votre enfant en lui disant la vérité. Ma petite commande est prête ?

Le père tendit à deux mains l'un des paquets au vieil ermite en le suppliant de bien vouloir accepter ce modeste présent en gage de leur gratitude. Celui-ci prit le cadeau avec autant de plaisir qu'une jeune fille à qui l'on offre un parfum raffiné.

— Ah ! Du venin de crapaud-lune ! Comme c'est gentil !

C'était la première fois que Ti voyait des gens remercier quelqu'un d'avoir éventé un vieux secret de famille.

Les deux hommes s'apprêtaient à s'en aller lorsqu'il se fit un remue-ménage dans la rue. Il y eut des cris aigus. Un petit groupe de badauds se forma. Au bout de quelques instants, des passants firent entrer une dame bien vêtue qui n'arrivait plus à mettre un pied devant l'autre. Tandis qu'ils l'installaient sur un tabouret, l'un d'eux expliqua qu'elle s'était trouvée mal au point qu'il avait fallu la soutenir. La servante qui l'accompagnait avait appelé au secours.

— Les dieux sont avec vous ! s'écria l'apothicaire. Nous avons justement ici un sage du Tao capable de soigner toutes les maladies !

Sun Simiao aurait préféré qu'on s'abstienne de faire de telles promesses en son nom. Néanmoins, comme il lui était impossible de faire autrement et que, de toute façon, sa vie était émaillée d'épisodes semblables, il s'approcha de la dame pour voir de quoi il retournait. La servante s'empressa de leur présenter sa patronne, Mme Mo, modiste de son état. Alors qu'elle s'était sentie parfaitement bien toute la matinée, elle avait été victime d'un étourdissement tandis qu'elle parcourait les boutiques à la recherche de tissus pour ses chapeaux.

Le médecin lui prit le pouls. Sa main était glacée. Aux premières questions qu'il lui posa, elle fut prise de frissons. Au reste, la curiosité du vieil ermite parut vite étrange, même à Ti.

— Avez-vous fait récemment un voyage à dos de chameau ? demanda-t-il à la modiste, dont le visage avait pris une pâleur effrayante.

Elle bredouilla qu'elle n'avait pas quitté Chang-an depuis des années. Puis ses yeux se voilèrent, elle manqua de tomber de son siège, eut un vertige et s'évanouit finalement dans les bras des apprentis.

Sun Simiao prescrivit une potion que l'apothicaire se hâta de concocter. Il recommanda de la ramener chez elle en chaise, de la mettre au lit et de faire appeler son guérisseur habituel pour la suite. Dès que les employés l'eurent assise dans l'un des nombreux véhicules de louage qui parcouraient les avenues de la capitale, l'ermite se tourna vers Ti pour lui chuchoter son opinion :

— Puisque vous avez du goût pour le mystère, je vous recommande de suivre ce cas. Cette femme montre tous les signes d'un mal qui ne frappe que les éleveurs de chameaux, bien loin d'ici, ceux qui vivent au contact quotidien de ces bêtes. Dans une ville comme celle-ci, il y a là quelque chose de très anormal. À votre place, j'irais voir dès demain si cette modiste a chez elle un chameau en guise d'animal de compagnie.

Comme c'était peu probable, Ti décida de suivre le conseil. D'ici là, il avait une autre mission à accomplir. Les deux

hommes se firent conduire à une maison particulière, dans laquelle ils pénétrèrent avec leurs emplettes. Après avoir traversé un bâtiment inoccupé, ils empruntèrent une entrée de service et débouchèrent dans une ruelle où les attendait une charrette pleine de tonneaux. L'odeur indiquait sans doute possible qu'ils avaient contenu du poisson en salaison, et que celui-ci avait voyagé sur un long parcours avant d'atteindre le marché. Sun Simiao tiqua.

— Je sais que mon orgueil a besoin d'être rabattu, mais de là à me traiter comme une vieille truite...

Ti lui assura qu'il n'y resterait que le temps de franchir les fortifications parmi les marchands qui rentraient chez eux. À deux lis de la capitale, il rejoindrait un équipage plus digne de lui, quoique sans fioritures, qui le ramènerait à son monastère. Il lui remit un sauf-conduit au nom de « Savoir Millénaire, abbé du monastère des Eaux-Turbulentes ». Il remplaça le bonnet râpé du vieux médecin par un couvre-chef bleu tel qu'en portaient les prêtres de Lao Tseu.

— Vos affaires sont dans le tonneau marqué « harengs », conclut-il.

Sun Simiao se laissa hisser à l'intérieur d'une des barriques. Avant que le couvercle ne fût remis en place, il leva sa main noueuse :

— Dans l'un de mes traités dont le Grand Service prétend faire tant de cas, j'ai écrit : « La vie humaine a une valeur suprême, dépassant de loin celle de l'or. » J'ai l'impression qu'on a un peu oublié ce précepte, par ici.

Il disparut dans son baril et laissa le conducteur boucher l'orifice. Le chariot s'ébranla en direction de l'avenue, emportant le roi de la médecine beaucoup plus discrètement qu'il n'était arrivé. L'ombre vers laquelle retournait l'ermite l'environnait déjà.

Lorsque Ti arriva à son ministère des Travaux publics, un huissier l'avertit qu'un émissaire du grand secrétaire Zou Haotian l'attendait dans son cabinet. Un eunuque du premier rang en robe et bonnet gris s'inclina à son entrée. Il avait déposé sur la table un petit paquet portant le sceau du secrétariat impérial. À l'intérieur, Ti trouva un feuillet enroulé sur lui-

même, à moitié recouvert d'idéogrammes représentant des patronymes et des titres tels que « général Qin Feng ».

L'eunuque expliqua que ce document avait été trouvé dans la rue, non loin du tribunal. Une rapide vérification avait révélé que plusieurs des personnes citées étaient récemment décédées.

— Des assassinats ? demanda Ti avec un net regain d'intérêt. Une liste composée par un tueur ?

L'eunuque toussota pour masquer son embarras de devoir contredire un fonctionnaire du troisième niveau.

— En fait, il s'agit de morts naturelles. Ce texte est très obscur. Votre Excellence remarquera d'étranges annotations en regard des noms.

On avait effectivement tracé de mystérieux numéros en bout de ligne.

— C'est bien énigmatique, dit Ti, mais je ne vois guère pourquoi Sa Sublime Grandeur me fait porter cela.

L'eunuque jeta un coup d'œil à la porte, qui était close, et répondit à voix basse.

— Les inquiétudes de la Cour viennent du fait que certaines de ces personnes étaient admises au palais. Il y a là quelques fournisseurs de Sa Majesté, et même un général en exercice dont on n'a plus de nouvelles. Le grand secrétaire Zou a pensé vous charger de ce problème parce que...

L'eunuque fit une pause pour chercher l'expression appropriée.

— Parce que j'ai la réputation d'aimer crapahuter dans les milieux les plus divers, acheva Ti en déroulant à nouveau le parchemin.

L'émissaire nia poliment que le secrétaire Zou eût employé ces termes, mais Ti était bien certain du contraire. En examinant le papier de plus près, il remarqua que l'ordonnance des noms et des chiffres avait été dressée selon la manière habituelle des guérisseurs. Ce style s'apprenait dans les officines. Il y avait fort à parier que le grand secrétaire était parvenu à la même conclusion. On le ramenait à son enquête originelle. Zou Haotian désirait qu'il découvre à qui appartenait cette tablette, l'identité du médecin qui se permettait d'expédier des patients de marque dans l'autre monde. Ti aurait pu

répondre d'emblée qu'une bonne partie du Grand Service médical ne se gênait pas pour en user de la sorte. La liste se terminait par une veuve Mo dont le nom lui disait quelque chose. Il se rappela la modiste rencontrée dans la pharmacie Wang et se demanda si elle s'était remise de son étrange malaise. Il aurait bien commencé par elle, mais le protocole lui imposait d'aller d'abord voir la principale personnalité du groupe, c'est-à-dire le général Qin.

Un homme attendait Ti devant la maison de l'officier lorsque son palanquin l'y déposa à l'heure du bouc<sup>16</sup>. Du plus loin qu'il aperçut les étendards, Choi Ki-Moon marcha à la rencontre du mandarin avec un sourire avenant :

— Votre Excellence m'a fait l'honneur de réclamer mes services ?

— Il y a une nouvelle suspicion d'assassinat chez vos confrères, répondit Ti d'un ton sec. Vous êtes tout à fait compétent dans ce domaine, je crois ?

Le Coréen s'inclina respectueusement, mais c'était pour dissimuler l'inquiétude peinte sur son visage.

Le majordome qui les introduisit dans les salles de réception était d'évidence un ancien soldat qui avait renoncé à l'armée pour s'employer chez son supérieur : il avait la raideur et le ton des militaires de carrière. Ti remarqua dans le premier salon une superbe collection d'objets précieux. Il était toujours curieux de visiter la demeure d'un héros de guerre : elles ressemblaient souvent à des magasins d'antiquités, on y découvrait un vaste échantillon des productions lointaines. Mieux valait ne pas s'interroger sur l'état dans lequel le nouveau propriétaire de ces merveilles avait laissé leurs anciens possesseurs. L'ancienne ordonnance attendit poliment que le vice-ministre exposât le motif de sa visite.

— On m'a prévenu que ton patron était décédé de maladie, annonça Ti. Peux-tu m'en dire plus à ce sujet ?

Le serviteur fit une mine de trois pieds de long. Il ignorait absolument que le général fût mort. En fait, il venait de recevoir une lettre par laquelle celui-ci lui transmettait ses directives. Ti

---

<sup>16</sup>Entre treize et quinze heures.



se fit montrer la missive. Elle portait le sceau de l'état-major de l'Ouest. On n'y faisait aucune allusion à une quelconque indisposition.

Ti supposa qu'il avait tiré des conclusions hâtives. Certaines personnes citées par le document mystérieux étaient décédées, mais toutes ne l'étaient pas forcément. Il interrogea le domestique sur l'état de santé de son maître.

Le général souffrait de rhumatismes chroniques. Il venait de commencer un traitement à base d'acupuncture. Malheureusement, un ordre de mission imprévu l'avait forcé à s'en aller pour ces montagnes lointaines nommées « Tibet » où des tribus barbares peinaient à comprendre la grandeur de la culture chinoise.

« D'où il nous rapportera sûrement de nouvelles œuvres d'art », conclut en lui-même le mandarin avant de prendre congé.

Ils se rendirent au rendez-vous suivant, une boutique de raretés en bronze. Ti consulta la liste qui lui avait été confiée.

— Je viens me renseigner sur le défunt M. Tchi, annonça-t-il au boutiquier.

L'expression qui se peignit sur les traits de ce dernier fut encore pire que celle du majordome. C'était précisément M. Tchi, et l'on ne pouvait nier qu'il était frais comme une rose. Une fois la première émotion passée, il parut fort soucieux de s'entendre déclarer mort par le Grand Secrétariat.

— Loin de moi l'idée de m'opposer aux décrets du gouvernement. J'avouerai cependant à Votre Excellence que mon décès ne m'arrange guère, ce mois-ci. J'ai une grosse négociation en cours et mon successeur n'est pas encore formé.

Il était de notoriété publique que l'impératrice avait plusieurs fois envoyé des messagers aux courtisans déchus pour exiger leur suicide immédiat. Ti jugea ce petit marchand de bronzes bien présomptueux de se hausser au niveau des dignitaires de l'empire à qui ce sort avait été imposé. Il répondit qu'il s'agissait d'une méprise et quitta les lieux en se demandant à quel jeu on le faisait jouer. Il était tellement perplexe qu'il avait oublié de demander à ce commerçant chez quel médecin il avait ses habitudes. Heureusement, la liste était encore longue.

Son interlocuteur suivant n'était hélas pas en mesure de le renseigner. Choi Ki-Moon frappa en vain à la porte de la demeure plus modeste où ils se présentèrent. Au bout de quelques minutes, un voisin se pencha à sa fenêtre pour voir qui se permettait de faire trembler les murs.

— Allez-vous bientôt cesser ! rugit-il. Vous vous fatiguez pour rien ! Il n'y a plus personne !

— C'est bien la demeure de Wu Liang ? demanda Ti.

— C'était. Ils sont tous morts. La maison est vendue.

Ti déclina sa qualité de mandarin et lui ordonna de descendre leur expliquer cela de plus près. Lorsque l'homme vit clairement le vêtement officiel du fonctionnaire et son palanquin ministériel, sa morgue s'envola. Ti le retint alors qu'il s'apprêtait à se prosterner dans la poussière.

— Ainsi la maison a été vendue ? Sais-tu qui l'a achetée ?

— C'est moi, noble seigneur, répondit le voisin. Je l'ai acquise de leur héritière. Ça va me permettre de m'agrandir.

— A-t-on diligenté une enquête sur ce décès ?

Le nouveau propriétaire fit malgré lui un geste qui signifiait : « Qui s'en soucie ? »

— Il n'y avait pas de quoi, noble seigneur. C'est une mauvaise fièvre qui les a emportés : le père, la mère et les deux enfants. Je vais tout faire exorciser avant de m'installer.

Il accompagna son propos d'un geste censé éloigner les démons propagateurs de maladies. Ti demanda qui avait traité ces Wu.

— Eh bien, dans les derniers temps, ça a été le guérisseur du quartier. Avant, ils se faisaient soigner par acupuncture. Mais ça n'a pas très bien marché, n'est-ce pas...

Il expliqua qu'ils avaient eu une première atteinte du mal lors d'un voyage, le mois précédent. C'était sûrement là qu'ils avaient contracté cette cochonnerie. Ils s'en étaient remis, mais, hélas, une rechute les avait emportés peu après leur retour. L'une de leurs parentes éloignées était accourue, mais trop tard. Elle avait tout vendu et s'en était retournée dans sa campagne.

— Cet acupuncteur les a-t-il traités avant ou après leur voyage ?

— Les deux, noble seigneur. Ils étaient très contents de pouvoir s'offrir ses services. Il paraît que c'est un expert. S'il a été incapable d'éloigner d'eux les diables des fièvres, c'est que leur destin était d'y succomber ! Le meilleur savant ne peut rien contre les arrêts du Ciel, n'est-ce pas ?

Ti ne répondit rien. Il ne s'y connaissait guère en décrets divins. En revanche, il avait eu maintes fois l'occasion de vérifier qu'il existait sur terre des assassins aux résolutions tout à fait irréfragables.

## XIV

*Le mandarin Ti admire une splendide collection de jades ;  
Tsiao Tai assiste à leur disparition.*

Ti estima urgent de s'intéresser à la seule personne de sa liste qu'il avait eu l'occasion de rencontrer. Il remonta en palanquin et ordonna à ses porteurs de les conduire au plus vite, Choi Ki-Moon et lui, chez la veuve Mo.

L'endroit ne correspondait pas au genre de logis généralement occupé par les modistes. Ce n'était pas l'humble petite échoppe de bonnets qu'il avait imaginée. On le déposa devant la plus grosse maison du quartier des tailleurs. Une oriflamme haute comme un homme proclamait le bonheur de compter la famille impériale parmi sa clientèle. Ti pénétra dans l'atelier, qui ouvrait sur la rue.

C'était une sorte d'écrin rempli d'objets compliqués et luxueux : plumes d'oiseaux en tout genre, laques noires ou rouges incrustées d'or, perles des îles... Dame Mo n'était pas la tricoteuse du coin de la rue. Elle fournissait en ornements capillaires les élégantes de la capitale et utilisait maints matériaux de prix pour ses créations, vrai concours d'originalité.

Une vendeuse très pomponnée vint à leur rencontre. Ti reconnut la servante avec laquelle Sun Simiao s'était entretenu la veille.

— Tu te souviens sans doute de moi, dit-il : j'étais dans la pharmacie Wang quand ta maîtresse a eu son malaise. Je suis venu prendre de ses nouvelles.

Les yeux de la servante se remplirent de larmes, ce qui n'était pas de bon augure. Elle étouffa un sanglot et répondit que sa patronne s'était éteinte dans le courant de la nuit, malgré les soins prescrits par « ce charmant vieillard ».

— Je suis venu avec un autre grand médecin, annonça Ti en désignant Choi Ki-Moon, qui se redressa avec fierté. Il va jeter un coup d'œil au corps de ta patronne. Conduis-nous.

Le cadavre était déjà exposé dans son cercueil, que dame Mo avait pris soin d'acquérir de son vivant, une précaution répandue dans toutes les couches de la société. Elle paraissait environ cinquante-cinq ans.

— Regardez si elle a été empoisonnée, souffla-t-il à l'oreille du Coréen, tandis que la servante les contemplait en sanglotant derrière un éventail.

— Comme c'est curieux... dit Choi Ki-Moon, au bout d'un moment. On s'attendrait à voir une dame de cet âge succomber à un certain nombre de maladies, mais sûrement pas à celle-là.

— Qui touche en général les éleveurs de chameaux dans les plaines du Nord, je suppose, conclut Ti.

Choi le regarda avec des yeux ronds.

— J'ignorais que Votre Excellence était si grand médecin. J'avais entendu parler d'une telle affection, mais je ne l'avais jamais rencontrée personnellement.

— On a rarement un chameau chez soi à Chang-an, je sais, dit Ti.

Il se tourna vers la servante pour demander qui prenait soin de sa santé.

— Un homme très savant nommé Hua Yan. Nous l'avons envoyé chercher hier, dès notre retour. Comme il n'arrivait à rien, il a eu l'honnêteté de nous recommander un ami à lui, mais aucun des deux n'a pu sauver ma malheureuse maîtresse qui était si bonne.

Elle replongea le nez dans ses manches. Ti était perplexe. Pourquoi le guérisseur attitré de dame Mo avait-il éprouvé le besoin de lui faire consulter un collègue ?

— Parce que M. Hua n'est qu'acupuncteur, noble seigneur, précisa la servante.

Cela faisait beaucoup d'acupuncture. Ti la pria de lui retracer les relations entre ce savant et sa maîtresse.

Dame Mo avait récemment sympathisé avec la sœur de M. Hua, un jour que cette personne était venue commander un chapeau. Ayant appris que dame Mo avait de fréquentes

coliques, sa cliente lui avait vanté l'art de son frère, dont par ailleurs la réputation était déjà parvenue jusqu'à la modiste. Hua Yan était venu la traiter à plusieurs reprises et elle s'en était sentie bien mieux.

Ti l'arrêta du geste.

— Est-il venu hier, avant que ta patronne n'ait son malaise ?

— Oui, noble seigneur. Il l'a piquée, puis ils ont pris le thé. Nous sommes ensuite sorties faire nos achats. Ma maîtresse ne s'est plainte de rien jusqu'à son étourdissement près de la pharmacie Wang. Elle n'a plus repris conscience après ça !

Ce souvenir provoqua une nouvelle crise de larmes derrière l'éventail. Ti se tut pour lui laisser le temps de se calmer.

— Ta maîtresse garde-t-elle de grosses sommes chez elle ?

Sans un mot, la servante alla ouvrir un coffre en cuir rempli de petites bourses en soie. Il y avait là une superbe collection de jades enveloppés séparément. La lumière du jour transparaissait à travers la matière rose, blanche ou verte des statuettes, qui représentaient des animaux mythiques. Chacune était plus fine, plus rare et plus précieuse que la précédente.

— Les montrait-elle à ses visiteurs ? demanda Ti.

— Elle en était très fière. Ne sont-ils pas merveilleux ? dit-elle en plaçant une superbe pierre rouge devant la fenêtre. Quel dommage de devoir s'en séparer !

— Ta maîtresse les avait vendues ?

— Oh, non, noble seigneur. Jamais elle ne s'en serait séparée ! Hier soir, alors qu'elle était inconsciente, un commis d'auberge est venu l'avertir que sa cousine était à Chang-an. Cette dame voulait venir lui rendre visite aujourd'hui. Quand nous lui aurons annoncé ce désastre, elle voudra sûrement s'occuper de la succession. Quel choc cela va être pour elle !

Lorsqu'ils repassèrent par la boutique pour s'en aller, ils tombèrent sur une jeune femme si émue qu'elle avait dû s'asseoir sur un tabouret. La couturière qui l'avait reçue venait de lui apprendre la catastrophe. Ti présenta ses condoléances.

— Vous souhaitez peut-être emporter d'ores et déjà les jades précieux ? supposa-t-il.

— Hélas ! s'écria l'héritière, dont les larmes avaient abîmé le maquillage. Qu'ai-je à faire de tout cela, à présent ? J'aurais trop

de peine. Mieux vaut tout donner à un temple ! Indiquez-moi l'endroit où ma chère cousine aimait aller prier. Je leur ferai porter ces objets dès aujourd'hui.

Ti loua la piété et le désintéressement de l'héritière et prit congé. Une fois dehors, il demanda à Choi Ki-Moon comment se renseigner sur ce Hua Yan.

— Je le connais bien, seigneur ! dit le Coréen. C'est l'acupuncteur le plus fameux de notre ville, sa réputation est immense ! Il y a quelques années, on l'a fait appeler pour soigner un prince de la famille impériale. Le malade mourut avant son arrivée. Contre toute attente, Hua Yan demanda la faveur de lui prodiguer tout de même les secours de son art.

— Il a souhaité soigner un cadavre ? s'étonna Ti. Quelle folie est-ce là ?

Choi Ki-Moon lui fit signe d'attendre la fin de l'histoire.

— L'entourage du prince a estimé qu'il ne leur appartenait pas de refuser des soins au défunt, étant donné que ce dernier était hors d'état d'émettre son opinion. Aussi Hua a-t-il piqué le corps avec ses aiguilles. Et, miracle ! Le prince a ouvert les yeux !

— Vous m'en direz tant ! dit Ti.

— Depuis lors, Hua Yan a la réputation de ressusciter les morts. Au reste, il faut bien admettre que dame Mo n'a pas eu cette chance.

— Peut-être parce que le prince n'était qu'évanoui, dit Ti. Il faut être soi-même assez atteint pour piquer un cadavre.

Choi Ki-Moon admit que certains de leurs collègues l'estimaient un peu dérangé, mais non dangereux :

— Un peu d'excentricité n'a jamais nui, n'est-ce pas ?

Ti pouvait difficilement le contredire. Il passait lui-même pour un farfelu. Les autres magistrats ne s'étaient jamais privés de mettre ses techniques particulières sur le compte d'une folie douce. Au moins, on ne l'avait jamais soupçonné de commettre des meurtres.

Ils allèrent se procurer l'adresse de ce magicien auprès du Grand Service médical. Le portier les informa qu'ils le trouveraient plus sûrement en prison : des gardes étaient passés au petit matin avec un ordre d'arrestation. Ti nota que la justice,

pour une fois, l'avait devancé. Ils se rendirent donc au dépôt de Chang-an, qui jouxtait le tribunal des affaires locales.

Le greffier leur apprit que l'acupuncteur avait été arrêté à la suite d'une plainte pour vol.

— De mieux en mieux ! s'exclama Ti. Ses tours de passe-passe deviennent de plus en plus prosaïques.

Il se fit montrer le dossier qu'on était en train de réunir pour le juge en charge de l'affaire. On y dressait de Hua Yan un portrait sans rapport avec sa belle renommée de mage capable de ranimer les morts. Ce n'était pas son premier séjour en prison. Sa carrière de voleur avait débuté bien avant celle de médecin. Depuis tout petit, cet homme avait tendance à s'approprier le bien d'autrui. L'escroquerie semblait être sa seconde nature. On lui reprochait à présent une ridicule rapine qui lui vaudrait sans doute une amende. Ti était atterré.

— Si je comprends bien, Hua Yan est un irresponsable qu'on laisse exercer parce qu'il a beaucoup fait pour la publicité de l'acupuncture. Où est ce brillant représentant du corps médical ?

Ils se firent conduire dans la cour où l'on gardait les prisonniers durant la journée. Choi Ki-Moon désigna au mandarin un homme de trente-sept ans assis sur une grosse pierre. Lorsqu'il vit le haut fonctionnaire que conduisait son confrère Choi, Hua Yan crut que le Grand Service envoyait du renfort pour le tirer de là. Il s'inclina avec gratitude devant son sauveur :

— Votre Excellence est trop bonne de s'entremettre pour ma libération. J'espère qu'elle me fera l'honneur de recevoir mes soins gratuitement.

Après ce qu'il venait d'apprendre, Ti n'y tenait pas outre mesure.

— Je suis le vice-ministre Ti Jen-tsie et je t'accuse des meurtres de la veuve Mo, de Wu Liang et de sa famille, auxquels on pourra certainement ajouter ceux d'autres personnes quand l'enquête aura progressé.

Devant le prévenu ahuri, Ti sortit de sa manche le petit papier confié par le Secrétariat impérial.



— J'ai ici une liste de patients que tu as traités, dont les noms sont agrémentés de numéros suspects.

Hua répondit que les chiffres symbolisaient le montant des honoraires, et qu'il avait perdu ce feuillet tandis que les soldats le traînaient en prison sans ménagement.

— Dites tout de suite que je suis responsable de toutes les maladies de la terre ! s'écria-t-il. Si mon compagnon de cellule attrape la grippe, ce sera encore de ma faute !

Ti avait son opinion sur l'opportunité de certains décès en prison. Il remarqua l'air gêné de Choi Ki-Moon. L'acupuncteur persista à plaider sa cause à l'aide d'arguments dont son confrère se serait bien passé :

— Pourquoi ne pas soupçonner ce cher Choi, tant que vous y êtes ! lança-t-il en désignant le Coréen d'un geste emphatique. Sa connaissance des potions lui permettrait mieux que moi d'expédier qui il veut dans l'autre monde !

Ti préféra taire ce qu'il pensait de cette éventualité. Ces allusions répétées à l'affaire Choi l'agaçaient furieusement. Hua Yan, qui n'était pas un imbécile, comprit qu'il avait touché un point sensible :

— On dit ici que vous avez fait incarcérer ce pauvre Choi, et que seuls les aveux du vrai coupable l'ont sauvé. Que restera-t-il de votre honneur quand vous aurez commis une seconde erreur à mon encontre ?

Bien que l'attaque fût au-delà de ce qu'un magistrat pouvait accepter en matière d'insolence, Ti reconnut en lui-même que le ruffian n'avait pas tort. Il avait intérêt à ne pas se tromper s'il voulait éviter de finir dans un placard à côté duquel le département des Eaux et Forêts paraîtrait une source inextinguible d'amusements. Les accusations qu'il venait de proférer dans l'espoir de faire craquer le prisonnier ne tiendraient pas devant un tribunal. S'il existait des preuves, il convenait de les découvrir au plus tôt.

Tsiao Tai surveillait depuis une heure la maison de la modiste, déguisé en garçon de courses comme les tailleurs du quartier en employaient couramment. Un œil attentif aurait néanmoins noté que ce grand gaillard à la large carrure portait à la ceinture un bâton qui n'avait rien d'un accessoire de coursier.

Habitué à se voir confier de telles missions, il avait apporté une fiole de vin et une brochette de scorpions grillés bien croustillants.

Lorsqu'un palanquin de louage tendu de rideaux hermétiquement clos s'arrêta juste devant l'échoppe, le lieutenant du juge Ti se glissa derrière un pilier pour ne pas risquer d'être aperçu. De fait, la jeune femme en robe de deuil blanche qui surgit du véhicule eut un regard circulaire, comme si elle avait craint l'irruption de la garde. Rassurée sur ce point, elle pénétra dans la boutique. La porte resta ouverte assez longtemps pour que Tsiao Tai puisse voir les vendeuses s'incliner avec respect devant la cousine de leur maîtresse. Vu ce que son patron lui avait raconté de l'affaire, Tsiao Tai s'attendait à voir la jeune femme se faire remettre les objets précieux avant de s'enfuir au plus vite. Ce qu'il vit fut tout différent. Soit la voleuse avait plus de subtilité que lui, soit le mandarin s'était trompé et elle était bien la parente éplorée qu'elle disait être. En effet, le guetteur ne tarda pas à voir les employées appeler les porteurs.

Ils ressortirent du magasin avec un lourd coffre qu'ils déposèrent dans le palanquin. Toutes ces femmes semblaient émerveillées du désintéressement dont faisait preuve l'héritière. De fait, qui n'aurait pas été ému de voir consacrer la plus grosse partie d'un héritage à l'achat de prières pour le repos de la disparue ? Au lieu de prendre ses jambes à son cou, la cousine ordonna aux porteurs de se diriger vers le temple. Elle suivit à pied, au milieu des vendeuses, qui avaient couvert leurs épaules de châles blancs. Le cortège n'aurait pas été plus solennel s'il s'était agi de conduire la modiste vers le lieu de sa crémation rituelle.

La pagode où dame Mo avait eu ses habitudes était un beau bâtiment dont la structure en bois foncé encadrait des murs crépis de frais. Des lanternes étaient suspendues à intervalles réguliers, ainsi que des panneaux oblongs où des sentences mystiques étaient inscrites en gros caractères. Les hommes de charge déposèrent leur véhicule au bas des marches et en tirèrent le coffre aux jades. Deux moines au crâne rasé, vêtus de

robes orangées et de capes noires, vinrent prendre livraison du trésor.

La cousine laissa les autres femmes en bas de l'escalier et le gravit seule à la rencontre des religieux qui l'attendaient en souriant. Les porteurs traînèrent le coffre à l'intérieur et réapparurent un instant plus tard les mains vides. Tsiao Tai n'était guère surpris de voir des bouddhistes tremper dans cette affaire. Plus cette religion prenait d'emprise sur les cercles du pouvoir, plus on avait d'infractions et de manipulations à reprocher à ses clercs. Les bonzes joignirent les mains et s'inclinèrent à nombreuses reprises devant leur bienfaitrice. Quand elle eut allumé un peu d'encens dans le grand chaudron prévu à cet usage et récité une courte prière à la mémoire de sa chère parente, elle rejoignit les employées de la veuve Mo, qui la félicitèrent pour son geste généreux. Elles se séparèrent en se promettant de se revoir pour les funérailles, qui auraient lieu à l'issue du délai traditionnel, trois jours plus tard. La cousine prit place dans le palanquin, qui s'éloigna avec lenteur tandis que les autres femmes s'en retournaient vers leur boutique.

Dès qu'elles eurent disparu, le lieutenant bondit dans l'escalier et rattrapa les deux moines en train d'emporter le coffre, que chacun tenait par une poignée. Tsiao Tai décrocha le bâton qui pendait à sa ceinture et le brandit au-dessus de sa tête :

— Au nom du vice-ministre des Travaux publics, lâchez ces jades !

Les religieux posèrent leur fardeau. L'habit de commissionnaire que portait l'intrus rendait son attitude pour le moins surprenante.

— Quels jades ? répondit le plus âgé.

Tsiao Tai donna un coup de pied dans le couvercle, qui s'ouvrit à la volée sur une pile de linge soigneusement plié. Il eut beau vider la boîte sur le dallage, force lui fut de constater qu'elle ne contenait que des brocarts fanés, des robes usées aux manches et des pièces de drap sans grande valeur.

— Vous vous êtes laissé refiler ces trucs à la place des jades ? s'exclama-t-il, incrédule.

Les bonzes échangèrent un regard perplexe. Ils étaient tous deux d'un avis identique : ils avaient affaire à un fou armé d'un bâton qui se prenait pour un policier. Ce n'était pas la première fois que ce genre de chose leur arrivait, dans cette ville populeuse où la vie n'était pas facile pour les miséreux.

— Il n'y a pas de jades ici, inspecteur, reprit l'aîné d'une voix très douce. Cette dame nous a prévenus hier qu'elle nous apporterait des vêtements pour les nécessiteux. Peut-être voulez-vous en profiter ? ajouta-t-il dans l'espoir de calmer cet excité mal fagoté.

— Pourtant, vous avez eu l'air de la remercier comme si elle vous avait fait don d'un présent de grande valeur ! répliqua Tsiao Tai, qui s'accrochait désespérément à sa version des faits.

— Tous les dons nous sont également précieux, dit le moine avec un sourire de commisération pour le dément. Il ne conviendrait pas de remercier différemment celui qui donne peu et celui qui donne beaucoup. Le seul joyau est dans le cœur de celui qui offre.

Ces bons sentiments ne faisaient guère l'affaire du lieutenant. Il s'était laissé berner, tout comme les employées de la modiste.

Il se précipita dans la rue et prit la direction empruntée par la voleuse. Nulle trace du véhicule. Tous les palanquins de l'avenue se ressemblaient. Il était temps de faire appel à ces facultés de déduction sur lesquelles s'appuyait toujours son patron. Bien qu'il ne fût pas aussi malin que lui, il ne lui était pas très difficile d'imaginer ce qu'il aurait fait à la place de cette voleuse, avec son coffre rempli de figurines translucides. Il y avait une bonne chance pour qu'elle cherche à s'en débarrasser au plus vite. Il se dirigea donc vers le quartier des joailliers.

La plupart des pâtés de maisons de Chang-an étaient refermés sur eux-mêmes comme des villages fortifiés, mais celui-là l'était plus que tout autre. Nulle fenêtre ne donnait sur l'extérieur. C'était un vaste enclos de forme carrée où l'on ne pouvait pénétrer que par une seule porte, gardée à chaque heure du jour par deux géants armés et soigneusement barrée dès la nuit tombée. On n'y laissait pas pénétrer n'importe qui. Par chance, sa tenue de coursier fit supposer aux gardiens qu'il

venait chercher une commande ou apporter un matériau précieux ; on avait coutume de faire transporter les petites quantités par des gaillards habillés comme des pouilleux, et il entraient tout à fait dans cette catégorie.

Un palanquin aux rideaux rouges attendait devant une échoppe à l'enseigne d'un gros diamant. Tsiao Tai remercia les dieux et l'influence que le juge Ti avait eue sur lui lorsqu'il vit deux personnes quitter la boutique. L'une était un gros bonhomme aux doigts couverts de bagues, la seconde n'était autre la cousine de la modiste après qui il courait depuis une heure. Sur un geste d'elle, les porteurs écartèrent l'un des rideaux et tirèrent du véhicule un deuxième coffre, en tout point identique à celui qu'elle avait laissé aux moines bouddhistes. Tout le monde s'engouffra dans le magasin avec le chargement. Une demi-heure plus tard, la voleuse retournait s'asseoir dans le véhicule. Tsiao Tai s'approcha plus près.

— Au quartier de « Réussite-Éclatante » ! l'entendit-il ordonner.

Le lieutenant prit quelques minutes pour faire des vérifications utiles et s'en fut chercher du renfort chez son patron. Ce dernier était absent. Dans la cour, Tsiao Tai rencontra son compagnon Ma Jong, à qui il résuma ses pérégrinations. Devant la menace de poursuites pour recel, le marchand n'avait pas hésité à lui révéler l'identité de la dame qui avait laissé ces marchandises en dépôt : c'était l'épouse de l'acupuncteur Hua Yan.

— Le patron dit toujours qu'il faut savoir prendre des initiatives, dit Ma Jong en lissant les poils de sa moustache ainsi que le juge le faisait avec sa belle barbe mandarinale lorsqu'il réfléchissait.

Ils tirèrent de leurs malles leurs vieux insignes de justice du temps où ils faisaient régner l'ordre dans les villes de province. Sans perdre davantage de temps, ils se rendirent à l'adresse indiquée.

« Réussite-Éclatante » était un endroit propre, réservé à la classe moyenne aisée. Les maisons, dotées d'un étage, étaient toutes précédées d'une petite cour cernée de murs blancs. C'était la version bon marché des opulentes résidences de la

haute bourgeoisie. Tsiao Tai déroula le vieil étendard proclamant « Tribunal du juge Ti » tandis que Ma Jong martelait de ses poings la porte que le chef d'îlot leur avait indiquée.

L'élégante jeune femme que Tsiao Tai avait suivie leur ouvrit elle-même.

— Que me veulent les honorables inspecteurs du tribunal du juge Ti ? conclut-elle après avoir jeté un coup d'œil à la banderole qu'ils exhibaient d'une main nerveuse.

Ils répondirent qu'ils étaient là dans le cadre d'une enquête officielle et s'engouffrèrent à l'intérieur sans lui laisser le temps de protester. La courette impeccablement tenue, agrémentée de quelques arbres nains, mimait les jardins des riches. C'était un palais en réduction, sans grands moyens, mais agencé avec goût. Ils se mirent aussitôt à fouiller le logement dans l'espoir d'y trouver de quoi appuyer une accusation de meurtre. Hélas, leurs recherches tournèrent court après qu'ils eurent mis un grand désordre dans les affaires parfaitement rangées de la suspecte.

— Je t'ai vue voler les jades de la veuve Mo ! s'écria Tsiao Tai, furieux de voir ses espoirs réduits à néant.

Sans se démonter, l'occupante des lieux assura qu'elle était bien la cousine de dame Mo et avait pris possession de son héritage en toute régularité.

— Je suis l'épouse régulière du célèbre acupuncteur Hua ! Je vais porter plainte contre vous ! On n'est pas dans les tribunaux de province, ici !

Tsiao Tai se demanda quelle tête ferait son patron s'ils l'entraînaient dans une affaire judiciaire mal engagée. Ce n'était pas là le genre d'initiative qu'il appréciait. Le regard fuyant de Ma Jong lui confirma qu'il porterait tout seul la responsabilité de cet échec. Ils se dirigèrent vers la porte.

— C'est ça ! Fichez le camp ! leur lança la furie.

Ils s'en allèrent à grands pas sans attendre qu'elle ameute la milice locale.

## XV

*Ti Jen-tsie répare les bévues de ses lieutenants ; il attrape une couturière avec des aiguilles.*

Ti n'avait pas quitté les locaux de la prison. Il avait donné pour consigne de surveiller Hua Yan de très près et avait interdit de le libérer, même si la déesse Kwan-yin descendait du ciel en personne pour l'innocenter. Il s'était fait servir le thé et réfléchissait à son enquête. Lorsque l'acupuncteur avait été arrêté, il ignorait ce qu'on lui reprochait et avait tout lieu de croire que c'était en rapport avec ses activités de meurtrier. Soucieux de se débarrasser d'un indice compromettant, il avait jeté sa liste sur son chemin, là où la soldatesque l'avait ramassée un peu plus tard. Il était impossible que ce document ne conduise pas un enquêteur sagace à faire le lien entre les crimes et leur auteur.

Au bout d'une heure, l'un des geôliers indiqua au mandarin que le prisonnier n'avait reçu aucune visite. Il avait passé son temps avec un détenu sur le point d'être libéré, un petit vide-gousset dont on venait de payer l'amende.

Un gong de bronze grand modèle se mit à résonner de toute sa puissance dans la tête du magistrat. Il se fit relater les détails de cette libération. Le geôlier lui expliqua que la femme du détenu avait réglé tous les frais, ce qui allait permettre sa sortie dès que les formalités auraient été accomplies. Ti traduisit ce qu'il venait d'entendre : « Une personne qui s'était présentée comme l'épouse du condamné avait tout à coup apporté la somme nécessaire à sa libération. » Quelle chance y avait-il pour que la compagne d'un minable voleur à la tire réunît le montant de l'amende, et ce précisément au moment où il faisait la connaissance d'un criminel beaucoup plus retors que lui ?

— Je veux parler à cet aigrefin ! déclara Ti.

Malheureusement, il apparut qu'on venait de le laisser partir.

— Par les latrines de la déesse Pourpre ! s'écria le mandarin.

Ce fut le moment que choisirent Ma Jong et Tsiao Tai pour rentrer de leur brillante équipée dans le quartier de « Réussite-Éclatante ». La présence de la vieille banderole dans la main du lieutenant inquiéta immédiatement le mandarin. En dépit de leur air penaud, Tsiao Tai essaya de donner un tour flatteur à ses opérations de la journée, depuis la disparition inopinée des jades jusqu'à la perquisition calamiteuse chez Mme Hua, tandis que son ami faisait signe derrière son dos qu'il n'était pour rien dans ce gâchis. Ti sentit poindre une raideur de cou qui risquait fort de se changer en migraine s'il ne parvenait pas à dégager quelque chose de positif de ce fatras d'improvisations désordonnées. Ce qui le retint de s'emporter fut l'idée qu'il n'avait pas fait mieux lui-même, entre ses accusations sans preuves contre Hua Yan et la fuite d'un codétenu chargé d'on ne savait quelle mission.

C'est cette piste-là qu'il résolut de suivre. Il se fit donner l'adresse du voleur par le greffier et se dirigea une nouvelle fois vers les bas-fonds de Chang-an, flanqué de ses hommes de main.

De retour dans le quartier le plus mal famé de la capitale, il se dit qu'il n'y avait sûrement pas là de quoi rehausser l'opinion que ses collègues avaient de lui. Du linge pendait aux fenêtres, des gamins jouaient nus dans la boue, des personnes lascives leur firent de l'œil en toute illégalité, alors que des cris indéterminés s'élevaient de temps à autre sans qu'on sût si on égorgeait un animal ou s'il se passait quelque chose de pire.

Ma Jong agrippa un adolescent crasseux et lui promit deux sapèques pour se faire indiquer la maison du malandrin qui leur valait cette joyeuse promenade. Quelques instants plus tard, ils se postaient devant un taudis de taille minuscule où cinq personnes au moins s'entassaient déjà. Ils virent une femme âgée aller et venir en traînant des seaux, trois enfants se poursuivre avec des cris, et entendirent la voix d'un vieillard énervé qui leur parvenait depuis la pièce commune à tout ce petit monde. Tsiao Tai goûtait encore moins que les deux autres



cette incursion dans une fange qu'il avait lui-même trop longtemps connue. Cette vision le portait à la philosophie.

— Si l'on supprimait la misère, on supprimerait le crime, affirma-t-il avec un soupir d'amertume.

Ti estimait pour sa part qu'on ne ferait que déplacer le crime, qui était inhérent à la nature humaine. Les riches se volaient et s'assassinaient entre eux aussi gaiement que les pauvres. L'allègement des souffrances humaines était sans doute un beau projet, mais il relevait davantage de la compassion que de la réalisation d'un ordre public parfait. Il avait poursuivi assez de marchands véreux, de nobles dames et de monstres puissants pour savoir que la richesse n'abolissait pas les mauvais instincts.

— C'est plutôt la pensée de Confucius qu'il faudrait répandre chez ces malheureux, répondit-il. Elle leur apprendrait à supporter leurs peines.

Tsiao Tai s'abstint de contredire son maître, quoique, à son avis, ce dernier en jugeât à son aise. Il était commode de considérer ces questions d'un point de vue confucéen quand on avait toujours eu l'estomac plein et un professeur chargé de vous ouvrir l'esprit.

Ma Jong, qui ne s'était pas mêlé à cet échange désabusé, fit soudain claquer sa langue pour attirer leur attention. Un individu dégingandé approchait de la mesure en sifflotant. La vieille femme aux seaux l'aperçut en même temps qu'eux.

— Ah, te voilà, bon à rien ! s'écria-t-elle en guise de bienvenue. Où étais-tu encore passé, depuis huit jours ? Trouve-toi un vrai travail et une nouvelle compagne pour s'occuper de ta marmaille ! J'ai déjà bien assez de ton infirme de père, qui ne bouge plus de son grabat !

Les doutes de Ti se confirmaient : nulle épouse n'était allée payer l'amende pour le faire sortir. Pour mettre fin aux réprimandes qui s'abattaient sur sa tête, l'ancien prisonnier déposa deux taëls dans la main de sa mère, qui en resta bouche bée.

« Voilà de l'argent bien vite gagné qui augure mal de la suite de mon enquête ! » se lamenta intérieurement le mandarin. La vieille dame se tint un raisonnement similaire.

— Qui as-tu tué pour avoir ça ? demanda-t-elle. Tu n'as pas vendu tes filles, j'espère ?

Elle regarda d'un œil soupçonneux sa progéniture disparaître à l'intérieur du gourbi. Ses doutes s'aggravèrent considérablement lorsqu'elle vit un fonctionnaire à longue barbe et deux malabars aux épaules de portefaix traverser la rue d'un pas décidé, la mine peu avenante, pour s'arrêter devant leur seuil. Elle leva vers eux une mine chafouine en se demandant quelle calamité son idiot de rejeton allait encore faire tomber sur leur foyer.

Ti s'apprêtait à entrer lorsqu'un relent nauséabond de corps mal lavés et de cuisine grasse heurta ses narines.

— Dis à ton fils de sortir, ordonna-t-il à la vieille femme.

— Petite Courge ! Viens ici ! cria-t-elle d'une voix rogue. Il y a tes taëls qui nous font des problèmes !

Dès que l'homme aperçut le mandarin, il voulut s'enfuir, mais Ma Jong, qui le dépassait d'une demi-tête, le ceintura fermement entre ses biceps.

— Je suis le vice-ministre des Travaux publics, annonça Ti, content de voir ce titre lui servir à quelque chose.

Le voleur roula des yeux apeurés tandis que sa mère posait une main sur son front, l'air de dire : « Qu'ai-je donc fait aux dieux ! »

— Il ne faut pas lui en vouloir, seigneur, plaida-t-elle. C'est un faible d'esprit, comme son père.

Ti pointa un doigt accusateur sur le malheureux, qui se serait sans doute répandu dans la poussière si Ma Jong ne l'avait tenu.

— Je sais qu'une femme s'est fait passer pour ton épouse afin de payer ton amende, tout à l'heure.

La vieillardesse poussa un cri de surprise.

— Tu fais le souteneur, maintenant ?

— C'est la compagne d'un ami, seigneur, glapit le coupeur de bourses. Je n'ai jamais voulu tromper les autorités. Comment refuser, quand on offre de payer pour vous ?

— Je suppose que cette faveur n'était pas gratuite, rétorqua Ti. Que t'a-t-on demandé en échange ?

La vieille tourna ses petits yeux inquisiteurs vers son dadais de fils. Elle aussi se demandait ce qu'on avait pu espérer obtenir de lui qui vaille le paiement d'une amende judiciaire.

— Tu devais assassiner quelqu'un ? suggéra le mandarin.

L'ancien détenu s'affola complètement.

— Je vous jure que non, seigneur ministre ! Je devais simplement porter un message ! Et recevoir trois taëls pour ma peine !

— Trois taëls ! s'indigna la vieille dame. Tu ne m'en as donné que deux !

Elle entreprit de le fouiller alors qu'il était toujours immobilisé par Ma Jong. Il fallut attendre qu'elle eût extrait la pièce du repli de sa ceinture pour reprendre l'interrogatoire. Ti exigea de voir le message.

— Il ne l'a pas écrit, seigneur, répondit le messenger. Il n'avait ni encre ni pinceau. Heureusement, j'ai bonne mémoire. Il me l'a fait apprendre par cœur. Votre Excellence ne doit pas s'en prendre à moi. Son contenu était sans importance.

Ti doutait qu'on payât les gens pour porter des messages sans importance.

— Puisque tu as une excellente mémoire, tu vas nous le répéter. Je te conseille de ne pas te tromper. Je n'aimerais pas envoyer dans les mines un soutien de famille aussi dévoué.

Sa vieille mère croisa les mains sur sa poitrine, fort curieuse d'entendre quel genre de mot on pouvait confier à son fils en échange d'une si grosse somme.

— Hua Yan m'a dit d'aller trouver son épouse, qui est couturière. Je devais lui dire ceci : « Fais disparaître tout de suite ce qui est dans mon cabinet. Donne deux taëls au porteur. »

— Deux taëls ? Mais tu en avais trois ! dit sa mère.

— C'était deux, mais j'ai dit trois, expliqua-t-il en baissant le nez.

Cette marque de malice sembla à la vieille femme la meilleure nouvelle de la journée.

Ti ordonna à Petite Courge de les conduire à l'adresse en question. Sa mère les laissa l'emmener sans rien dire : les pièces

étaient toujours au creux de sa main, elle avait sauvé le principal.

Il faisait déjà presque nuit quand ils atteignirent l'avenue. Tsiao Tai fut surpris de voir qu'on ne se dirigeait pas vers le quartier bourgeois où vivait la femme hautaine chez qui il était allé perquisitionner un peu plus tôt.

— Est-ce ici que vous avez tramé mes banderoles dans l'infamie ? demanda son patron.

Les lieutenants firent « non » du menton. La maison devant laquelle ils venaient de s'arrêter n'était pas celle de la prétendue cousine de dame Mo. Une fois que leur guide se fut enfui sans demander son reste, ils se postèrent de manière à surveiller les lieux discrètement. Ti était songeur.

— Ce Hua Yan est peut-être un fou dangereux doublé d'un escroc, mais il sait s'y prendre pour semer la police. Le secret de sa réussite est d'avoir deux domiciles, avec deux épouses qui ne se rencontrent jamais. Quel meilleur moyen de brouiller les pistes ? J'espère que nous arrivons à temps.

Une femme approcha à grands pas et pénétra dans la maison.

— Trop tard ! gémit le mandarin.

Il se hâta de frapper à l'huis avant que la situation n'empire.

— Qui est là ? demanda une voix où perçait de l'anxiété.

— Le bras armé de la justice ! clama le vice-ministre, qui commençait à se lasser d'être mené par le bout du nez. Ouvrez, ou mes hommes défoncent la porte !

Ses lieutenants espérèrent vivement qu'elle ouvrirait, car ils n'avaient nulle envie de se déboîter la clavicule pour tenir les promesses de leur patron. Par bonheur, le battant s'entrouvrit sur le visage effrayé de celle qui vivait là.

— Perquisition ! déclara le mandarin en pénétrant sans hésiter dans la pièce principale.

Tsiao Tai constata que son maître n'était pas si regardant sur ce mode d'investigation quand c'était lui qui tenait les rênes.

— D'où viens-tu ? demanda Ti avec un coup d'œil circulaire sur le mobilier tout simple qui décorait la pièce. Ne mens pas ! Je t'ai vue rentrer à l'instant !

— Du... De la fosse d'aisance, répondit-elle après une hésitation. Elle est au bout de la rue.

Ti la jaugea. Elle était déboussolée. Peut-être avait-il une chance de lui tirer les vers du nez.

— Sais-tu que ton mari a une deuxième épouse, qu'il entretient sur un grand pied à l'autre bout de la ville ? demanda-t-il.

La couturière baissa la tête.

— Mon mari est un grand homme, il fait ce qui lui plaît.

Donc, elle était au courant, conclut Ti, fâché de voir sa tactique échouer. Tandis que ses lieutenants retournaient les coffres à vêtements sans rien découvrir, il avisa, au fond de la pièce, une porte dont la serrure avait d'évidence été forcée.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Elle répondit que c'était le cabinet de son mari, mais qu'elle n'y mettait jamais les pieds : lui seul avait le droit d'y pénétrer.

— Pourquoi la fermeture est-elle cassée ?

— Je ne sais pas, seigneur. Je l'ai trouvée comme ça tout à l'heure. Un voleur se sera introduit chez moi, certainement.

Ti avait assez l'expérience des menteurs pour deviner quand on se moquait de lui. Il poussa le panneau de bois, qui s'ouvrit en grinçant. Dans la journée, le réduit était éclairé par deux fenêtres au ras du plafond. La lanterne du mandarin lui révéla un désordre indescriptible. Quelqu'un avait fouillé dans tous les coins avec une hâte manifeste. Il nota des traces dans la poussière des étagères. Des pots avaient été réunis sur la table centrale, comme si on avait prévu de les emporter. Le sol était jonché de feuillets couverts de notes de la même écriture que la liste aux numéros. Il y avait aussi tout un matériel semblable à celui dont les apothicaires se servaient pour préparer leurs potions. Quelques grimoires traînaient ici et là.

Ti se tourna soudain vers la couturière apeurée.

— Je vais te dire ce qui s'est passé. Il y a quelques heures, l'autre épouse de ton mari est venue t'avertir qu'une perquisition avait eu lieu chez elle. Par chance, il ne s'y trouvait rien de compromettant. Hélas pour toi, tel n'est pas le cas ici. Ton mari s'enferme souvent dans cette pièce pour y concocter des produits trop secrets pour être honnêtes. Tu as donc passé

la journée à te demander ce que tu devais faire. Un homme est venu te voir tout à l'heure, et tes doutes se sont changés en certitudes. Il était porteur d'une consigne de Hua Yan qui t'enjoignait de faire disparaître le contenu de son cabinet. N'ayant pas la clé, tu as forcé la serrure. Il y avait trop de choses pour que tu puisses les emporter en un seul voyage. Tu as donc fourré dans un ou deux sacs autant d'objets que tu pouvais et tu es allée te débarrasser de tout cela.

La couturière tomba à genoux.

— Je supplie Votre Excellence de croire que rien de tout cela n'est vrai. Ce sont de méchantes langues qui colportent ces mensonges. Je suis une simple couturière, jamais je n'oserais braver la justice impériale ! Mon mari jouit d'une réputation sans tache, il traite les premiers personnages de l'État !

L'allusion à la brillante renommée de l'acupuncteur revenait un peu trop souvent au goût du mandarin. Ces gens avaient apparemment la conviction qu'elle les plaçait au-dessus des lois. Il lui fallait trouver des preuves incontestables s'il voulait les traîner en justice. Il ordonna à ses lieutenants de le suivre avec la « simple couturière ». Ma Jong la saisit par le bras et tout le monde sortit dans la rue.

Il faisait à présent tout à fait noir. Des lampions brillaient devant les porches et de l'autre côté des fenêtres en papier huilé. Ti s'orienta du côté d'où venait cette femme lorsqu'ils l'avaient vue rentrer.

La couturière n'était pas bâtie comme un bœuf. Deux sacs remplis de pots et de livres devaient peser lourd au bout de ses bras. De plus, elle risquait à tout moment d'être interpellée par la police. Elle avait dû se délester de son fardeau à la première occasion.

Alors qu'ils passaient devant une ruelle, Ma Jong demanda s'il pouvait s'arrêter pour boire un peu.

— Où veux-tu trouver de l'eau ? rétorqua Ti, que son lieutenant détournait de ses cogitations. Il n'y a pas de taverne, ici !

— Il y a ce puits, répondit l'homme de main en désignant la rue latérale.

Ti se tourna de ce côté sans rien voir. À quarante-sept ans, sa vue n'était plus ce qu'elle avait été. Son inspecteur, en revanche, gardait des yeux de chat, peut-être parce qu'il n'avait pas passé la plus belle partie de sa vie penché sur les maximes de Confucius. En s'approchant, Ti découvrit en effet un puits dissimulé par l'obscurité.

— Puisque tu as soif, descends donc là-dedans ! ordonna-t-il.

Le lieutenant du magistrat ôta son surtout en se demandant s'il n'allait pas accepter cette place de garde du corps qu'un président de société secrète lui avait offerte la semaine précédente. On l'entendit clapoter un moment dans l'eau froide. Lorsqu'il remonta, il tenait à la main un gros sac qui fit un grand « floc ! » en atterrissant aux pieds de son patron.

— J'y retourne, il y en a un autre, grogna-t-il avant de redescendre.

Comme ils s'y attendaient, le paquet était plein de flacons, d'ouvrages savants et de pots en céramique étiquetés qui se répandirent sur le sol de terre battue. Ti alla décrocher une lanterne qu'il posa à côté du tas et entreprit de comparer les récipients avec les numéros inscrits sur sa liste. À « général Qin Feng » correspondaient des champignons racornis qui n'avaient pas belle allure. Le numéro de la veuve Mo renvoyait à une pâte noirâtre dégoûtante. La famille de Wu Liang avait eu droit à une inquiétante poudre rouge sang.

Le second sac contenait tout un lot d'aiguilles d'acupuncture qui s'étaient échappées de l'enveloppe de soie où leur propriétaire avait coutume de les ranger. Tsiao Tai voulut les ramasser.

— N'y touche pas ! s'exclama Ti. J'ai toutes les raisons de croire que Hua s'en est servi pour tuer ses victimes.

Il avisa un linge au milieu de ce fatras et s'en servit pour les saisir.

— C'est de la diffamation ! s'offusqua la couturière, qui reprenait du poil de la bête. Mon mari est un bienfaiteur de l'humanité reconnu par les plus puissants personnages de cette ville ! Il saura à qui s'adresser pour faire triompher son innocence !

— Ah, oui ? fit Ti en se tournant vers elle, les aiguilles à la main. Mais que diront ces puissants personnages qu'il a piqués, lorsqu'ils sauront comment ce saint homme utilise ses instruments ?

Il s'approcha d'elle, les pointes en avant, jusqu'à effleurer la robe qu'elle portait. Elle frémit.

— Si ton mari n'a rien fait de mal, tu n'auras pas peur d'une petite piqûre, n'est-ce pas ?

L'épouse de l'acupuncteur détourna la tête pour ne pas voir les fines tiges métalliques dardées sur sa poitrine.

— Voyons, reprit le mandarin. Tu me parais bien nerveuse. Je ne suis pas expert, mais je crois me souvenir qu'il y a, à la base du cou, un nœud de forces qu'il est conseillé de piquer pour soulager l'anxiété. Quelle aiguille vais-je donc choisir ? Celle qui a soigné la veuve Mo ? Ou celle dont ton mari s'est servi pour traiter cette malheureuse famille dont tous les membres ont été enterrés peu après ?

Il en choisit une et s'apprêta à l'enfoncer dans la peau de la couturière, qu'il pinça entre deux doigts de sa main gauche.

— Arrêtez ! Je vous en prie ! s'écria-t-elle. J'avoue ! Ces affaires sont bien à Hua Yan. Il m'a ordonné de tout jeter et je l'ai fait. J'aurais jeté le reste si Votre Excellence n'était pas arrivée, avertie par le dieu de la Justice !

Comme elle semblait dans des dispositions favorables, Ti prit la direction de son logement, suivi par ses lieutenants avec leur prisonnière et les deux sacs. Il alluma une lampe, s'assit sur un tabouret et fit agenouiller la suspecte devant lui, avec l'espoir que cette solennité faciliterait la confession.

— Je sais déjà beaucoup de choses, annonça-t-il pour lui ôter tout espoir de dissimulation. Je sais que vous êtes deux épouses du même homme, vivant séparément, et que vous l'aidez à mettre sur pied ses projets criminels.

Lorsque l'une lui sert de rabat-teuse, l'autre se présente comme une parente afin de faire main basse sur l'héritage, de préférence des objets précieux faciles à négocier.

Cet énoncé confirma la malheureuse dans l'idée que le dieu de la Justice parlait à l'oreille du mandarin.



— Mon mari a traité le général Qin, le mois dernier, mais ça n'a pas marché, et son ordre de mission pour une contrée lointaine lui a sauvé la vie. Je n'ai jamais su comment il s'y prenait, mais j'ai fini par me douter que ça avait un rapport avec ses aiguilles.

Ti pensait avoir compris le système. Hua Yan expérimentait sur ses patients les différents poisons concoctés dans son réduit. Ses travaux n'étaient pas destinés à soigner, mais à tuer. Non content d'utiliser son savoir pour assassiner les gens et de tromper la confiance de ses clients, il avait pris le risque de répandre dans cette métropole de près d'un million d'habitants les maladies les plus néfastes.

Ti chargea Tsiao Tai d'aller arrêter l'autre épouse, et Ma Jong de conduire celle-ci en prison. Ce dernier tira une cordelette de sa ceinture et noua les poignets de la prévenue.

De son côté, Ti chercha de quoi écrire sur les étagères de l'assassin. « Mon ami le juge Wei va être ravi de me revoir », songea-t-il en saisissant deux grandes feuilles de parchemin vierges. Il rédigea d'abord un ordre d'incarcérer les deux femmes Hua pour complicité de meurtre aggravé, puis un acte d'accusation dont le magistrat se servirait pour prononcer l'inculpation de l'acupuncteur. Il fit tomber une goutte de cire molle au bas des documents et y apposa la marque de son sceau à l'emblème du ministère des Travaux publics, qu'il conservait dans sa manche. Ce serait sans doute la première fois qu'on verrait un tel acte validé par le symbole administratif des Eaux et Forêts.

## XVI

*Un assassin s'échappe de manière inattendue ; Ti débusque un criminel dans un plat de nouilles.*

Après une nuit de sommeil que la satisfaction du travail accompli avait rendue paisible, Ti s'apprêtait à prendre son premier repas lorsqu'un serviteur lui annonça qu'un geôlier avait attendu son réveil dans les communs. Le directeur de la prison l'avait envoyé prévenir Son Excellence que l'acupuncteur Hua Yan était au plus mal.

Ti abandonna sa collation et réclama ses vêtements. Il fit mander Choi Ki-Moon et courut au dépôt du tribunal, inquiet de ce qu'il allait y trouver.

Un gardien l'introduisit dans la cellule de l'assassin immobile sur sa couche, et se posta près du corps, une lanterne à la main. Ti constata que Hua avait saigné du nez. Comme le malade n'avait pas réagi à son entrée, il toucha sa main. Elle était à peine tiède. Il se tourna vers le sbire.

— Dis-moi. Quand on m'a fait prévenir qu'il était malade, il était déjà mort, n'est-ce pas ? Personne n'a osé me déranger plus tôt, c'est ça ?

Le maton baissa la tête. Ils avaient fait passer leur respect pour le sommeil du vice-ministre avant toute autre préoccupation.

Au cours de sa carrière de juge, lorsqu'il s'installait dans une ville confiée à son administration, Ti commençait par donner des instructions pour qu'on l'avertisse des faits importants quelle que soit l'heure. Mais ici, à la capitale, l'ordre social primait les investigations. Il refréna un accès de colère qui ne l'aurait mené nulle part et demanda comment s'était passée la nuit. Le gardien répondit que le détenu s'était plaint

de maux de tête. Il était incapable de dormir et son corps semblait bouillir de l'intérieur. Il avait fini par délirer.

— Un médecin l'a-t-il vu ? demanda Ti sans grand espoir.

— Il est interdit de pénétrer dans la prison avant le lever du jour, seigneur, répondit le geôlier à ce fonctionnaire décidément peu au fait des procédures métropolitaines.

Ti poussa un profond soupir. Il ne lui restait plus qu'à assister à l'examen post-mortem, avec l'espoir qu'il comblerait les lacunes de ce récit.

Choi Ki-Moon arriva peu après, vêtu à l'emporte-pièce et mal coiffé.

— En quoi puis-je avoir le bonheur de servir Votre Excellence ? demanda-t-il en s'inclinant.

Ti éprouvait toujours une gêne à la vue de cet individu, mais c'était en l'occurrence tout à fait la personne dont il avait besoin.

— Je vous avais fait appeler pour soigner votre collègue, dit-il sèchement. Mais, vu ce qui lui est arrivé, vous allez m'être encore plus utile. Vous êtes un spécialiste des décès en prison, si je ne m'abuse ?

Le Coréen détestait ces allusions. Il s'accroupit à côté du cadavre et entreprit de le dévêtir. Lorsqu'il ôta la robe principale, un objet tomba sur le dallage. C'était une fiole minuscule où ne restaient que quelques gouttes d'une mixture pâteuse et malodorante.

— Empoisonnement, seigneur, conclut-il, jugeant sa tâche terminée.

Ti eut une grimace d'agacement.

— Je ne vous ai pas fait venir pour exprimer des conclusions que j'aurais pu tirer moi-même. Ce que vous pourriez faire de plus intéressant serait d'absorber ce qu'il reste de ce produit pour voir s'il s'agit bien de poison.

Choi Ki-Moon déglutit péniblement et reprit son examen.

— Les traits sont creusés, la peau a rosé, la bouche et les yeux sont ouverts.

— Y a-t-il des marques de piquûre ? demanda Ti.

Le Coréen éleva la lampe au-dessus du corps dénudé.

— Non, seigneur. Il faut croire que mon malheureux confrère ne pratiquait pas son art sur lui-même. Pas de traces de violence non plus. Pas de salivation excessive. Il a en revanche transpiré abondamment durant ses dernières heures.

Ti comprenait fort bien pourquoi le défunt s'était toujours abstenu d'enfoncer ses aiguilles dans sa propre chair.

— Comme c'est étrange, seigneur... murmura Choi, qui avait desserré les mâchoires du mort pour examiner l'intérieur de sa bouche.

— Quoi ? demanda Ti avec impatience.

— Il y a un liquide rouge dans la gorge. Les lèvres sont gercées. Les mains sont flasques. La langue est blanchâtre. Le ventre gonflé. Ce cadavre présente tous les signes du « syndrome du trauma froid<sup>17</sup> ». Il a dû s'étouffer avec ses propres sécrétions. Cela arrive en l'absence de soins.

Ti demanda au geôlier s'il y avait eu récemment d'autres cas de ce genre entre ces murs. La réponse fut négative. Hua Yan avait donc succombé à un mal contagieux dont il était le seul à être atteint et dont il n'avait montré aucun symptôme jusqu'à cette nuit.

— Est-il possible qu'il ait contracté cette fièvre à partir du contenu de la fiole ? demanda Ti en tendant le récipient sous le nez du médecin.

— Je l'ignore, seigneur ! répondit ce dernier avec un mouvement de recul. Jamais je n'ai songé à utiliser mes connaissances dans un but diabolique !

Ti avait sa propre opinion sur ce point.

— Mais encore ? reprit-il.

Choi Ki-Moon était extrêmement gêné.

— Je crois me souvenir que la contagion peut se faire par les selles d'un homme déjà atteint.

Ti sut dès lors ce qu'avait contenu la petite bouteille. Hua Yan avait finalement trouvé la maladie idéale avec laquelle contaminer ses patients. Le mandarin n'osa penser aux ravages que ce monstre aurait pu faire s'il en avait eu le temps. Ses recherches lui avaient bien servi, mais non de la manière qu'il

---

<sup>17</sup>La fièvre typhoïde.

espérait. C'était le premier cas de suicide par maladie auquel l'ancien magistrat se voyait confronté.

Ti emmena Choi Ki-Moon avec lui au *gongbu* pour discuter des détails médicaux nécessaires à son rapport. Une fois dans son cabinet, il se fit servir le petit déjeuner qu'il n'avait pu prendre chez lui. Le Coréen se tenait debout près de la porte. Ti désigna les plats disposés sur la table basse :

— Servez-vous donc. Pas de chichis entre nous aussi tôt dans la journée.

Il continua son repas tandis que le médecin, après l'avoir remercié de cet honneur, piochait dans les bols avec ses baguettes. Leur immense différence de statut lui interdisait de s'asseoir, ce qui donnait une curieuse allure à leur tête-à-tête.

Ti se rendit compte tout à coup qu'il y avait quelque chose d'anormal dans cette collation. La qualité des mets qu'on lui avait servis était surprenante. Il y avait là des « petits cœurs » à la vapeur selon la recette du Sud, des crevettes à la poudre de perle et des ailerons de requin à la sauce brune du Sichuan, des aliments qu'un Chinois, même fortuné, ne voyait pas tous les jours sur sa table. Il évalua la faveur dont il jouissait désormais par le soin qu'on prenait à le nourrir. C'était de la reconnaissance administrative transposée en art culinaire.

Lorsqu'un scribe reparut pour prendre ses ordres, il demanda si l'on avait besoin de lui pour la gestion de leurs chères eaux et forêts. L'employé lui assura que tout était parfaitement en ordre. Son ministre de tutelle lui adressait en outre ses félicitations pour l'excellence de son travail, ce qui était fort surprenant, car il y avait plusieurs jours qu'il n'avait ouvert un dossier. Il en déduisit que ces affaires criminelles faisaient davantage pour sa gloire de vice-ministre des Travaux publics que n'aurait pu le faire son zèle le plus sincère. Le ministre n'était sûrement pas dupe. Mais, puisque les conseillers de Sa Majesté étaient contents de lui, son supérieur n'avait plus qu'à se déclarer enchanté de ses services. Il trouva la cuisine du palais décidément remarquable.

Il était en train de dicter son rapport sur l'affaire Hua quand un message arriva de la Chancellerie. Le grand secrétaire Zou Haotian le louait d'avoir débusqué un grand nombre de

criminels – bien plus, en fait, qu’on ne l’aurait cru –, mais notait que celui qu’il avait été prié d’arrêter courait toujours. En un mot, l’on commençait à s’impatier. Il convenait de revenir à l’enquête originelle s’il souhaitait que ses repas continuent d’être sublimes.

Le mieux était de retourner au Grand Service médical, cette pépinière de délinquants en tout genre. Il se demanda ce qu’on allait lui jeter en pâture, cette fois. Un masseur qui étranglait ses clients entre ses cuisses ? Il était temps de rencontrer le médecin-chef dont dépendait l’étude des maladies vénériennes. Cet homme avait peut-être été appelé en consultation par le courtisan empoisonné ou par sa maîtresse.

Choi Ki-Moon fit un effort pour avaler précipitamment une bouchée du délicieux ragoût de concombre de mer<sup>18</sup> au gingembre, dont il se gavait sans honte :

— Dans ce cas, seigneur, Votre Excellence n’a pas besoin de se rendre au Grand Service. Le spécialiste de ces questions se nomme Cai Yong. C’est un maître en médecine organique, pharmacopée et préparation des remèdes. Il passe en général ses matinées sur son lieu de consultation.

Ti s’attendait à visiter un établissement de luxe dans la partie la plus huppée de la capitale. Il commença à déchanter lorsqu’il vit le palanquin qui les transportait prendre la direction opposée, et perdit toute illusion quand le Coréen lui annonça qu’il valait mieux quitter ce confortable véhicule s’ils voulaient passer inaperçus. Les porteurs les déposèrent à l’entrée d’un quartier chaud de Chang-an. Les deux hommes s’engagèrent à pied dans une région que la milice devait aborder avec circonspection. Fenêtres et porches abritaient des femmes légères, vêtues de robes voyantes.

— Je comprends qu’on ne m’ait pas nommé à la police de Chang-an, bougonna Ti. Il n’y a pas la moindre délinquance dans cette charmante cité.

---

18Animal invertébré au corps mou et oblong, à la peau rugueuse, possédant un cercle de tentacules autour de la bouche.

Choi Ki-Moon était, lui, parfaitement à l'aise dans cet environnement.

— Elles sont comme le bec d'une bouilloire qui évacue l'excédent de vapeur, seigneur. Elles sont là pour la cohésion de notre société. Elles participent à l'ordre du grand tout à leur façon.

L'œil exercé de l'ancien juge surprit une scène qui aurait mérité une intervention policière.

— Il y a un de vos becs de bouilloire qui vient de soustraire la bourse d'un badaud, signala-t-il avec un geste en direction d'une jeune personne très débraillée qui s'entretenait avec un imbécile aux yeux rivés sur son décolleté.

Sans doute fallait-il croire que cette jeune femme participait à l'ordre du grand tout en redistribuant à son profit les richesses d'autrui. La philosophie confucéenne du mandarin était blessée par l'absence d'organisation autant que par le dévoiement sexuel qui régnaient en ces lieux.

L'officine qu'ils cherchaient était située à la limite entre un quartier d'habitation populaire et celui des prostituées de seconde zone, à mi-chemin du ciel et de l'enfer, en quelque sorte. Ti devina que la pratique de son art n'était pas la seule chose qui y retenait ce médecin-chef. Étrange profession que celle qui consistait à recevoir toute la journée des filles de mauvaise vie !

Rien ne signalait la maison devant laquelle ils s'arrêtèrent. Elle était dotée d'une façade en bois des plus banales, que longeait une étroite promenade couverte, soutenue par de minces colonnes à la peinture écaillée. Sans doute les femmes qui venaient là étaient-elles soucieuses de discrétion. Choi Ki-Moon fit résonner un gong pendu près de la porte et s'effaça pour laisser le vice-ministre entrer le premier. Ti pénétra dans une pièce obscure garnie de bancs qui devait servir de salle d'attente.

Le maître des lieux ne tarda pas à se montrer. Il écarta le rideau de perles qui séparait la pièce du reste de son établissement et s'essuya les mains sur le devant de la robe. Ti supposa qu'ils le surprenaient en plein repas, puis chassa de son esprit toute pensée au sujet de ce qu'un chirurgien pouvait faire

d'autre dans son arrière-boutique. Cai Yong était un homme de quarante ans au cheveu rare et au visage bouffi de mauvaise graisse. Ti songea qu'il fallait à ses clientes une bonne dose de motivation pour se fier à lui. Jamais, pour sa part, il n'aurait laissé un tel individu approcher de ses épouses à moins de vingt pas. Choi Ki-Moon fit les présentations, suscitant chez son collègue une suite interminable de courbettes déférentes, accompagnées de paroles de bienvenue. Leur hôte s'empressa de les emmener dans son cabinet de consultation, à peine plus propre que l'antichambre, mais qui possédait des fauteuils en bambou garnis de coussins.

— C'est moi qui suis honoré de rencontrer un si grand maître, mentit le mandarin avec un coup d'œil général aux colifichets accrochés un peu partout.

Les patients étaient certainement trop pauvres pour se payer les remèdes dont ils avaient besoin. Ti savait comment survivaient les guérisseurs qui n'étaient pas parvenus à se constituer une clientèle fortunée : ils distribuaient des grigris, des prières recopiées dans les livres sacrés et des flacons d'eau miraculeuse, en échange de sommes dérisoires.

— On m'a dit le plus grand bien de vos compétences, reprit Ti, qui n'était plus à une flagornerie près.

Cai Yong ne devait pas être sevré de compliments. Il se rengorgea comme un paon.

— Votre Excellence est trop bonne. Je fais de mon mieux à mon humble niveau.

Il parut hésiter, puis céda à la tentation de se mettre en valeur et tira d'une étagère deux des petites boîtes en papier fort qu'on y avait superposées, l'une rose et l'autre bleue. Il les ouvrit devant son visiteur. Elles contenaient tout un tas de boulettes jaunâtres pour l'une, maronnasses pour l'autre, à l'aspect tout à fait répugnant.

— Quelles sont ces merveilles ? demanda Ti en tâchant d'avoir l'air intéressé.

Le médecin-chef était au comble de la fierté. Comme ses clientes lui parlaient souvent de leurs problèmes conjugaux, il avait mis au point une préparation aphrodisiaque pour celles qui se plaignaient d'être négligées par leur mari, et un mélange



de sa composition à base de salpêtre et de bière pour endormir les ardeurs excessives des excités. Les dames s'étaient passé le mot, il avait à présent une solide réputation dans le quartier.

« Une solide réputation de maquereau », compléta Ti en lui-même. Il s'efforça de garder la forme des boules en mémoire pour le cas où l'une de ses épouses tenterait un jour de lui faire ingurgiter ces cochonneries. Bien sûr, la méthode avait ses limites. Cai Yong confessa qu'une Mme Si, qui tenait une taverne de nouilles au bout de la rue, avait pointé le défaut de sa panacée. Résolue à rétablir l'harmonie de son ménage, elle avait fait des efforts de toilette et avait mêlé l'aphrodisiaque à la soupe de son époux, qui, sitôt son repas avalé, était parti rejoindre sa maîtresse, poussé par un désir subit ! Le lendemain, elle avait essayé l'autre remède pour le retenir. Il s'était alors endormi et s'en était allé retrouver la rivale à son réveil !

— Ce n'est vraiment pas de chance ! compatit le mandarin, un aimable sourire aux lèvres, en se demandant s'il devait le faire arrêter pour avoir encouragé ses clientes à intoxiquer leurs conjoints à leur insu.

À présent que le médecin-chef était en confiance, il était temps d'orienter la conversation vers le sujet qui les amenait.

— Je suppose que votre clientèle n'est pas exclusivement constituée de personnes de choix, telle cette marchande de nouilles ?

Cai Yong saisit parfaitement l'allusion.

— Je vois aussi l'autre sorte de commerçantes du quartier, admit-il. Je leur vends du ginseng, je traite les gonorrhées, et ainsi de suite.

Il désigna d'un geste large une étagère pleine de boîtes de mante *tang lang*, un insecte préconisé dans le traitement de la blennorragie, de la spermatorrhée et de l'incontinence urinaire. Il y avait aussi des libellules séchées, souveraines pour cicatriser les ulcérations de la verge.

— Je règle en outre leurs petits problèmes quand ils se présentent... ajouta-t-il d'un air entendu.

En d'autres termes, il leur prescrivait des substances abortives. Cai Yong ouvrit une grosse potiche remplie de poudre

verte : il avait en ce moment un stock de feuilles de datura pour fumigations.

— Elles combattent l'emphysème et l'asthme. Le fruit, enfermé dans une capsule épineuse, possède des propriétés narcotiques et sédatives puissantes.

— Oh, je connais, dit Ti en examinant d'un peu plus près ce qui se trouvait sur ces rayonnages. J'ai jugé des prostituées qui en faisaient boire sous forme de liqueur à leurs amants de passage pour les plonger dans un sommeil léthargique, afin de mieux les détrousser...

Déconcerté, Cai Yong tâcha de rattraper ce faux pas en orientant le mandarin vers le ginseng, cette panacée par excellence. Outre ses propriétés aphrodisiaques, cette plante rare et coûteuse permettait de décongestionner, facilitait la circulation, nettoyait le sang et revigorait les organismes fragiles.

— Décoctions à prendre le matin, conclut-il en glissant un sachet dans la main du fonctionnaire.

— Dites-moi, vous cumulez les fonctions de médecin et de pharmacien ? dit Ti sans cesser de déchiffrer les étiquettes de cet arsenal du crime et de la débauche.

— Et pourquoi pas ? Comment le grand homme voudrait-il que nous vivions sans cela ?

Cai Yong se rapprocha du visiteur et ajouta à voix basse :

— Le grand homme croit-il que je prodigue mes remèdes aux cent familles<sup>19</sup> ? Que non ! Pour les cent familles, j'ai des pilules faites avec de la farine de froment sucrée et aromatisée, et des emplâtres composés de pâte de jujube et de gelée de coings. C'est toujours assez bon pour elles. Je réserve mes vrais médicaments aux clients comme vous, capables de les apprécier.

Ti lui demanda s'il avait vu une courtisane de haut rang atteinte d'un mal contagieux.

— Si je l'avais vue, je l'en aurais guérie, répondit Cai Yong avec fatuité.

---

<sup>19</sup>Le petit peuple.

Ti estima que cet endroit ne témoignait guère du savoir-faire universel dont se prévalait son occupant.

Le gong de l'entrée résonna deux fois de suite. Ti jugea qu'il avait assez ri comme ça. Mieux valait prendre congé et retourner à l'enquête pour lequel le grand secrétaire l'avait missionné. En traversant la première salle, il vit, assise sur l'un des bancs, une dame qui attendait probablement de se voir délivrer la potion miracle qui enverrait son mari dans les bras de sa concurrente. Il avisa aussi un bellâtre qui paraissait fort intéressé par sa voisine, et quitta les lieux en levant les yeux au ciel.

Alors qu'ils descendaient la rue, les deux hommes passèrent devant un débit de nouilles. Choi Ki-Moon eut un regard complice à l'intention du mandarin :

— Si je ne me trompe, la patronne de cet établissement teste les préparations de notre ami pour réguler les élans amoureux de son mari, dit-il avec un clin d'œil égrillard.

Ti remarqua une banderole blanche près de la porte. Ces emblèmes de deuil faisaient sur lui le même effet qu'une des potions revigorantes de maître Cai. Une servante était justement en train de nettoyer les tables disposées sous l'auvent.

— Qui est mort ? demanda-t-il.

— Notre patron, M. Si, répondit la femme sans cesser de frotter ses plateaux. Qui aurait dit qu'il partirait si vite ! Le prêtre taoïste a dit que c'était courant lorsqu'un homme disperse son énergie yang à tort et à travers<sup>20</sup>.

Ti sentit un frisson parcourir son échine dorsale. Un horrible pressentiment le tenaillait. La coïncidence était pour le moins troublante.

— J'ai une soudaine envie de nouilles, dit-il en prenant place sur l'un des tabourets.

Il fit signe à Choi Ki-Moon de s'asseoir en face de lui au lieu de les faire remarquer en restant planté là comme un

---

<sup>20</sup>La doctrine taoïste préconise aux hommes de retenir leur semence afin de préserver leur yang contre l'invasion du yin présent chez les femmes.

domestique. Le Coréen s'exécuta en se demandant si le mandarin avait juré de faire condamner tous les médecins de cette ville. Une femme bien en chair, dont Ti supposa que c'était la patronne, vint leur vanter le plat du jour, des pâtes sautées à l'encre de sèche. Il adopta la figure du gastronome ravi.

— Je t'avais bien dit que c'était la meilleure taverne de nouilles au nord de la ville, vieux frère ! s'exclama-t-il à l'intention d'un Choi Ki-Moon perplexe. C'est notre ami le médecin Cai Yong qui nous envoie.

— Que les dieux bénissent éternellement ce bienfaiteur des femmes ! répondit la cuisinière en joignant les mains pour recommander l'intéressé aux divinités compatissantes.

Cet accès de reconnaissance envers un homme qui n'avait sauvé ni son époux ni son mariage ajouta aux doutes du magistrat. La servante revint bientôt avec les plats commandés. Ti s'extasia sur la qualité des préparations, mais se garda d'y plonger une seconde fois ses baguettes afin de continuer à poser des questions, comme s'il avait été en veine de conversation.

— Ainsi ton patron est mort subitement ? Comment se fait-il que le savant ne l'ait pas guéri ?

— Madame a fait venir un très bon médecin, mais le mal était trop avancé.

— Était-ce lui qui le traitait habituellement ?

— Oh, non ! Monsieur était solide comme un roc.

Elle eut un petit rire et ajouta que le défunt avait coutume de se prodiguer sans compter auprès de toutes celles qui passaient à sa portée. C'était apparemment le vert-galant du quartier, et son épouse devait être celle de ces dames qui le regrettait le moins.

Tout en remuant ses pâtes, Ti se fit un rapide tableau de la situation. Le restaurateur Si dilapidait le revenu de son commerce dans les bras desourgandines et délaissait sa régulière. Peut-être aurait-il fini par la répudier et la jeter à la rue sans ressources. Ayant échoué à le réformer, Mme Si avait toutes les raisons de souhaiter sa disparition.

Choi Ki-Moon, dont l'appétit semblait décidément sans limites, était en train de se goinfrer en face de lui. Dégoûté par ce spectacle, Ti reporta son attention sur ceux qui les

environnaient. À quelques tables de là, il vit la patronne prendre grand soin d'un autre client. Il réalisa tout à coup qu'il s'agissait du même individu aperçut dans la salle d'attente, ce gandin fort occupé à courtiser une cliente. Il était court sur pattes, bedonnant, le visage mat, mais la moustache impeccable et beau parleur.

— Et lui, qui est-ce ? demanda Ti quand la servante fut de retour avec le bouillon par lequel se concluait tout repas chinois.

Elle répondit que c'était le coiffeur du quartier, un habitué. Ti ajouta ce détail à l'ensemble de ceux qu'il tâchait d'agencer dans son imagination. Le regretté M. Si n'était apparemment pas le seul séducteur du coin, le coiffeur avait entrepris de prendre sa succession en tant que coq de basse-cour.

— Il n'a pas été soigné par Cai Yong, celui-là ? demanda le mandarin.

— Votre Seigneurie a le don de double vue ! s'exclama la servante. Le maître l'a guéri d'une mauvaise grippe, l'hiver dernier ! C'est un grand savant et nous lui vouons tous une profonde admiration.

Il n'y avait apparemment que les maris volages que ce médecin n'arrivait pas à sauver. Il se produisait dans cette rue les plus beaux exemples de guérison par absence de moralité que Ti eût jamais vus.

Une femme qui remontait l'artère en toute hâte passa tout près d'eux. Elle semblait paniquée. Ti la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle entrât chez le médecin sans se donner la peine de faire résonner le gong. En revanche, le tambour d'alerte présent dans la tête du magistrat se mit à retentir avec fracas. Ti ôta de sa ceinture quelques sapèques qu'il jeta sur la table. Il se leva, au grand dam du Coréen, qui n'avait pas fini son bouillon de pattes de poule, et reprit la direction du cabinet médical, un endroit de plus en plus passionnant.

Lui non plus ne fit pas tinter le gong au moment de franchir la porte. La première salle était vide. Il alla tout droit au rideau de perles, qu'il écarta pour pénétrer dans le cabinet. La dame qu'il avait vue passer se tenait debout, la mine catastrophée. Cai Yong était assis dans le fauteuil où il se trouvait probablement lorsqu'elle l'avait surpris. Sa figure exprimait un mélange de

stupeur et de contrariété. Ce sentiment ne s'arrangea pas lorsqu'il vit le mandarin surgir chez lui sans s'être fait annoncer, coupant la visiteuse en plein milieu d'une tirade qui n'avait rien de plaisant.

— J'avais oublié de vous poser une question sur le datura, dit Ti en dévisageant le savant médusé.

La présence de la dame intéressait beaucoup plus le mandarin que tout ce que l'on pouvait lui apprendre sur l'usage des plantes médicinales.

— J'interromps une consultation ? demanda-t-il.

Cai Yong fut forcé de faire les présentations. Ti resta immobile et silencieux, attendant que cette dame lui explique l'objet de sa présence. Il était persuadé que son agitation ne venait pas de la soudaine irruption d'un bouton mal placé. Au bout de quelques instants, la visiteuse désespérée expliqua qu'elle était venue chercher l'aide du lettré parce que la police était chez eux.

— Vous venez de perdre votre mari ? susurra Ti.

— Pas du tout ! s'exclama la dame, effarée. Au contraire ! C'est mon mari qui vient de tuer quelqu'un !

Ti vit ses conclusions pleines de finesse voler en éclats.

— Et lorsque votre mari tue quelqu'un, vous vous précipitez chez le médecin ? s'étonna-t-il.

Elle raconta que son époux s'était disputé la veille au soir avec un collègue de travail et l'avait assommé. Il était rentré sans rien lui dire, mais la milice était venue l'arrêter et ne bougeait plus de chez eux.

— Dans ce cas, il est trop tard pour les potions calmantes, conclut Ti en lissant d'un air rêveur les longs poils de sa belle barbe.

La situation redevenait palpitante. Si les inspecteurs étaient chez elle, sans doute était-ce pour perquisitionner. Il était curieux de savoir ce qu'ils allaient trouver.

— Chère madame, vous êtes tombée sur la bonne personne. Je vais vous aider à résoudre ce problème. Conduisez-moi chez vous.

Il jeta un regard satisfait au guérisseur cloué à son fauteuil, et quitta l'échoppe, conduit par la femme du meurtrier, qui ne savait plus où elle en était.

— De plus en plus intéressant, ce quartier, glissa-t-il à Choi Ki-Moon tandis qu'ils descendaient une seconde fois la rue.

Ils passèrent devant le restaurant de nouilles, d'où la patronne et son coiffeur les contemplèrent avec curiosité. « Attendez un peu, se dit Ti. Je ne vais pas tarder à m'occuper de vous. »

Le domicile de la dame était constitué d'une pièce unique où trônait un vaste lit kang en briques chauffé par-dessous. Dans l'arrière-cour, des poules picoraient un sol de terre battue. Ils trouvèrent un petit groupe de miliciens munis de l'équipement réglementaire, qui comprenait un gourdin pendu à la ceinture. Affalés sur la natte du couple, ils étaient en train de vider une cruche de vin. Ti s'était trompé sur le motif de leur intrusion : ils n'étaient pas restés pour perquisitionner, mais pour boire un coup aux frais de celui qu'ils venaient d'arrêter, comme cela se pratiquait souvent : les arrestations se faisaient aux dépens du suspect. Si perquisition il y avait eu, celle-ci s'était interrompue à la découverte de la réserve d'alcool. Choi Ki-Moon énonça les titres du mandarin, ce qui les força à quitter péniblement leurs sièges pour saluer le haut fonctionnaire, convaincus d'être victimes d'une inspection-surprise. Pas mécontent de ce malentendu, Ti leur ordonna de se livrer à une fouille en règle du logement. Il dut presque aussitôt tempérer son ordre d'un appel au respect de la propriété privée, les miliciens ayant commencé à jeter de tous côtés les objets et pièces de linge qui leur tombaient sous la main. Non seulement les cris de la propriétaire étaient gênants, mais il n'y aurait bientôt plus rien à tirer du capharnaüm qu'ils étaient en train de créer.

— Montrez-moi tout ce qui vous semblera bizarre, leur recommanda Ti, qui commençait à croire que la police de Chang-an avait besoin d'une ferme reprise en main.

Les miliciens lui apportèrent successivement une amulette mongole, un rossignol empaillé, puis un parchemin tout neuf qui entrait dans la catégorie « objets suspects » parce qu'ils ne savaient pas lire. C'était une reconnaissance de dette au

bénéfice de Cai Yong. Au bas du document figurait un nom suivi d'une empreinte de pousse.

— Qui est You le Troisième ? demanda-t-il.

— Vous êtes chez lui, seigneur, répondit l'un des hommes d'armes.

Le signataire s'engageait à rembourser une grosse somme au médecin, et il était précisé que cette obligation serait reportée sur ses héritiers en cas de décès. Ti se demanda si l'intéressé était au courant de l'engagement qu'il était censé avoir pris.

Il se fit amener l'assassin, qu'on avait laissé chez le chef d'îlot en attendant de l'emmener en prison dès qu'on aurait eu fini de vider sa cave. You était un grand gaillard à l'air obtus qui ne devait pas être plaisant tous les jours. Sa figure carrée, striée de cicatrices, témoignait de rixes dont la dernière allait lui coûter cher. La corde qui entravait ses mains était reliée au cou et aux pieds. Une affiche signifiant « Criminel » avait été accrochée dans son dos pour faire bonne mesure.

— Ainsi c'est toi, You le Troisième ? C'est la première fois que je rencontre un mort qui marche.

You ne comprit rien à cette allusion macabre. Ti lui montra le document.

— Sais-tu ce que c'est que ça ?

— Comment le saurais-je, seigneur, grogna le prisonnier. Je ne suis pas un lettré comme vous !

Ti lui lut ce qui était écrit. Le bagarreur tomba des nues.

— Pourquoi aurais-je emprunté une telle somme à ce pouilleux de médecin ? Il est moins riche que moi ! Voilà un escroc qui profite de mon malheur pour voler ma femme !

Ti constata que son interlocuteur n'avait pas bien compris l'enchaînement des faits : son malheur lui avait sauvé la vie, et sa femme aurait été tout à fait disposée à s'acquitter de la dette fictive dès son veuvage.

— Tu ne sais pas à quoi tu viens d'échapper, lui dit le magistrat. Dix ans dans les mines te sembleront doux en regard du sort auquel ton épouse t'avait promis.



Il se tourna vers les miliciens, qu'il envoya arrêter le médecin et le coiffeur. Quelques minutes plus tard, les gardes revinrent l'avertir que ces deux hommes étaient introuvables.

« Évidemment, songea Ti. Quand je ne m'occupe pas de tout moi-même, cela va beaucoup moins bien. » Les deux ruffians auraient du mal à quitter la capitale. S'ils y parvenaient, on en serait quitte pour les arrêter dans l'une des villes où ils feraient étape.

Choi Ki-Moon faisait grise mine.

— Le directeur du Grand Service médical ne va pas être enchanté !

Il regarda le mandarin avec désespoir, certain que la colère de Du Zichun retomberait sur lui dès que la mauvaise nouvelle se répandrait. Le Coréen avait par ailleurs un autre motif d'inquiétude à voir Ti résoudre des intrigues criminelles à tour de bras comme s'il s'agissait de devinettes pour enfants.

— J'ai de la compassion pour les femmes malheureuses en ménage, dit Ti. Je ne puis cependant tolérer qu'elles trouvent dans le meurtre une solution à leur problème. Cela bouleverse « l'ordre du grand tout », comme vous dites.

Sa compassion n'allait pas jusqu'à accepter de laisser remettre en cause les principes sur lesquels s'était bâtie sa vision du monde. Il était convaincu que d'une entorse aux règles de la vie en société naissait toujours un mal plus grand, susceptible d'abîmer l'harmonie générale qu'il était chargé de protéger.

Tout en accompagnant les miliciens qui emmenaient le couple You en prison, il rassembla ses conclusions en vue de son rapport. Cai Yong avait végété dans la médiocrité jusqu'à ce que les problèmes domestiques de la marchande de nouilles lui donnent l'idée d'utiliser ses talents de manière plus fructueuse. Il avait recruté le coiffeur du voisinage, qui plaisait aux dames. Attiré par l'appât du gain et aveuglé par son admiration pour un savant qui l'avait guéri, le bellâtre avait accepté de séduire Mme Si. Après l'avoir consolée de ses déboires conjugaux, il lui avait proposé de la débarrasser de l'époux volage. Cai Yong avait fourni le poison, elle l'avait administré à son conjoint au cours d'un repas, et le médecin avait fait semblant de soigner le

malade, dont le décès n'avait étonné personne en raison de son intempérance. Il ne leur restait plus qu'à partager le magot.

— Si ce pingre de Cai avait eu davantage confiance en ses clientes, il n'aurait pas fait écrire de fausses reconnaissances de dette pour s'assurer du paiement de ses honoraires, se dit à haute voix le mandarin. Parions que You le Troisième se fera un plaisir de l'accabler lors du procès.

Seuls les dieux savaient combien de fois les deux malandrins auraient réitéré leur crime. La marchande de nouilles avait qualifié Cai Yong de « bénédiction des femmes ». Ti se dit qu'il aurait mieux valu le désigner sous le terme de « malédiction des maris ».

## XVII

*Ti Jen-tsie se lance dans une nouvelle carrière ; celle-ci le ramène à la première.*

Puisque le spécialiste des maladies vénériennes ignorait l'identité de la courtisane que Ti recherchait – et même si Cai Yong avait menti, on n'était pas près de pouvoir l'interroger à nouveau –, la seule solution était de remonter à la source, c'est-à-dire de retrouver cette femme par un autre moyen. Dès qu'il eut remis ses prisonniers aux mains des geôliers, il retourna au hameau du Nord, à la grande joie de Choi Ki-Moon.

Les pensionnaires y vivaient sous l'égide de maquerelles. Elles n'avaient quartier libre qu'aux huitième, dix-huitième et vingt-huitième jours du mois lunaire, encore était-ce pour aller recevoir un enseignement religieux au temple le plus proche, et à condition de payer un dédommagement. Comme on était précisément le huitième jour, Ti enfila une tenue passe-partout et se rendit au sanctuaire où ces demoiselles recevaient l'éducation mystique certainement très nécessaire à l'exercice de leur métier.

C'était les moines bouddhistes qui se chargeaient de cette tâche. La pagode des Plaisirs divins était un bâtiment rutilant, richement décoré de statuettes votives grâce aux dons des habituées. Ti observa le défilé des beautés d'une élégance un peu voyante à son goût qui s'y engouffraient. Telle n'était pas l'opinion des hommes, nombreux, qui tâchaient de les apercevoir par tous les moyens. Le Coréen n'en perdait pas une miette.

— Il me faudrait quelqu'un qui les connaisse bien, dit Ti. J'aimerais savoir si certaines sont restées chez elles.

— Il manque Petite-Rose, Lotus et Crépuscule, l'informa Choi sans la moindre hésitation.

Comme le mandarin était interloqué, il ajouta qu'il avait assisté à de nombreux banquets offerts au corps médical par de généreux patients. Ti garda pour lui les commentaires que lui inspirait cette explication douteuse et résolut d'aller trouver ces dames sans tarder.

À l'entrée du hameau du Nord, ils tirèrent d'un sac le matériel que Ti avait prié son assistant de se procurer : il se composait d'une trousse de soins, d'une cloche de bois et d'une bannière proclamant des spécialités, l'attirail complet des soigneurs ambulants.

— Petite-Rose habite ici, dit Choi en désignant la porte d'un établissement coquet. Nous n'avons qu'à frapper pour voir si elle est là.

Ti lui fit signe de s'exécuter, sans s'interroger sur les raisons qu'il pouvait avoir de connaître l'adresse privée d'une courtisane. Un volet coulissa pour permettre à une personne d'âge mûr de jauger les deux visiteurs à travers une grille en fer forgé.

— Qui est là ? demanda une voix qui n'avait rien du ton suave propre aux entraîneuses.

— Nous sommes deux médecins itinérants, affirma Ti. Nous avons appris que vous aviez une malade. Nous venons lui offrir les secours de notre art.

Les yeux les dévisagèrent à travers les barreaux, puis tombèrent sur la banderole.

— Passez votre chemin ! s'écria la matrone. Tout va bien chez nous ! Ma fille prépare son mariage, nous n'avons nul besoin que des charlatans nous apportent leurs mauvais présages !

Le volet claqua. Ils n'avaient plus devant eux qu'un panneau de bois aussi rude que l'accueil qu'ils avaient reçu. Ti comprit pourquoi Petite-Rose était restée au hameau en ce jour de sortie. Les préparatifs des noces devaient l'absorber et elle n'avait que faire d'aller s'exhiber au temple. L'idéal de toute courtisane était d'épouser un homme riche qui commençait par lui offrir la soie et l'or pour lui prouver l'étendue de sa fortune. Elle allait devenir la concubine d'un noble, ou même sa Principale si elle avait eu la chance de séduire un veuf.

— Pourquoi nous a-t-elle accusés d'apporter le mauvais œil ? s'étonna Ti, qui s'était attendu à plus de respect envers sa profession d'emprunt.

— Je l'ignore, seigneur, répondit Choi, qui brandissait toujours sa bannière écrue, peinte de larges caractères noirs.

On pouvait y lire leur raison sociale : « Vergetures, hémorroïdes, stérilité ». Le Coréen suivit le regard consterné du mandarin.

— C'est tout ce que j'ai trouvé, dans la hâte de servir Votre Excellence, s'excusa-t-il piteusement.

« Changement de tactique », se dit Ti. Il se planta au milieu de la rue, frappa avec vigueur sa cloche de bois et commença à héler les passants comme il l'avait vu faire sur les places publiques :

— Oyez, oyez ! Toute maladie a son remède ! Soignez-vous avant que ça ne s'aggrave ! J'ai avec moi des potions pour chacun de vos maux, même les plus pénibles ! Soins gratuits pour les démunis !

Au bout d'un moment de cette harangue, une femme âgée vint le tirer par la manche.

— Ce sont les dieux qui vous envoient ! déclara-t-elle. Avec la maladie de ma fille, nous n'avons guère de quoi nous offrir les services des médecins.

Elle les conduisit à une mesure chichement décorée qui donnait sur une ruelle. Ce n'était pas l'une de ces confortables bâtisses de l'artère principale. Elle souleva le rideau de la chambre principale et les invita à prendre place sur le lit. Choi déposa ses affaires sur le sol et appuya sa bannière contre le mur. La vieille femme écarta un autre rideau et passa dans la pièce contiguë.

— Ma fille, entendirent-ils, je t'ai trouvé de l'aide. Laisse-toi examiner.

— C'est inutile, répondit une voix plus jeune, je suis juste indisposée. Économisez votre argent.

— Alors ne fais pas en sorte que cela s'aggrave. Qui prendra soin de moi, si tu meurs ? Allons, sois raisonnable !

Il y eut un silence.

— Je suis heureuse que tu entendes enfin raison, dit la vieille en leur faisant signe de la rejoindre.

Une jeune femme était étendue sur une natte, les joues pâles et les yeux cernés. Malgré lui, Ti se prit à espérer qu'il était tombé sur celle qu'il cherchait et qu'elle était atteinte d'un mal incurable. Choi Ki-Moon ôta les couvertures et prit le pouls de la malade aux quatre extrémités.

— Votre fille a le pouls double. Serait-elle...

— Oui. De quelques mois, déjà, confirma la vieille femme.

— Le mal qui provoque tant de fatigue relève de la colère, dit le Coréen. Cet accablement affecte autant la mère que l'enfant à naître. C'est sérieux. Elle risque de faire une fausse couche assortie de complications.

Ti commençait à comprendre pourquoi cette femme s'abstenait d'aller à la pagode. Tout cela avait-il un rapport avec son enquête ?

— Je dois savoir ce qui est arrivé afin de lui prescrire une médication adaptée, assura-t-il.

Impressionnée par le diagnostic, la maquerelle se lança dans le récit des faits. Sa « fille » n'était pas censée garder le bébé. Mais les potions abortives avaient échoué et la vieille la soupçonnait de ne pas les avoir prises correctement. S'il leur naissait une fille, on pourrait toujours l'élever pour prendre la relève d'ici une quinzaine d'années. Mais, si c'était un garçon, on l'abandonnerait afin qu'il devienne bonze, soldat ou eunuque, dans le meilleur des cas.

Ti constata qu'il ne s'agissait pas de celle qu'il cherchait. Choi Ki-Moon avait rédigé sa prescription.

— L'enfant souhaite vivre, vous devez respecter son désir ou votre fille mourra, dit-il à la vieille. Enveloppez les herbes médicinales dans du papier rouge et soyeux. Faites cuire la décoction à feu doux, puis jetez-la dans du vin de Shaoxing. La potion empêchera tout risque de fausse couche et stimulera le sang.

Il lui recommanda en outre de se procurer du placenta torréfié afin de faciliter l'accouchement et de favoriser l'expulsion du fœtus lorsque le temps serait venu.

— Je vous remercie, maître Choi, lui lança la future mère comme ils prenaient congé, bien qu'ils se fussent abstenus d'indiquer leurs noms.

— Au revoir, Lotus, répondit le Coréen.

Ti leva les yeux au ciel. Il était déçu. Tout cela était bien gentil, mais il n'était pas venu pour distribuer des remèdes.

Ils allèrent se poster à l'autre bout du hameau et reprirent leur manège sans plus y croire vraiment. Ti se demandait si c'était par zèle ou par plaisir de s'avilir qu'il passait son temps à se placer dans des situations humiliantes. Un homme de son rang, appeler le chaland sur les places publiques comme un vulgaire camelot !

Il était plongé dans ses tristes réflexions, un pli barrant son large front, quand on les héla pour la seconde fois. C'était à présent une petite servante qui sollicitait leurs services. Elle les mena à une maison proprette dont la première salle était installée de façon à accueillir des hôtes de marque.

— Ma maîtresse a reçu des soins d'un grand médecin, mais cet homme a été incapable de la guérir. Puisque les dieux vous envoient vers nous, peut-être saurez-vous quel remède lui appliquer ?

La femme qu'elle leur montra gisait sur son lit de douleur, défigurée par la maladie, maigre et lasse, la tête enveloppée d'un châle noué en turban. Ti supposa qu'il s'agissait de Crépuscule, la troisième de sa liste.

Choi Ki-Moon procéda à l'examen des symptômes. Lèvres noirâtres, froid aux dents, perte involontaire d'urine, horreur de toute nourriture... Tout cela était très mauvais. La blancheur de la langue trahissait un mal dangereux. L'ombre bleutée sous ses yeux était une promesse de mort prochaine. Les trois pouls de l'annulaire, du médus et de l'index – *touen*, *kouan*, *tche* – étaient « ch'ch », lents, et ne produisaient que trois battements par cycle de respiration. La patiente déclara un goût prononcé pour les salaisons, ce dont Choi déduisit que la vessie était touchée.

— Vous n'avez pas lieu de vous alarmer, tout ira bien, dit-il sur un ton qui cachait mal sa véritable opinion.

Il fit mine d'aller fouiller dans son sac et passa tout près de Ti, à qui il souffla à l'oreille qu'il s'agissait d'une gonorrhée d'un type assez rare et particulièrement virulent.

— On m'a recommandé la mante, dit la courtisane entre deux grimaces de douleur.

Ti, qui commençait à s'y connaître, se souvenait que l'insecte *tang lang* était préconisé contre la blennorragie. Choi Ki-Moon hocha la tête en signe d'approbation et loua la sagesse de celui qui avait prescrit le remède.

— Ce n'est plus assez efficace pour ce qu'elle a, murmura-t-il à l'intention du mandarin. Il est patent que le traitement a échoué. Hélas, je n'en connais pas d'autre.

Il prescrivit des potions apaisantes. Reconnaisante, Crépuscule pria sa servante de leur servir le thé. Ils s'assirent sur des poufs, non loin du lit.

— Je vois à l'élégance de votre intérieur, dit Ti tandis que sa tasse refroidissait lentement, que vous êtes l'une des perles du hameau.

La courtisane expliqua avec une modestie de bon ton qu'elle avait eu la chance d'être formée dans tous les arts sous l'égide des meilleurs maîtres. Après avoir exercé pendant une dizaine d'années, elle avait été demandée en mariage par l'un de ses clients les plus assidus. Comme cet endroit n'avait rien de la demeure d'un notable, Ti supposa que son mari avait eu quelque motif de la répudier.

— Malheur et bonheur se suivent du jour au lendemain, *danxi huoju*, dit-il de la façon sibylline qui convenait à ce genre de remarque.

Crépuscule eut un sourire triste.

— Vous, les médecins, devinez ce que recèle le cœur des femmes.

Avant son mariage, elle était tombée amoureuse d'un autre de ses admirateurs, un haut fonctionnaire qui n'avait pu la prendre chez lui à cause de l'opposition de sa Première. Hélas, sa pente naturelle la portait davantage vers le noble raffiné que vers le bourgeois parvenu à qui elle avait donné sa main. Cédant à la passion, elle avait fini par commettre le pire crime dont une femme mariée pouvait se rendre coupable.



Malgré l'indignité de ses aveux, un sourire nostalgique passa sur ses lèvres. Ti vit bien que le Coréen était choqué. On pouvait vendre son corps tant qu'on voulait ; en revanche, tromper son mari était une faute impardonnable. Ti, quant à lui, avait tant vu de forfaits au cours de sa carrière que les infidélités féminines lui paraissaient désuètes. Il prit une profonde inspiration et entreprit de compléter le récit de la patiente, à présent perdue dans ses souvenirs des jours heureux. Il avait une idée assez nette du drame qui s'était joué et de l'identité des autres protagonistes.

— Votre mari, qui vous a répudiée, était un médecin réputé. Quant à votre amant, le haut fonctionnaire, il vous a réinstallée ici, où il vous entretient.

Sous l'effet de la surprise, la courtisane fit un effort pour se redresser sur les coudes afin de mieux voir son interlocuteur.

— Vous n'êtes pas un médecin ! s'écria-t-elle.

Ti s'apprêta à être jeté dehors.

— Vous êtes un devin ! acheva-t-elle avant de retomber sur ses coussins.

Le mandarin se garda de la détromper.

— Les dieux nous ont punis, mon amant et moi, reprit la malheureuse. Ils nous ont frappés de cette maladie contre laquelle les hommes ne peuvent rien. Mon mari, lui, est un saint. Quand il a su que j'étais au plus mal, il s'est occupé de me soigner avec un dévouement que je ne méritais pas.

Ti souhaita connaître le nom de cette âme compatissante. Crépuscule fit « non » du menton.

— J'ai promis de ne jamais l'envelopper dans ma honte. Il s'est abaissé jusqu'à moi, en dépit de ma conduite indigne. Je peux accepter de mourir, mais non de perdre la face. Comment me présenterais-je devant les rois du Ciel si mon âme était souillée d'une deuxième trahison envers un si généreux époux ?

Le thé était tiède. Elle vida sa tasse et se tordit avec une grimace. Ti se précipita pour la soutenir.

— Qu'avez-vous bu ?

— Le Grand Service médical... murmura-t-elle. La matière secrète... C'est l'ultime recours...

Un instant plus tard, elle expirait dans les bras du mandarin. Ti se souvint que, la première fois qu'on avait évoqué Crépuscule devant lui, on lui avait dit qu'elle n'avait pas eu de chance. Il mesurait à présent à quel point. Le Coréen contemplait le tableau d'un air navré. Le mandarin jugea qu'il l'avait assez vu.

— Rentrez chez vous. Vous m'avez été utile. Ma mission touche désormais à sa fin. Je saurai récompenser vos efforts comme il convient.

Ti se leva et quitta la maison d'un pas aussi lent que s'il avait porté toute la détresse du monde sur ses épaules. Tandis qu'il regardait son employeur s'éloigner, Choi Ki-Moon se demanda si cette promesse de récompense était ou non de bon augure.

Ti marcha directement sur le Grand Service médical. Une fois passé le porche monumental, il traversa la grande cour et pénétra dans le bâtiment central, où le directeur était en train de dissenter au milieu de ses élèves. Le mandarin claqua dans ses mains pour l'interrompre et renvoya les étudiants, malgré la mine offusquée de leur professeur.

— Je ne crois pas que vous puissiez... commença ce dernier.

Ti attendit que tous aient disparu pour lui couper la parole.

— Et moi, je ne peux accepter que votre institution répande des poisons mortels à la demande. Je sais ce que comporte la matière secrète qui s'enseigne ici à un seul apprenti trié sur le volet : ce sont les mille façons de faire mourir les gens.

— Vous ne savez rien du tout ! rétorqua Du Zichun. Cet enseignement est autorisé et même exigé par la Cour. Il revêt pour l'État la même importance que les sciences de la vie. Il leur est complémentaire. C'est ainsi que nous honorons le grand équilibre naturel des choses. Vous, en revanche, avez tout fait pour détruire l'harmonie de cet établissement. Vous avez fait arrêter nombre de nos émules dont le savoir est fort précieux.

— J'ai la conviction que le pire d'entre eux reste encore à appréhender, dit Ti d'une voix sombre.

Du Zichun déclara qu'il allait lui montrer ce que serait la médecine sans eux. Il le prit par le bras et l'entraîna sur la place

publique qui s'étendait devant le marché de l'Est. Un homme venait de déployer la bannière des soigneurs itinérants.

— Je sais que les médecins des cliniques n'ont que mépris pour ceux qui vont de ville en ville, dit Ti, peu soucieux de se faire sermonner. Ils ont pourtant eux aussi leur utilité.

— Attendez un peu, vous allez voir, répondit Du Zichun en lui faisant signe de prendre patience.

Le guérisseur fit résonner sa cloche et commença à apostropher les passants :

— Venez voir les prodiges dont moi, Liu « Fils de dragon », je me suis rendu capable au prix de longues études et d'un pacte avec les forces surnaturelles !

— S'il avait fait de longues études, je le saurais, souffla le directeur à l'oreille du mandarin.

Quand un petit groupe se fut rassemblé, Liu « Fils de dragon » fit jaillir de sa manche une tête de dragon dorée et déclara :

— Au prix d'un combat sans merci, j'ai pu abattre la bête fabuleuse dont vous voyez ici les restes. Si j'ai pris de tels risques, c'est parce que sa gueule crache une eau capable de guérir toutes les maladies de ceux qui la boivent !

Il saisit une écuelle en bois qu'il plaça devant les babines de l'être mythologique. Un liquide se mit effectivement à couler dans le récipient. A force d'exhortations, quelques courageux osèrent s'approcher pour y goûter. Le premier était un estropié qui sans doute n'avait rien à perdre. Il fut suivi d'un phtisique et d'une femme qui se grattait. Tous trois s'exclamèrent bientôt qu'ils se sentaient merveilleusement bien. L'invalides jeta sa béquille pour sauter en tous sens, le phtisique cessa de tousser et la femme insista pour embrasser les genoux de son sauveur. Dès lors, ce fut à qui emporterait quelques gouttes du précieux breuvage, dont le héros acceptait de faire profiter l'humanité souffrante en échange de trois misérables ligatures de sapèques.

Ti avait assez d'expérience en matière criminelle pour démonter le stratagème. Le courageux « Fils de dragon » s'était fabriqué une tête de monstre en carton doré. Elle était reliée à un boyau de mouton plein d'eau mêlée de miel dissimulé par son vêtement. Il lui suffisait de presser le boyau pour faire

surgir l'élixir. Ses acolytes clamaient qu'ils étaient guéris et les crédules ouvraient leur bourse.

— Voulez-vous livrer notre peuple aux charlatans ? dit le directeur. Que sont quelques délits ridicules en comparaison du bien que nous apportons au monde ? Que serait la médecine, sans nous ?

Ti avait vu ce qu'elle était avec eux et n'était pas sûr que cela valût beaucoup mieux. Une phrase de Confucius lui revint à l'esprit :

— Les maladies que l'on cache sont les plus difficiles à soigner.

Du Zichun eut une moue de mépris.

— Confucius est mort à l'âge de soixante-douze ans. Avec l'aide d'un bon médecin, il aurait été centenaire !

— Avec votre aide, il serait mort dans des circonstances abominables, le contredit Ti. Je sors de chez Crépuscule, votre épouse.

Du Zichun lut dans les yeux du mandarin qu'il avait tout compris.

— Ne me dites pas qu'elle m'a encore trahi ? dit-il à voix basse.

Ti poussa un profond soupir.

— Ce n'est pas elle qui vous a trahi, c'est votre vanité. À ma première visite au Grand Service, pour mieux me faire comprendre quel grand homme vous êtes, le guide à qui vous m'aviez confié m'a raconté que vous vous dévouiez jour et nuit pour sauver votre compagne malade. Lorsque Crépuscule m'a raconté que son médecin de mari en avait fait de même pour elle, il ne m'a pas été difficile de rapprocher vos deux histoires.

— Vous savez donc que je vais mourir bientôt, dit Du Zichun, les yeux dans le vide.

— Je ne crois pas, non, répondit Ti. Pas de la façon dont vous l'entendez, en tout cas.

Le directeur donna un coup de pied dans le mur de planches qu'ils longeaient.

— Quand j'ai appris que Crépuscule me trompait, j'ai cru devenir fou !

— Vous l’êtes devenu, c’est certain. Au lieu de la répudier immédiatement, vous avez cherché une prostituée de bas étage atteinte d’une maladie mortelle et contagieuse. Vous avez payé cette fille pour coucher avec vous jusqu’au jour où vous avez eu ce que vous vouliez. Vous avez alors transmis la maladie à votre épouse, en feignant la passion, alors que vous la haïssiez. Vous l’avez fichue dehors dès que vous avez constaté chez elle les premiers symptômes. Quand elle a compris ce qui lui arrivait, vous vous êtes proposé pour la soigner afin d’empêcher un autre de la guérir. Vous l’avez regardée dépérir. C’est cela que je trouve le plus épouvantable : vous avez tenu à ne rien perdre de son agonie. Vous, en revanche, vous m’avez l’air d’aller très bien. Je suis sûr que vous vous êtes traité dès le début. Vous étiez le seul à savoir quel mal vous frappait, le seul à être en mesure de vous appliquer la meilleure cure possible. Mais vous êtes rongé par des maux bien plus graves, contre lesquels la médecine ne peut rien. Orgueil, jalousie, calcul, froideur...

Les yeux du directeur brillaient d’une fureur que sa vengeance avait laissée intacte.

— Je me suis vengé. J’en avais le droit.

Ce n’était pas à Ti qu’on allait apprendre le code pénal des Tang.

— Vous aviez le droit de la tuer pour laver votre affront. Vous aviez même le droit de faire périr son amant. Je doute cependant que la Cour apprécie que vous vous soyez attaqué à l’un de ses membres, et encore moins que vous ayez osé introduire une maladie à l’intérieur de la Cité interdite. Vous vous expliquerez avec la Chancellerie à ce sujet.

Le mot parut amuser Du Zichun. Un sourire mauvais étira sa bouche.

— La Chancellerie, vraiment ! Nous verrons bien !

## XVIII

*Le mandarin Ti débusque un coupable ; ce dernier lui accorde une récompense.*

Il était temps pour Ti d'aller informer le grand secrétaire Zou Haotian de ses résultats. Il passa chez lui revêtir ses plus beaux atours et se fit conduire en palanquin jusqu'au pavillon des Vertus civiles.

Son commanditaire était assis dans un large fauteuil. Ti nota que des cônes d'encens se consumaient dans les brûle-parfums et que les volets avaient été partiellement rabattus de façon à plonger la pièce dans la pénombre. Ces arrangements donnaient à leur entrevue un air de veillée funèbre.

Debout devant son interlocuteur impassible, Ti exposa les différentes affaires qu'il avait eues à traiter durant ces derniers jours, mais laissa de côté celle qu'il venait de boucler. À l'entendre, cette ville fourmillait de savants qui usaient de leur art sans hésiter à sacrifier ceux dont le décès leur profitait.

— Votre Sublime Grandeur préconisera sans doute un coup de filet général pour mettre au pas cette profession dévoyée, conclut-il.

La réaction du grand secrétaire fut très éloignée de celle qu'on pouvait attendre d'un haut fonctionnaire chargé de l'ordre public.

— Vous n'avez donc rien découvert d'important, Ti ? s'étonna Zou Haotian, qui paraissait sincèrement déçu.

Certes, Ti n'avait démasqué qu'un acupuncteur aux piqûres mortelles, un expert en maladies sexuelles qui encourageait ses clientes à estourbir leur conjoint, et un spécialiste du poumon compromis dans une escroquerie à grande échelle. Rien de tout cela ne semblait intéresser le conseiller.

— J'ai aussi découvert les manigances d'un personnage très influent, reprit Ti comme s'il ne faisait qu'évoquer un détail. Si Votre Sublime Grandeur le souhaite, je me fais fort de...

— Qui est-ce ? coupa Zou Haotian.

Ti regarda son interlocuteur droit dans les yeux, au mépris de toute politesse.

— Vous, seigneur, répondit-il.

Pour ce que Ti pouvait en voir, la figure du courtisan était demeurée parfaitement immobile. Comme celui-ci se taisait, il reprit le fil de sa démonstration.

— Lorsque le médecin Chen est venu ici ausculter un malade anonyme, vous l'avez reçu dans une pièce sombre de la Chancellerie, un voile posé sur votre visage. Après qu'on l'eut emmené vous attendre dans une autre salle, vous avez enfilé votre robe de fonction et êtes allé le rejoindre pour écouter son verdict. Vous l'avez laissé croire que le patient allait être écarté de la Cour. Qui plus que vous avait intérêt à masquer ses traits ?

Un silence suivit ces mots. Zou Haotian était plongé dans une intense réflexion.

— Depuis quand savez-vous ? demanda-t-il soudain.

— Depuis le début, répondit Ti sans hésiter. J'ai d'abord pensé que vous m'aviez chargé d'éclaircir cette affaire pour vous venger de votre contamineur. J'ai cru que vous souhaitiez que cette enquête soit menée en toute discrétion pour ne pas vous voir exiler de la Cour. Je me trompais.

Le conseiller rompit tout à coup son immobilité. L'une de ses mains parfaitement entretenues s'éleva jusqu'à sa tempe, où elle essuya une goutte de transpiration. Ti remarqua combien il avait l'air fatigué. Il commençait à ressentir de la pitié pour cet homme, bien que celui-ci lui eût fait parcourir la ville pendant des jours, à la recherche d'un assassin dont il connaissait le nom depuis le début.

— Vous m'avez fait traquer votre empoisonneur alors que vous saviez parfaitement qui il est, dit le mandarin. J'en déduis que votre but était la destruction de son œuvre et de son honneur. Ce n'est pas la Cour, qui désirait la chute du Grand Service médical. C'était vous seul.

Avec des gestes lents, le grand secrétaire ôta sa magnifique coiffe brodée de perles. Lorsqu'il l'eut déposée sur la table, Ti vit que ses cheveux s'en allaient par touffes. À présent que ses yeux s'étaient habitués au manque de lumière, il devinait l'habile maquillage destiné à cacher les stigmates de la maladie. Zou Haotian ne pourrait plus dissimuler son état très longtemps. Perdu pour perdu, il avait tout fait pour détruire son ennemi. La seule personne à pouvoir le soigner était précisément celle à laquelle il ne pouvait pas demander du secours.

Sa voix était triste et lasse lorsqu'il ouvrit la bouche pour répondre à son enquêteur.

— Crépuscule m'a juré qu'elle n'avait couché avec aucun autre homme que moi, hormis, bien sûr, son mari. J'ai d'abord nourri des doutes : me disait-elle la vérité ? Du Zichun paraissait en excellente santé. Et dans le cas où il l'avait contaminée, avait-il contracté cette maladie par accident ? Savait-il seulement qu'il était malade ? Ou bien tout cela était-il délibéré ? C'est pour avoir la preuve de sa félonie que je vous ai chargé de cette enquête.

Malheureusement, la réussite de cette manœuvre signifiait la perte de celui qui l'avait lancée. Ti ne pouvait garder ce secret pour lui. S'il tentait de le faire, sa tête serait la première à tomber.

— Ils ne vont pas me laisser vivre longtemps, murmura le grand secrétaire, dont la voix n'avait plus rien de son ton d'autorité. Grâce à vous, Du Zichun sera puni pour attentat contre l'État. Crépuscule aura au moins la satisfaction de mourir vengée.

Cette allusion à la courtisane saisit le mandarin.

— Hélas non, répondit-il si bas que ses mots étaient presque imperceptibles.

Zou Haotian éleva une dernière fois la voix, au prix d'un effort que Ti devina immense.

— Regagnez votre *gongbu*, Ti. Vous avez un rapport à rédiger.

Le mandarin s'inclina devant son supérieur et quitta la pièce obscure. Une fois dehors, il délaissa son palanquin avec



l'espoir que la marche à pied dissiperait cette désagréable impression d'échec.

Tandis qu'il parcourait les interminables corridors rouges qui découpaient la Cité interdite, il songea à la panique qu'allaient susciter ses conclusions parmi les courtisans. L'idée qu'une arme inédite pouvait les atteindre à travers ces murs réputés inviolables leur serait odieuse. Sans doute décideraient-ils de se débarrasser des médecins, ou du moins de faire régner la terreur parmi ces sujets du Dragon qui en étaient venus à se croire au-dessus de tout pouvoir. Les arrestations qu'il avait décrétées leur fourniraient un prétexte idéal.

Ti retourna le lendemain à son ministère sans qu'une nuit de repos ait pu effacer les pénibles impressions ressenties au cours de la journée précédente. Bien qu'il revînt sans enthousiasme à ses rivières et à ses forêts, il éprouvait un certain soulagement à voir des questions triviales occuper son esprit. Seule leur répétition interminable l'inquiétait. L'ennui était pour lui un poison plus mortel que tous ceux inventés par les criminels qui hantaient le Grand Service médical.

À l'heure du déjeuner, lorsque la porte de son cabinet s'ouvrit, il s'apprêta à voir entrer le plateau richement garni qui lui permettrait d'estimer sa faveur par la qualité des mets. Aussi fut-il surpris de se trouver en présence d'un petit groupe d'eunuques en habit de cérémonie, qui se prosternèrent tandis qu'on lui présentait à deux mains un rouleau de parchemin revêtu du sceau impérial.

Après qu'il se fut lui-même incliné devant cet emblème de la puissance suprême, Ti saisit le rouleau et le déroula pour prendre connaissance de son contenu. On y décréait sa nomination à la direction de la police de Chang-an sur recommandation de la Chancellerie. Dès que les yeux du mandarin quittèrent le parchemin pour contempler la délégation agenouillée devant lui, l'eunuque qui lui avait tendu le message poussa un cri bref, auquel ses compagnons répondirent par un « Gloire à l'empereur » qui fit presque vibrer le bâtiment. Nul dans le *gongbu* ne put manquer d'apprendre qu'un honneur insigne avait touché le vice-ministre

Ti Jen-tsie. Ce dernier émit le désir de remercier la personne dont émanait la recommandation.

— Je crains que cela ne soit impossible, seigneur, répondit le chef des eunuques. Le grand secrétaire Zou Haotian s'est donné la mort au cours de la nuit.

La nouvelle suscita en Ti une profonde tristesse. Tel avait donc été le verdict de l'impératrice. Pouvait-elle pardonner à son conseiller d'avoir caché sa maladie, d'avoir continué à pénétrer dans l'enceinte de la Cité interdite malgré un état qui aurait dû l'en écarter absolument ? Le dernier cadeau de Zou Haotian à l'empire avait été de faire nommer à la tête de la police métropolitaine la personne la plus compétente à laquelle il pût songer.

Fort troublé par cet afflux de bouleversements, Ti pria les messagers de se retirer afin qu'il pût réciter les prières par lesquelles il exhorterait les dieux à accorder succès et longue vie à Leurs Majestés.

Il demeura donc seul dans ce cabinet où il se tenait probablement pour la dernière fois. Il alluma un cône d'encens et s'inclina plusieurs fois en direction des appartements privés de l'empereur. En fait de gratitude, il était obsédé par les mots de la courtisane. Pourquoi avait-elle cité la matière secrète enseignée à de rares élèves du Grand Service médical ? Il ne parvenait pas à admettre que Crépuscule se soit suicidée précisément au moment où il lui rendait visite. La coïncidence était trop grande pour que son esprit confucéen pût l'accepter. Soudain, il comprit.

Puisqu'il était le nouveau chef de la sécurité, il décida de se mettre tout de suite au travail et frappa le gong posé sur son bureau. Au scribe qui se présenta, il ordonna d'envoyer quérir Choi Ki-Moon, d'aller lui chercher un dossier dans les archives du tribunal, et de lui servir du thé. La dégustation de ce breuvage l'aida à se concentrer sur ce qu'il allait faire. Lorsqu'on lui annonça l'arrivée du Coréen, tous les éléments du puzzle avaient pris leur place dans son esprit.

Dès qu'il l'eut informé de sa promotion à l'office de sûreté de Chang-an, le médecin se répandit en félicitations que Ti accueillit d'un sourire aimable.

— Je devrais vous nommer conseiller spécial chargé des analyses médicales, déclara le mandarin. J'ai pu constater combien vous êtes compétent dans ce domaine.

Le savant se confondit en remerciements que Ti arrêta du geste.

— Si vous êtes si compétent, reprit-il, c'est que vous avez assassiné au moins deux personnes, dont votre femme. Vous vous êtes ensuite magnifiquement débrouillé pour que quelqu'un d'autre s'accuse de votre crime.

Choi Ki-Moon ouvrit la bouche pour protester de son innocence.

— Taisez-vous ! s'exclama Ti. Je sais parfaitement quel genre d'enseignement vous avez reçu au Grand Service médical. Votre talent vous a valu d'être l'un des rares élus à avoir pu étudier la fameuse matière secrète. Cette matière secrète, c'est la mort ! Tous les autres étudient la vie. Vous, c'est la mort que l'on vous a donnée en partage. Ce que je ne peux vous pardonner, c'est d'avoir achevé Crépuscule sous mes yeux.

Le Coréen ouvrit de grands yeux.

— Jamais je ne me serais permis de commettre un crime en présence de Votre Excellence ! s'écria-t-il. Je n'ai pas assassiné cette malheureuse ! J'ai fait la seule chose en mon pouvoir pour mettre un terme à ses douleurs. Crépuscule n'ignorait nullement ce que contenait son thé. En tant qu'épouse du directeur Du Zichun, elle savait quel enseignement j'avais suivi.

Peut-être disait-il la vérité. Peut-être Ti avait-il amené sans le savoir à la mourante celui dont elle avait besoin pour quitter ce monde sans souffrances. Ti décida de passer sur la fin de la courtisane. Restaient les autres meurtres. Il tapota du bout des doigts le dossier judiciaire posé sur son bureau.

— Lors de votre procès, vous avez prétendu que votre épouse était enceinte. J'ai d'abord songé à exhumer son corps pour prouver qu'il n'en était rien, ce qui aurait jeté une ombre sur votre défense et sur la confession posthume de votre voisin de cellule, qui se disait le père de l'enfant. Malheureusement, je viens de lire ici que vous avez fait brûler sa dépouille selon les rites du bouddhisme. Je constate que vous êtes prévoyant. Je ne peux donc pas prouver que vous avez tué votre femme. En

revanche, je peux démontrer que vous avez assassiné votre compagnon de détention.

L'expression de Choi Ki-Moon était aussi impénétrable que s'il avait été en train d'effectuer une auscultation délicate.

— Je prie humblement Votre Excellence de m'expliquer comment j'aurais pu m'y prendre, étant enfermé dans la prison la mieux gardée du pays.

— Je crois qu'une partie de la « matière secrète » consiste justement à vous enseigner toutes les manières de concocter un poison mortel, quelles que soient les circonstances dans lesquelles vous vous trouvez. Vous l'avez fabriqué sur place, à partir de ce que vous aviez sous la main. Puis vous l'avez donné à Lo sous prétexte de médicament. N'est-ce pas de cette manière que vous vous étiez débarrassé de votre malheureuse compagne ?

Le Coréen ne bougea pas un cil. Tout cela n'était que des mots. Ti n'avait pas la moindre preuve. Ce dernier tira du dossier deux documents.

— Voici la lettre par laquelle votre codétenu confesse avoir empoisonné sa maîtresse, dit-il en agitant sa main droite. Et ici, reprit-il en agitant sa main gauche, nous avons l'une de vos ordonnances. Dans les deux cas, les idéogrammes ont été tracés par une personne qui a suivi l'enseignement du Grand Service. Tel n'était pas le cas du prétendu amant de votre femme, qui ne devait pas maîtriser plus de cent caractères. L'homme qui a rédigé ces aveux en connaît au moins deux mille. Je suis certain que les calligraphies ne manqueront pas de démontrer qu'il s'agit d'une seule et même main.

Choi Ki-Moon scruta le visage du mandarin et pâlit.

— Sans doute souhaitiez-vous depuis longtemps vous défaire de votre femme, reprit Ti, ainsi que votre belle-famille vous en a accusé à l'audience. Vous lui avez remis une fiole en lui faisant croire qu'il s'agissait d'un remède quelconque. Vous avez réitéré la méthode avec votre codétenu, auprès de qui vous avez déposé ces regrets providentiels. Vous vous êtes moqué de la justice deux fois de suite, et de la même manière !

Ce qui irritait surtout Ti, c'était d'avoir dû passer tant de temps à enquêter en compagnie de quelqu'un qui le raillait sous cape.

— En fin de compte, conclut-il, nous avons formé une bonne équipe, vous et moi. Un juge et un criminel, quoi de mieux assorti ?

Le Coréen se mit à genoux, posa son front sur le sol et sollicita la faveur de se suicider.

— Sûrement pas ! répondit Ti. Le suicide est une fin réservée aux âmes nobles. Vous, vous êtes une vulgaire crapule. Vous n'êtes de toute façon pas le genre à vous donner la mort. Vous trouveriez encore un moyen pour en réchapper, et cela je ne peux le permettre.

Sur un claquement de mains, deux gardes surgirent dans la pièce. Ils saisirent le médecin et lui arrachèrent un à un tous ses vêtements. Puis un eunuque parut avec une tunique de toile écrue qu'il lui fit enfiler. Ti désirait s'assurer que l'homme n'emportait aucun poison en prison. Il recommanda de l'enfermer dans une cellule particulière, qu'il conviendrait de fouiller chaque matin. Avant de se laisser emmener, Choi Ki-Moon se tourna une dernière fois vers le mandarin :

— Je supplie Votre Excellence de se souvenir que je l'ai bien servie en l'aidant à confondre un grand nombre de mes collègues.

— Je ne sais pas si je dois vous admirer pour ça, dit Ti. Quoi qu'il en soit, je recommanderai au juge Wei, qui m'aime bien, de vous accorder des circonstances atténuantes.

Le Coréen s'inclina et quitta la pièce entre les deux sbires. Vu les sentiments que Wei Xiaqing nourrissait envers Ti, il était douteux que l'empoisonneur sauvât sa tête. Au mieux, une intervention du Grand Service médical lui vaudrait peut-être un séjour à vie dans les mines, où il pourrait toujours prodiguer son art aux autres forçats et à leurs surveillants.

Quelques jours plus tard, un palanquin militaire précédé et suivi de soldats en armes emmenait Ti au poste de commandement où siégeaient les plus hautes autorités de police, sa nouvelle affectation. Alors que l'équipage longeait l'enceinte du Grand Service médical, le magistrat donna soudain

l'ordre de s'arrêter. Il quitta le véhicule pour aller lire une grande inscription peinte sur un panneau de bois qu'on venait de placarder près de l'entrée. C'était le code de déontologie médicale rédigé par Sun Simiao. Il avait sous les yeux l'intégralité des mesures par lesquelles le gouvernement sanctionnait les meurtres cités dans son rapport. Sans doute la Cour estimait-elle avoir trop besoin de cette institution pour sévir davantage. Ti lut le dernier paragraphe de cette harangue pleine d'idéalisme et de générosité :

« Les règles de la médecine interdisent de se montrer inconséquent et de faire des plaisanteries au détriment d'autrui, de susciter du scandale, de décréter ce qui est juste ou faux, d'ébruiter les secrets des gens, de se mettre en avant en dénigrant d'autres médecins tout en chantant ses propres louanges. L'esprit du médecin doit être porté tout entier vers l'aide du patient. »

« Eh bien ! Ils vont avoir du travail ! » songea Ti avant de remonter dans son palanquin.

## Carrière du juge Ti Jen-tsie

630 Ti naît à T'ai-yuan, capitale de la province du Chan-si. Il y passe ses examens provinciaux.

650 Son père est nommé conseiller impérial à la capitale. Ti devient son assistant. Ses parents lui font épouser la fille d'un haut fonctionnaire, dame Lin Erma. Après avoir obtenu son doctorat, il devient secrétaire aux Archives impériales et se choisit une seconde épouse. Une enquête aux Archives, vers l'an 660, lui donne envie de postuler pour une carrière de juge itinérant.

663 Ti devient magistrat de Peng-lai, petite ville côtière du Nord-Est, non loin de l'embouchure du fleuve Jaune. Il épouse sa troisième compagne, fille d'un lettré ruiné.

664 *Dix petits démons chinois*. En pleine fête des fantômes, des statuettes représentant des divinités maléfiques sont retrouvées sur les lieux de divers meurtres. Ti doit élucider la raison de cette vague criminelle et rassurer sa population, convaincue que des démons se sont échappés des enfers. *La Nuit des juges*. Ti est convoqué à la préfecture de Pien-fou, agréable cité balnéaire brigüée par tous ses collègues. Il est appelé à résoudre l'énigme posée par l'assassinat du magistrat local.

666 Ti est nommé à Han-yuan, ville située au bord d'un lac, au nord-ouest de la capitale. *Madame Ti mène l'enquête*. Immobilisé par une jambe cassée, il laisse sa première épouse l'aider à élucider l'origine d'une momie retrouvée dans la forêt, ainsi que celle d'un squelette déterré dans le jardin d'un peintre célèbre.

667 *L'Art délicat du deuil*. Ti est confronté à une épidémie mystérieuse qui sème la panique parmi ses administrés.

668 Le juge Ti est nommé à Pou-yang, florissante cité sur le Grand Canal impérial qui traverse l'empire du nord au sud. *Le Château du lac Tchou-an*. Alors qu'il est en route pour prendre

son poste, une inondation le force à s'arrêter quelques jours dans un luxueux domaine où un corps flottant sur l'eau semble lui enjoindre de punir son meurtrier. *Le Palais des courtisanes*. Au printemps, Ti doit élucider le cas d'un corps sans tête trouvé dans une maison de passe réservée aux riches bourgeois.

669 *Petits meurtres entre moines*. Le juge Ti visite un monastère taoïste et envoie madame Première faire retraite dans un couvent de nonnes bouddhistes. Une série de morts suspectes se produit parmi les religieux.

676 Ti est magistrat de Pei-tcheou, à l'extrême nord de l'empire, une région très influencée par la culture mongole. *Mort d'un maître de go*. Au cours d'une tournée de collecte fiscale à travers les montagnes, il séjourne dans une petite ville fortifiée où ce jeu est la grande passion.

677 Ti est nommé à la capitale. *Mort d'un cuisinier chinois*. Alors qu'il attend sa nouvelle affectation, il se voit confier une enquête dans les cuisines de la Cité interdite. De son issue dépend la vie d'une centaine de cuisiniers. *Médecine chinoise à l'usage des assassins*. À la fin de cette même année, Ti est chargé de débusquer un assassin parmi les membres du Grand Service médical, organisme central de la médecine chinoise.

680 Ti Jen-tsie devient ministre de l'impératrice Wu.

700 Devenu duc de Liang, il s'éteint à Chang-an dans sa soixante-dixième année.

FIN